



## Présentation du corpus

Le projet de numérisation et de valorisation des collections anciennes, présenté par la Bibliothèque Universitaire de Lettres et Sciences Humaines de Nancy et porté par l'Université de Lorraine, concerne un programme de numérisation en Arts, Lettres, Sciences Humaines et Sociales.

Ce projet, piloté par la Direction de la Documentation et de l'Édition de l'Université de Lorraine, présente un ensemble d'ouvrages édités aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles, en relation avec l'histoire, la littérature et les sciences humaines.

Plus qu'un simple catalogue d'ouvrages anciens et intéressants à plus d'un titre, c'est une véritable démarche scientifique que la Bibliothèque Universitaire de Lettres et Sciences Humaines de Nancy met en œuvre.

L'Université de Lorraine prend ainsi pleinement part à un vaste projet national de constitution d'une bibliothèque numérique patrimoniale et encyclopédique.









**TOM JONES,**  
*O U*  
**L'ENFANT TROUVÉ.**



**TOM JONES,**  
*O U*  
**L'ENFANT TROUVÉ.**

*IMITATION DE L'ANGLAIS*

*De M. H. FIELDING.*

**PAR M. DE LA PLACE.**

*QUATRIÈME ÉDITION,*

*Revue, corrigée & augmentée de la Vie  
de l'Auteur Anglois.*

---

**TOME QUATRIÈME.**

---



**A L O N D R E S ;**

*Et se vend,*

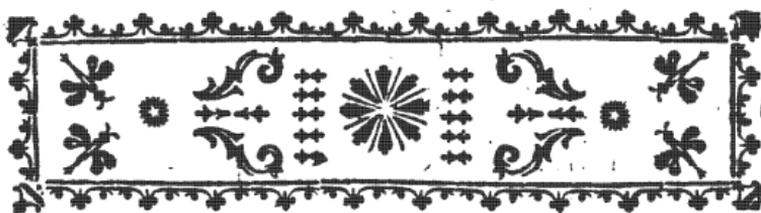
**A P A R I S ,**

**Chez BAUCHE , Libraire , quai des Augustins ,  
à Sainte Genevieve , & à Saint Jean  
dans le désert.**

---

**M. DCC. LXXVII**





**TOM JONES,**

O U

**L'ENFANT TROUVÉ.**



**LIVRE SEIZIEME.**

*CONTENANT l'espace de cinq jours.*

---

**CHAPITRE PREMIER.**

*Visite peu amusante pour M. WESTERN.*

*Afflictions de SOPHIE.*

**M**ONSIEUR Western, en arrivant à Londres, avoit mis pied à terre dans Piccadilly (\*), à la première hô-

---

(\*) Quartier obscur de Londres.

tellerie qu'il avoit rencontrée, & y avoit laissé ses chevaux, pour aller s'établir lui-même dans un logement que son hôte lui avoit procuré, attendant Hide-Park.

C'est-là que Sophie, en descendant du fiacre qui l'avoit amenée de chez lady Bellaston, demanda à se retirer dans la chambre qui lui étoit destinée; proposition qui fut si fort du goût du pere, qu'il se hâta de l'y conduire lui-même.

Leur conversation ne fut pas longue ce jour-là. Il lui apprit seulement que M. Blifil, devant arriver au premier jour pour l'épouser, il la prioit de se disposer à obéir enfin, de bonne grace, à la volonté de son pere. A quoi Sophie ayant répondu par un refus un peu plus formel que si-devant; le pétulant Western, après mille malédictions, & autant de sermens de l'y contraindre, dût-il employer la force, ferma la porte de

l'appartement sur elle , & en emporta la clef dans sa poche.

Tandis que la triste Sophie , abandonnée à elle-même , se livroit à toute l'amertume de ses réflexions , son pere vuïdoit tranquillement sa bouteille avec le ministre Supple & l'hôte chez lequel il avoit laissé son équipage. Ce dernier lui avoit plû , & le mettoit au fait du train actuel de Londres : il n'étoit pas possible , suivant M. Western , qu'un homme qui logeoit les chevaux des plus grands seigneurs de la nation , n'en sût pas , là-dessus , beaucoup plus qu'un autre.

Dans cette agréable société , M. Western , très-content de lui-même , passa la soirée & une bonne partie du lendemain , sans qu'il arrivât rien de digne d'être inséré dans cette histoire. Pendant tout ce tems-là , notre Sophie demeura seule : son pere , qui avoit juré qu'elle ne sortiroit de sa prison que pour épouser Blifil , ne

consentoit d'en ouvrir la porte, - que pour lui donner à manger.

Le surlendemain de son arrivée, & tandis qu'il déjeûnoit avec son ministre, un domestique vint annoncer un gentilhomme qui demandoit à lui parler.

Un gentilhomme ! s'écria Western ; eh ! qui diable est-ce donc ? Va, docteur, va voir qui c'est ; M. Blifil ne peut encore être arrivé..... Descends, va vite, & viens me dire ce qu'il veut.

Le docteur lui apprit, en rentrant, qu'un homme de bonne mine, portant une cocarde, & ressemblant fort à un officier, disoit avoir des affaires particulières, qu'il ne pouvoit communiquer qu'à M. Western seul.

Un officier ! s'écria d'un ton plus haut le pere de Sophie : qu'est-ce qu'un homme de cette robe peut avoir à démêler avec moi ? Si c'est un billet de route ou de logement, je ne suis

pas ici *juge de paix* ; mon pouvoir est limité dans l'étendue de mon ressort... Qu'il monte cependant , puisqu'il veut absolument me parler.

Un cavalier très - richement vêtu fut alors introduit , & , après avoir demandé la grace de pouvoir dire un mot en particulier à M. Western , lui parla en ces termes :

C'est de la part de milord Fellamar , monsieur , que j'ai l'honneur de vous saluer ; mais mon message , après ce qui se passa l'autre soir entre vous , ne vous étonne pas , sans doute.

Milord qui ? s'écria Western : je ne connois pas ce nom-là.

Milord Fellamar , lui dit l'officier , est disposé à tout imputer à l'effet du vin ; & le moindre aveu de votre part , sur ce sujet , suffira pour le satisfaire. Les tendres sentimens qu'il a voués à votre aimable fille , ne lui permettent point de vous regarder avec des yeux ennemis ; & M. Western

A iij

est l'homme de la terre avec lequel il voudroit le moins avoir un affront à venger. C'est un bonheur, en vérité, pour tous les deux, que le courage de milord soit assez bien connu pour lui permettre de laisser dans l'oubli la façon dont vous le traitâtes. Ce qu'il exige seulement, est un simple aveu de votre impolitesse, & que cet aveu soit fait en ma présence..... Un mot enfin terminera tout entre vous. Vous le verrez même, dès aujourd'hui, vous rendre ses devoirs, & faire ses efforts pour obtenir de vous la grace d'être présenté à miss Western en qualité d'amant soumis.

Je n'entends pas trop bien tout ce que vous me dites, répondit Western... J'imagine pourtant qu'il est ici question d'un lord, dont lady Bellaston, ma cousine, m'a parlé. Si c'est cela.... présentez mes devoirs à milord; & dites-lui que ma fille est promise à un autre. Peut-être, répliqua le gentil-

homme , que monsieur n'est pas suffisamment instruit de la grandeur de l'alliance que j'ai l'honneur de lui proposer. Je ne crois pas , du moins , qu'un seigneur aussi puissant & aussi illustre.....

Ecoutez , monsieur , interrompit Western ; il faut vous parler net. Ma fille est en effet promise ; mais , dût-elle ne l'être pas , rien ne pourroit m'engager à prendre un lord pour gendre : je les déteste tous , & ne veux rien avoir à démêler avec eux.

Monsieur , lui dit l'officier , si telle est votre dernière résolution , j'ai ordre de vous dire que milord attend le plaisir de vous voir ce matin dans Hide-Park.

Vous pouvez lui dire de ma part , répondit Western , que j'ai trop d'affaires pour m'aller promener , & que je ne sors pas d'aujourd'hui.

Monsieur , reprit l'officier , vous êtes sûrement trop galant homme pour

me charger sérieusement d'une telle réponse. On ne dira jamais de vous, qu'après avoir insulté un pair du royaume, vous lui ayiez refusé la satisfaction qu'il exige. Ses tendres sentimens pour votre fille lui faisoient ardemment desirer que cette aventure se terminât à l'amiable ; mais, dès qu'il ne peut plus vous regarder comme un pere, son honneur ne lui permet pas de passer sous silence l'indigne traitement que vous osâtes lui offrir.

Moi ! s'écria Western..... C'est un mensonge atroce : de ma vie, je ne lui offris rien.

L'officier ne fit à ceci qu'une réponse laconique, mais accompagnée de quelques remontrances manuelles dont M. Western ne sentit pas plutôt le poids, que ce digne seigneur de paroisse se mit à parcourir très-lestement tous les coins & recoins de sa chambre, en beuglant aussi haut que s'il eût desiré d'avoir toute la maison pour témoin de son agilité.

Le ministre , qui achevoit de déjeuner , accourut aux clameurs de son maître.... Juste ciel ! ah , Dieu ! monsieur , de quoi donc s'agit-il ?... De quoi il s'agit ? répondit Western : d'un affassin , d'un diable , qui probablement n'en veut pas moins qu'à ma vie & à mon argent..... Regarde ce bâton qu'il tient encore à la main ! Il m'affommoit avec..... tandis que je lui parlois poliment.....

Comment , monsieur ! lui dit froidement le capitaine , ne m'avez-vous pas donné un démenti ?

Non , sur mon honneur !..... Je ne le crois pas , dis-je : j'ai seulement nié d'avoir insulté milord..... Mais je ne prétendis jamais que vous eussiez menti..... & vous n'auriez pas dû frapper un homme déarmé. Si j'avois eu la même arme que toi , nous aurions vu lequel des deux a le bras le plus lourd..... Mais viens , descends dans la cour :

A v

laisse-m'en prendre un , si tu l'oses ,  
& nous verrons beau jeu.

Je vois , monsieur , lui dit l'officier ,  
que vous étiez peu digne de la peine  
que j'ai prise ; & je vais rendre compte  
de vos sentimens à milord..... Je suis  
fâché de m'être ici sali les mains.

Il sortit , en achevant ces mots ,  
tandis que M. Western , à qui la co-  
lere , ou peut-être la prudence , sem-  
bloit avoir interdit la parole , se faisoit  
tenir par son ministre.

Cependant la pauvre Sophie , qui ,  
du fond de sa prison avoit entendu  
les hurlemens de son pere , se tuoit  
de frapper des pieds & des mains , &  
de crier , pour que l'on vînt à elle.  
On l'entendit enfin ; & Western , ef-  
frayé des accès douloureux de notre  
Héroïne , oubliant tout - à - coup son  
injure , vola à l'appartement de sa  
fille.

Elle étoit à demi-morte , lorsqu'il  
entra. Cependant , à la vue de son

pere, elle ramassa toutes ses forces, se traîna jusqu'à lui, lui serra les mains, & lui cria d'une voix entrecoupée : ô mon pere! ô mon cher & très-aimé pere!..... ayez pitié de mes terreurs..... n'êtes-vous point blessé ?

Non, non, s'écria Western : le mal n'est pas bien grand. Le coquin croyoit m'en avoir fait davantage : mais les loix sont là ; il s'en repentira, je t'en réponds !.... Eh, de grace ! dit-elle, apprenez - moi donc ce que c'est ? Quel est le malheureux qui a osé vous insulter ?

Je ne fais pas son nom, répondit Western : c'est un de ces aigrefins que nous payons, je crois, uniquement pour nous battre ; mais il me le rendra bien, si tant est qu'il ait quelque chose à perdre.

Mais, encore un coup, lui dit Sophie, daignez du moins m'apprendre le sujet de la querelle ?

Belle demande ! c'est toi-même. Ja-

mais ai-je eu d'affaires, de querelles, de chagrins, que pour toi?.... Ah, Sophie! c'est à toi seule que je dois toutes mes infortunes..... Tu feras enfin mourir ton pauvre pere!..... Un lord, que le ciel confonde, & dont le diable fait le nom sans doute bien mieux que moi, s'avise de t'aimer; & parce que je ne veux pas de lui pour gendre, le bourreau m'envoie un cartel!.... Allons, Sophie, allons, sois bonne fille, mets fin aux peines de ton pere: allons, consens à mon bonheur, en épousant celui que mon cœur t'a destiné. Il sera ici dans deux jours: promets-moi seulement de l'épouser dès qu'il sera venu, tu me rendras le plus heureux des hommes: chevaux, bijoux, carrosses, tu n'as qu'à dire, tu n'as qu'à souhaiter: la moitié de mon bien est à toi dès l'instant même..... Que dis-je? tout est à toi, si tu le veux.

Mon pere me permettra-t-il, dit

en soupirant Sophie , de lui parler un instant ?

En doutes-tu , ma fille ? ne fais-tu pas que mon plus grand plaisir est de t'entendre ?..... Oh , parle , mon enfant ! je t'entendrai toujours avec plaisir. O ma Sophie ! tu ne fais pas , tu ne soupçonnes pas combien je t'aime ; non , tu ne le fais pas ; car , si tu le savois , aurois-tu pu te résoudre à quitter ton pauvre pere , ton vieil & bon ami , qui n'a d'autre plaisir ; ni d'autre consolation , que de te voir , que de t'entendre , & que de prévenir les desirs de son aimable & petite Sophie ?

A ces mots , les yeux du bon-homme étoient couverts de larmes ; & Sophie , en essuyant les siennes , lui répondit ainsi :

Je connois toute la tendresse que mon pere a pour moi ; le ciel m'est témoin de toute celle que je ressens pour lui ! & la seule crainte de me voir forcée de passer dans les bras de

Blifil, a pu m'arracher à ceux d'un pere que j'aime assez passionnément pour sacrifier mes jouts mêmes à sa felicité..... Que dis-je ? j'ai plus fait encore : j'ai voulu captiver & domter mon cœur ; j'ai voulu le contraindre à se plier à vos desirs : j'étois presque déterminée à affronter le sort le plus affreux que je connoisse , pour signaler ma reconnoissance envers le plus tendre des peres. Mais c'est à quoi tous mes efforts n'ont pu , ni ne pourront jamais atteindre..... Ici M. Western commença à froncer le sourcil ; ses yeux s'enflammèrent ; & sa bouche alloit tonner contre sa fille , lorsque Sophie , qui s'en apperçut, le supplia de daigner l'entendre encore un instant.

Si la vie de mon pere, s'écria-t-elle, si sa santé, si sa felicité réelle est attachée à quelque prix, & que mon sang puisse seul le payer ; parlez, monsieur, me voilà prête : je m'expose à tout, j'affronte tout, pour garantir une tête,

si chère !... Oui , malgré l'horreur que  
 m'inspire le plus détesté des amans....  
 Oui ! pour sauver mon pere , je con-  
 sentirois même d'épouser Blifil.....  
 Mais.....

Jet'ai déjà dit , interrompit Western ,  
 que mon bonheur & ma vie sont atta-  
 chés à ton obéissance.... Vois donc si  
 tu veux conserver ton pere.... Je suis  
 désespéré ; je meurs enfin , si tu n'as  
 pas pitié de moi.

Se peut-il , lui dit-elle , en le regar-  
 dant tendrement , que les vœux d'un  
 si bon pere n'aient d'autre but que de  
 me rendre misérable ?.... Moi ! s'écria  
 Western : qui , moi ?.... Non , tous mes  
 vœux sont pour te rendre heureuse.  
 Est-il rien que je ne donnasse pour te  
 voir au comble du bonheur ?....

Souffrez donc , interrompit Sophie ,  
 souffrez donc que je sache , souffrez  
 donc que je sente en quoi consiste ce  
 bonheur que vous me souhaitez. S'il  
 est vrai que l'opinion seule fasse notre

félicité ; quel sera donc mon sort , lorsque je me croirai la plus infortunée des femmes ?

Il vaut bien mieux imaginer être telle , lui dit Western , que de l'être en effet , en épousant l'indigne vagabond que tu aimes.

Si vous daignez vous en fier à moi , lui dit Sophie , je jure , par tout ce qu'il y a de plus sacré , de ne jamais épouser ni lui ni d'autres , sans votre consentement. Laissez - moi consacrer ma vie uniquement à vous servir & à vous plaire ; souffrez que je sois encore votre chere Sophie , & que ma seule affaire , & que mes seuls plaisirs soient de faire les vôtres.

Non , Sophie , répondit Western , on ne me trompe pas ainsi : ta tante auroit droit alors de penser ce qu'elle ne pense déjà que trop de moi. Non , Sophie , encore un coup , présume un peu mieux de ton pere ; crois qu'il connoît assez le monde pour ne ja-

mais compter sur la parole d'une femme, en toute affaire où il sera question d'un homme.

Eh ! par où, s'écria miss Western, par où donc ai-je mérité, de votre part, cette cruelle défiance ? Vous manquai-je jamais dans mes promesses ? &, depuis le berceau, ne m'avez-vous pas toujours connue sincère ?

Tout cela peut être, cria Western, en se levant : mais je veux & je prétends être obéi ; & tu l'épouseras, dusses-tu périr le jour même. Ces mots, accompagnés d'un déluge de sermens, d'injures & d'imprécations, épouvantèrent tellement Sophie, qu'elle tomba presque sans sentiment dans un fauteuil ; & Western, qui craignoit d'être attendri par ce spectacle, se hâta de sortir de la chambre, dont il emporta la clef, & revint trouver son ministre.



---

 CH A P I T R E I I .
*Légère consolation pour SOPHIE.*

**L**A maîtresse de la maison où logeoit M. Western , avoit déjà conçu d'étranges idées de ses hôtes.

Cependant , comme on l'avoit assurée que ce gentilhomme étoit puissamment riche , & qu'elle tiroit un prix exorbitant de ses chambres , elle crut devoir fermer les yeux sur tout ce qui la choquoit , & , qui plus est , se taire. La prison de Sophie ne laissoit pourtant pas de l'inquiéter : ce que sa servante lui avoit appris du caractère de cette demoiselle , intéressoit tous les cœurs pour elle ; mais les vrais intérêts de l'hôtesse ne lui permettoient que de la plaindre.

Quoique Sophie ne mangeât presque rien , on la servoit pourtant réguliè-



*H. Gravelot Del.*



ment. Malgré tout le courroux de son pere, quelque chose qu'elle eût désirée, quelque prix qu'il en dût coûter, elle eût été dès l'instant satisfaite. Western, quoiqu'entêté, quoique bizarre, aimoit, ou plutôt adoroit sa fille; & l'espoir de lui procurer le plus léger plaisir, en étoit un vraiment sensible pour cet homme singulier.

L'heure du dîner arrivée, Western, qui avoit juré de ne confier à personne la clef de l'appartement de Sophie, accompagna George (le garde-chasse) qui lui portoit un poulet rôti, & l'attendit à la porte.

George, en mettant le plat sur la table, saisit l'occasion de présenter ses respects à sa jeune maîtresse, qu'il n'avoit pas vue depuis long-tems, & la pria instamment de ne pas, à son ordinaire, renvoyer la volaille entière à la cuisine. Je fais, dit-il, madame, que vous n'avez rien mangé depuis deux jours : goûtez les œufs dont ce

poulet est farci ; vous les aimez , & j'espere que vous en ferez contente.

Quoique la douleur ne produise pas toujours les mêmes effets sur tout le monde ( sur une veuve , par exemple , à qui elle aiguise l'appétit beaucoup plus que ne feroit l'air des plaines de Bansted ou de Salisbury ) , il est pourtant certain , quoi qu'en pense le vulgaire , qu'une douleur réellement extrême , après s'être bien exhalée , n'est pas tout-à-fait insensible à la faim.

Sophie en fournit une preuve. Personne n'eût peut-être lieu ( si l'on sent bien sa situation ) d'être plus affligé qu'elle. Elle se détermina pourtant à dépecer la volaille , & ne fut pas peu étonnée d'en voir tomber une lettre , contenant ce qui suit :

M A D A M E ,

*Si j'étois moins pénétré de vos malheurs , je tâcherois , non pas de vous peindre les miens , mais de vous expri-*

mer l'état horrible de mon ame, en apprenant, par Honora, tout ce que vous avez souffert. Mais si la sensibilité seule peut concevoir l'idée des maux que peut ressentir un cœur tendre, mon aimable Sophie n'a pas besoin d'être mieux informée de l'amertume de mes peines. Est-il rien sur la terre qui puisse ajouter à mon supplice, lorsque je la fais malheureuse? Oui, ma Sophie! c'est de savoir que je n'en puis accuser que moi-même; c'est d'avoir à m'imputer toute l'horreur de votre destinée! Peut-être osé-je ici trop présumer de moi; mais qui peut m'envier un si déplorable avantage, & qui m'en coûte si cher! Pardonnez donc, belle Sophie, pardonnez donc à un sentiment si gracieux; pardonnez au tendre intérêt qui m'enhardit à vous demander si mes conseils, si mon secours, si ma présence, si mon absence, si ma mort même, peuvent devenir utiles à ma Sophie, & soulager ses maux? Pourrois-

je , hélas ! jamais payer tout ce que je lui coûte ? Les vœux les plus ardens , la tendresse la plus pure , la soumission la plus respectueuse , tout enfin ce que l'amour peut inspirer de sentimens dignes d'un objet adorable , peut-il indemniser Sophie du sacrifice qu'elle feroit à ma félicité ? Ah ! s'il étoit possible qu'elle daignât s'en contenter : fuyez , fuyez , cher objet que j'adore ! accourez dans des bras toujours ouverts pour vous recevoir & vous protéger. Seule , ou suivie de l'opulence même , ma Sophie m'est également chère ; je possède avec elle tous les trésors de l'univers !

Si votre sagesse ordinaire juge que mon ardeur m'emporte un peu trop loin ; si ce sacrifice vous paroît trop grand ; s'il n'est aucun moyen de vous rendre la paix , & de calmer le courroux d'un pere , que de renoncer à moi pour jamais : chassez de votre cœur jusqu'à l'ombre même de la pitié ; oubliez ,

*efficez de votre souvenir un malheureux qui n'est déjà que trop coupable : croyez que votre bonheur m'est mille fois plus précieux que le mien même ; que c'est mon cœur qui vous le dit ; que c'est mon cœur qui vous le jure ! Mon premier desir , ( eh ! pourquoi la fortune ne le rempliroit-elle pas ? ) ( mon premier desir , dis-je , fut de vous voir toujours , & de vous voir toujours heureuse . Celui qui m'occupe aujourd'hui , c'est d'apprendre bientôt que vous le soyez en effet . Mais rien ne peut égaler mon supplice , quand je trouve à me reprocher que vous avez pu souffrir un instant pour celui qui fera toute sa vie , &c .*

T O M J O N E S .

Nous nous dispensons , sans scrupule , de rendre compte au lecteur des sentimens de Sophie à la lecture de cette lettre ; nous augurons trop bien de lui pour ne pas laisser ce dé-

tail à son imagination. La réponse qu'elle y fit pourra paroître un jour : mais aujourd'hui la chose est impossible ; & cela par une seule raison : c'est que la pauvre fille n'avoit ni plume , ni encre , ni papier.

Le soir , tandis qu'elle réfléchissoit tout à loisir sur cette lettre , un bruit assez aigu vint tout-à-coup frapper son oreille , & interrompre ses méditations. L'une des voix qui composoient ce *duo* discordant , étoit fort connue de Sophie. Il fallut écouter long-tems l'autre , pour reconnoître l'organe de la tante Western , qui , après avoir appris par un domestique le logement de son cher frere , venoit de descendre chez lui.

Nous allons , par conséquent , prendre congé de l'aimable Sophie ; & , suivant notre politesse ordinaire , tenir pour quelques momens compagnie à la politique Western.

## CHAPITRE



## C H A P I T R E I I I.

*SOPHIE hors de prison.*

**M**ONSIEUR Western & le ministre Supple (l'hôte étant occupé ailleurs) fumoient tranquillement leur pipe ; lorsque l'on annonça l'arrivée de madame Western. Le pere de Sophie , très-grand observateur du cérémonial , & sur-tout envers sa sublime sœur , qu'il respectoit malgré lui-même , se hâta de courir au-devant d'elle.

En vérité , dit - elle , en se jetant dans un large fauteuil , il n'est plus possible de voyager dans ce royaume ! les imbécilles actes du parlement ont achevé de rendre les chemins impraticables... Mais , mon frere , par quelle prédilection vous êtes-vous niché dans cet odieux quartier ? Jamais homme de

*Tome IV.*

B

condition ne mit certainement le pied ici...

Ma foi , je n'en fais rien , répondit Western ; c'est l'hôte de mes chevaux qui me l'a enseigné : je l'ai cru assez faufile avec les seigneurs , pour savoir où ils logent.

Fort bien ! lui dit la sœur. Et ma niece , que m'en apprendrez-vous ?... Auriez-vous déjà rendu vos devoirs à miladi Bellaston ?

Oh , qu'oui ! répondit le vieux gentilhomme ; & votre niece est en sûreté. Elle est là-haut dans sa chambre.

Comment , mon frere ! ma niece est dans la maison , dites-vous ? Elle ignore donc mon arrivée ?

Qui diantre te lui auroit dit ? répliqua Western ; j'ai la clef de son appartement dans ma poche. Je l'ai enlevée de chez notre cousine , dès le premier soir de mon entrée à Londres ; & depuis ce tems je puis aussi bien répondre

d'elle , que d'un vieux renard dans un sac.

Juste ciel , qu'entends-je ! s'écria la sœur : je me doutois que vous auriez fait encore quelque sottise , & j'aurois bien dû m'y attendre..... Quoi ! ne m'aviez-vous pas promis d'employer les voies de la douceur & de la politesse ? N'est-ce pas l'excès de votre rusticité qui a déjà forcé ma pauvre niece de quitter le pays ? Vous prétendez donc l'obliger à saisir l'occasion de prendre encore une fois la fuite ?

Brrr ! s'écria Western , en jetant sa pipe dans le feu , ne nous y voilà-t-il pas encore ? Quand je m'attends à des louanges , j'éprouve de nouveau votre censure.

Comment ! mon frere , lui dit aigrement la dame , avez-vous jamais pu penser que j'approuvasse l'emprisonnement de ma niece ? Ne vous ai-je pas répété mille fois , que dans

B ij

un pays libre les femmes ne sont point assujetties au pouvoit arbitraire d'un pere ou d'un mari ?.... Nous sommes libres comme vous, monsieur ; & plutôt au ciel que vous fussiez aussi digne de l'être ! Si vous comptez que je doive rester encore quelques momens dans ce très-respectable hôtel ; si vous voulez être avoué ici pour mon parent ; si vous croyez que je doive m'exposer à me mêler encore de vos affaires... allez ouvrir la prison de ma niece ; & qu'elle soit aussi libre que moi.

Le dos au feu, une main derriere elle, & l'autre roulant une prise de tabac dans ses doigts, l'air de la tante étoit si redoutable, en prononçant cette sentence, que jamais Thalestris, à la tête de ses Amazones, n'inspira probablement plus de terreur. Aussi monsieur son frere, qui n'étoit point du tout préparé à ce choc, en fut-il si vivement ébranlé, que jetant tout-à-coup la clef sur la table... Te-

nez, dit-il, tenez, madame, faites-en tout ce qu'il vous plaira ; je voulois seulement garder Sophie jusqu'à l'arrivée de Blifil, qui ne peut tarder long-tems. Mais, s'il survient quelque chose qui vous déplaîse, je m'en lave les mains.

Je répons de tout, sur ma tête ! s'écria madame Western... Je ne m'engage pourtant ici qu'à une condition expresse : ne vous mêlez de rien ; confiez aveuglément cette affaire à mes soins ; sans quoi, je pars dans le moment. Si ces préliminaires sont ratifiés par mon frere, je tenterai de protéger l'honneur de sa famille : au cas contraire, je m'en tiens à l'exacte neutralité.

Souffrez, monsieur, dit le ministre Supple, en s'inclinant profondément, que je vous supplie d'en croire madame. La douceur produit souvent plus d'effets que la menace... Quoi ! s'écria le vieux gentilhomme, tu t'en mêles

aussi, toi?... Ose encore prononcer un mot : je te mets à la potte.

Ei donc ! mon frere , lui dit la sœur ; est-ce ainsi que vous respectez le clergé ? M. Supple est un homme sensé , dont vous devriez suivre les conseils , & surtout dans cette occasion : la terre entière sera de son avis. Mais j'attends une réponse finale & cathégorique à mes propositions. Abandonnez votre fille à ma conduite , ou chargez-vous-en pour jamais , & que je n'entende plus parler ni de vous , ni de votre famille.

Eh , de grace , monsieur ! s'écria Supple , daignez agréer ma médiation...

Qui diable en a besoin ? cria Western à tue tête : la clef n'est-elle pas sur la table ? qui l'empêche de la prendre , de faire à sa mode , & de....

Non , mon frere , interrompit la propos la dame ; j'insiste sur la formalité : je veux qu'elle me soit remise , avec la ratification des articles stipulés.

Eh bien , je vous la donne.... prenez-la..... La voilà , s'écria Western. Ne vous ai-je pas déjà confié ma fille ? n'a-t-elle pas déjà vécu des années entières avec vous ?

Plût au ciel ! répondit la tante , qu'elle ne m'eût jamais quittée : tout ceci ne seroit certainement pas arrivé.

Oh , sans doute ! s'écria Western : je suis toujours le seul blâmable.

Mais oui , vous l'êtes , lui dit-elle ; je vous l'ai toujours dit , & vous le redirai toujours. J'espère cependant que vous deviendrez plus docile , & que l'expérience du passé vous apprendra à ne point détruire , à l'avenir , par vos bévues , tout ce que la sagesse de mes réflexions aura pu concevoir d'avantageux pour vous. En vérité , mon frere , vous n'êtes pas fait pour ces sortes de négociations : votre système de politique est défectueux dans tous les points. J'insiste donc , encore

un coup, sur la promesse que j'exige....  
Allons, parlez ; & songez sur-tout au  
passé!...

Que voulez-vous, s'écria Western  
en jurant, que je vous dise encore?...  
Je crois, Dieu me pardonne, que  
vous feriez de nouveau damner le  
diable même...

*Bravo! bravo!* mon frere! lui dit  
la dame ; vous voilà retombé dans vos  
louables habitudes... il n'est exactement  
plus possible de converser avec vous.  
J'en appelle à M. Supple, homme aussi  
prudent qu'équitable : qu'il dise si mes  
propos ont de quoi vous fâcher.... Mais  
votre tête est devenue si cruellement  
endurcie....

Eh, madame ! dit le ministre, de  
grace, n'irritez point monsieur!

Qu'appellez-vous irriter ? reprit  
vivement madame Western.... J'apper-  
çois mon petit prestolet, que vous  
n'êtes qu'un sot, ainsi que lui... Mais  
allons, mon frere ; puisque l'on s'en

fie à moi , je veux bien encore entreprendre de ramener ma niece à son devoir. Que vous êtes bornés , messieurs , & peu propres à traiter certains genres d'affaires ! la tête d'une femme en vaut plus de mille des vôtres.

A ces mots , la redoutable Western , après avoir sonné un domestique , se fit conduire à l'appartement de Sophie.

Dès qu'elle fut sortie , & que son frere eut soigneusement fermé la porte , il soulagea son cœur , en la maudissant à son aise , sans s'oublier lui-même , en s'accusant d'avoir été assez sot pour se flatter d'être son héritier... il seroit cependant fâcheux , (dit-il en se radoucissant ) de perdre en un instant le prix d'un supplice de tant d'années ! Quelque bégueule qu'elle soit , ne risquons point à lui faire changer son testament , que je fais être en faveur de ma fille.

Le ministre approuva , & loua fort cette résolution ; & M. Western , qui

B v

dans la joie ou dans la douleur, avoit pour coutume de boire une bouteille de plus ; ne tarda pas à s'en trouver si bien , que son cœur étoit déjà purgé de tout ferment de colere ou de haine ; lorsque madame Western rentra dans l'appartement avec Sophie. Notre jeune amante avoit sa cape & son petit chapeau.... Je l'emmene à mon hôtel, dit la tante ; car en vérité, mon frere, ces appartemens ne sont pas dignes d'être habités par des êtres pensans.

Tout comme il vous plaira , madame , répondit Western : elle ne peut être en meilleures mains ; & le ministre , s'il me rend justice , vous certifiera que pendant votre absence, je vous ai reconnu plus de cinquante fois pour la meilleure femme du monde.

Oh , oui ! madame , s'écria M. Supple ; c'est ce que je suis prêt d'affirmer.

Vous conviendrez aussi , mon frere , répondit madame Western , que je vous

ai toujours rendu justice. Mais avouez, du moins, que vous êtes souvent un peu trop emporté. Il est vrai, cependant, qu'après quelques instans de réflexion je connois peu d'hommes plus raisonnables.

Eh bien, ma sœur, puisque vous pensez ainsi, répondit le bon gentleman, je bois à vous de tout mon cœur. Je suis quelquefois un peu vif, j'en conviens : mais je n'ai pas de fiel. Sophie, sois bonne fille ; & si tu veux que je t'aime, obéis en tout à ta tante.

Je ne doute point d'elle, répondit la tante : ma niece a déjà devant les yeux l'exemple de sa cousine Henriette, qui s'est irrévocablement perdue, pour avoir négligé mes conseils.... A propos, mon frere, devineriez-vous bien qui est arrivé chez vous le jour même de votre départ pour Londres?... Cet impudent, cet odieux faquin, avec son grand nom irlandois..... ce Fitz-Patrick ! celui qui a si indignement

B. vj

trompé Henriette. Il est entré sans se faire annoncer : sans quoi, Dieu fait comme je l'aurois fait éconduire ! Il m'a même, pour ainsi dire, forcée d'entendre, sur le compte de sa femme, une longue & mauvaise histoire, où je n'ai pu comprendre un mot. Mais ma réponse fut très-courte : je lui remis la lettre qu'elle m'a écrite, & le chargeai d'y répondre. J'imagine que ce pied-plat va chercher à nous déterrer ici : mais je vous prie de le congédier, car je ne saurois le sentir.

Ni moi non plus, répondit Western ; mais n'en craignez rien : je n'autorisai jamais la désobéissance des filles. Bien en a pris à ce drôle-là de ne m'avoir pas rencontré à la maison ! je l'aurois, morbleu, fait jeter par les fenêtres... Tu vois, Sophie, ce qu'entraîne la désobéissance !...

Eh, mon frere ! interrompit la tante, pourquoi donc insulter mal-à-propos Sophie ? L'exemple est dans

votre famille même : pourquoi ces répétitions odieuses ? Laissez - moi , encore un coup , le soin de tout ceci. Allons , allons , point de rancune....., J'y consens, répondit Western... Mais...

La tante , heureusement pour Sophie , termina cette nouvelle contestation , en demandant des chaises à porteurs. Je dis heureusement , car le frère & la sœur alloient sans doute se chamailler sur nouveaux frais. Le sexe seul & l'éducation avoient mis entre eux quelque différence : du reste , tous deux étoient entiers & entêtés , tous deux aimoient passionnément Sophie ; & tous deux , au fond de l'ame , se méprisoient souverainement.





## CHAPITRE IV.

*JONES reçoit des nouvelles de SOPHIE.*

*Il va à la comédie avec madame*

*MILLER & PARTRIDGE.*

**L'**ARRIVÉE de George, le garde-chasse, à Londres, & les services qu'il avoit promis de rendre à son ancien protecteur, consoloient fort Tom Jones. Ce fut en effet par son moyen qu'il reçut la lettre suivante, que Sophie, remise en liberté, lui avoit écrite dès le soir même de sa délivrance.

**MONSIEUR,**

*COMME votre sincérité ne peut m'être suspecte, je crois vous obliger en vous apprenant que l'arrivée de ma tante a mis fin à une partie de mes souffrances. Je suis du moins avec elle, & je jouis de la liberté. Il est vrai qu'elle m'a fait*

promettre de n'avoir aucun commerce avec qui que ce soit, sans son consentement ; & que j'ai juré de garder inviolablement cette promesse. On ne m'a pourtant pas expressément défendu d'écrire ; mais je ne sens pas moins que c'est un oubli dont je ne puis me prévaloir. Ainsi, monsieur, si je manque aujourd'hui à la foi promise, c'est pour vous avertir que je ne puis désormais continuer de recevoir vos lettres, & moins encore y répondre, sans en faire part à ma tante. Toutes promesses sont sacrées pour moi, & comprennent tout ce que je sens qu'elles doivent raisonnablement sous-entendre. Cette déclaration, si vous la pesez bien, pourra peut-être adoucir dans votre esprit ce que ma résolution paroît avoir de trop austère. Mais pourquoi cherché-je à vous consoler ainsi ? Quoique très-résolue à ne pas me conformer, sur certains points, aux desirs de mon père, il n'est pourtant pas moins vrai que je ne m'engagerai ja-

*mais ailleurs , sans son consentement. La fermeté de ma résolution , & la certitude que je vous en donne , doivent donc vous faire abandonner un espoir , dont la fortune ( peut-être ) a rendu le succès impossible. Songez , monsieur , que votre propre intérêt l'exige ; que c'est le seul moyen de vous réconcilier avec M. Alworthy ; & que , s'il le faut même , j'ose vous en prier. Le hasard m'a rendue votre obligée , & vos intentions probablement bien plus encore. La fortune nous sera peut-être un jour moins contraire qu'aujourd'hui. Croyez pourtant que je penserai toujours sur votre compte conformément à votre mérite , & que je suis véritablement ,*

**MONSIEUR,**

Votre très-humble &  
très-obligée servante,  
**SOPHIE WESTERN.**

P. S. *Encore un coup, ne m'écrivez plus, je vous en prie !... du moins quant à présent, & recevez ceci, dont je n'ai pas besoin, & que je fais vous devoir être maintenant utile. Mais ne sachez gré (je vous en conjure) de cette bagatelle \* qu'à la fortune qui l'avoit déjà fait tomber dans vos mains.*

Un enfant eût mis moins de tems à épeller cette lettre, que notre héros à la lire. Les sentimens qu'elle fit naître en lui, étoient mêlés de joie & de douleur : il ressentoit, en un mot, tout ce que sent un honnête homme, qui, en lisant le testament de son intime ami, s'y trouve gratifié d'un legs considérable. Il crut pourtant, toutes réflexions faites, avoir plutôt lieu de se réjouir que de s'affliger. Le lecteur est peut-être même étonné qu'il eût ici trouvé matière à l'affliction, proprement dite :

---

\* Ceci s'entend, sans doute du billet de banque de 100 livres sterling.

mais le lecteur n'est peut-être pas aussi amoureux que l'étoit le pauvre Jones, & l'amour est une maladie dont les symptômes, ainsi que ceux de la *consomption*, flattent rarement le malade.

Ce qui le combloit de joie, c'est que sa maîtresse, après avoir recouvré sa liberté, étoit maintenant avec une femme dont le commerce étoit infiniment moins dur que celui de M. Western. Un motif de consolation plus sensible encore pour lui, naissoit de la promesse que lui faisoit Sophie, de ne jamais consentir à recevoir la main d'un autre. Car, quelque défintéressée qu'il crût sa passion, & quelque généreuses que fussent ses offres dans la lettre qu'il avoit écrite, nous n'en croyons pas moins, de bonne foi, que l'ami Jones eût été très-fâché d'apprendre qu'un autre eût épousé Sophie, quelque avantageuse que cette alliance dût être. Un degré si raffiné d'amour *platonique*, & si fort détaché des sens, est un don

que le ciel n'accorde guere qu'aux femmes. J'en connois, du moins, qui se vantent de le posséder.

Tom, après avoir employé trois grandes heures à lire, à baiser, & à relire sa lettre, se trouva disposé à remplir une promesse qu'il avoit plus d'une fois faite à madame Miller : c'étoit de l'accompagner à la comédie avec la plus jeune de ses filles, & M. Partridge, qu'on avoit jugé à propos de mettre de la partie.

M. Jones, qui étoit de bonne humeur, s'apprétoit à jouir de la surprise & des critiques de Partridge, ainsi que de ce pur & simple sentiment de la nature, que l'art rectifie quelquefois, mais qu'il gâte encore plus souvent.

M. Jones, madame Miller, la jeune Betzi & Partridge, ne furent pas plutôt placés au premier rang de la premiere galerie, que ce dernier débuta par crier qu'il n'avoit jamais vu de plus belle maison.



Au moment où la symphonie com-  
mença : je ne conçois pas, dit-il, que  
tant de musiciens jouent ensemble sans  
se faire détonner l'un l'autre !

A la vue du moucheur de chan-  
delles : voyez ! voyez, madame ! s'écria-  
t-il, en parlant à madame Miller, n'est-  
ce pas là le vrai portrait de celui qui  
est dans nos livres de prières, immédia-  
tement avant l'office de *la conjuration  
des poudres* ?... Eh ! pourquoi donc tant  
de chandelles ?... Hélas ! ajouta-t-il en  
soupirant, une pauvre famille en auroit  
largement pour tout un hiver.

Aussi-tôt que l'acteur parut (c'étoit  
*HAMLET* \*, *prince de Danemark*),  
Partridge fut tout yeux & tout oreilles.  
Ce ne fut qu'à l'arrivée du spectre qu'il  
retrouva sa langue pour demander à  
Jones, qui étoit cet homme si étrange-  
ment habillé. J'ai vu, ajouta-t-il, quel-

---

\* Tragédie de Shakespéare. Théâtre anglois,  
tome 2.

que personnage , en tapisserie ou ailleurs , qui ressemble à cela . Est-ce une vraie armure qu'il a sur le corps ? Cela doit être bien lourd !.... C'est un revenant , lui dit assez crument Jones.... Bon ! dit Partridge , en affectant un sourire , tâchez , tâchez de me persuader celui-là ? Ce n'est pas que j'en aie jamais vu ; mais celui-ci , à mon gré , n'en a pas du tout l'air... Non , non , monsieur , les esprits ne reviennent pas dans cet équipage-là.

On le laissa dans son erreur , qui réjouit fort tout le voisinage , jusqu'à la scène entre Hamlet & le spectre . Partridge , alors , frappé des attitudes naturelles de M. Garrick \* , se laissa tout-à-coup convaincre de ce qu'il venoit de nier l'instant auparavant ; & commença à trembler de façon , que

---

\* Excellent acteur anglois dans tous les rôles , soit tragiques , soit comiques , sur-tout dans ceux d'*Hamlet* & de *Richard III*.

ses genoux se frappaient fréquemment l'un l'autre.

Qu'as-tu donc ? lui dit Tom : ce guerrier que tu vois sur le théâtre, te fait-il peur ?

O là ! monsieur , lui dit Partridge , je vois maintenant que vous aviez raison... Je ne crains pourtant rien : je sais que ce n'est qu'une comédie... Et d'ailleurs, si c'étoit en effet un revenant, quel mal pourroit-il faire de si loin, & parmi tant de monde?... Au reste, si j'ai ressenti quelque crainte, je ne suis du moins pas le seul.

Qui ? qui donc ? s'écria Jones, oses-tu regarder ici comme aussi complètement poltron que toi ?

Poltron tant qu'il vous plaira, dit Partridge : mais si ce petit homme, sur le théâtre, n'est pas véritablement effrayé, je n'ai jamais connu la crainte... Oui, oui, *suis-moi*, dit-il. Oh ! je t'en souhaite ; au diantre qui s'y fie !..... Miséricorde ! le petit homme

le fuit ! Ah ! quelle témérité !... Qu'il t'en arrive ce qu'on voudra ; c'est toi qui l'as voulu.... Je te suivrais ? qui, moi !... Je suivrais plutôt le diable. Mais c'est peut-être lui-même : car il prend, dit-on, la figure qu'il veut.... Ah ! les voilà revenus... *Arrête ici !* dit-il encore. Il n'a, parbleu, été déjà que trop loin.... & plus loin que je ne voudrais aller, pour tout le domaine d'Angleterre.

Jones voulut alors parler... Chut ! chut ! s'écria Partridge : mon cher monsieur, laissez-moi, je vous prie, l'entendre.

Pendant toute la tirade du spectre, Partridge fut à peindre : les yeux fixés alternativement sur l'ombre & sur Hamlet, le corps tremblant & la bouche béante, il exprimoit successivement toutes les passions dont le prince de Danemarck étoit agité.

L'acte fini.... Ma foi, Partridge, lui dit Tom, tu surpasses mon espérance,

Tu jouis du spectacle beaucoup mieux que je ne t'en croyois capable.

Raillez, raillez, monsieur, répondit Partridge; si le diable ne vous fait pas peur, je n'en puis mais: quant à moi, je ne rougis pas de le craindre. Je sens pourtant que tout ceci n'est pas naturel. Ce n'est pas non plus le fantôme qui m'épouvante: j'ai bien vu, à la fin, que c'étoit un grand homme déguisé comme cela. Mais, quand j'ai vu trembler le petit homme, j'avoue que la vérité de sa terreur m'a saisi, & qu'à mon tour j'ai tant soit peu tremblé.

Et penses-tu, s'écria Tom, que ce petit homme étoit véritablement effrayé?

Comment, monsieur! lui dit Partridge, n'avez-vous pas remarqué vous-même, quand le revenant lui a dit qu'il étoit son pere, & comment il avoit été assassiné dans le jardin; n'avez-vous pas remarqué, dis-je, comme sa frayeur s'est dissipée par degrés, & comme sa crainte

crainte s'est changée en douleur?... Hélas ! il m'en seroit arrivé de même en pareil cas... Mais silence!... Ciel ! quel bruit est-ce là?... Le voilà revenu... Oh bien , quoique je sois bien sûr que tout ceci n'est pas vrai , je ne voudrois pourtant pas être aussi près d'eux que tous ceux que j'y vois.... Oui, oui , s'écria-t-il , en voyant Hamlet tirer son épée du fourreau , tu peux faire le brave.... A quoi sert une épée contre les gens de l'autre monde ?

Pendant le second acte , Partridge fut assez tranquille , & admira beaucoup la richesse des habillemens. Il ne put pourtant s'empêcher , en observant la contenance du roi Claudius , de s'écrier : Que les physionomies sont trompeuses ! Qui croiroit , en voyant l'air de probité de cet homme-là , que c'est un assassin ? *Nulla fronti fides.*

Il demanda ensuite à Tom , si le spectre reviendroit encore ? Mais celui-

*Tome IV.*

C

ci , qui vouloit jouir de sa surprise , se contenta de lui répondre que peut-être le verroit-on bientôt paroître & disparaître , en un clin d'œil , comme un trait de feu.

Partridge , quoiqu'intérieurement pénétré d'horreur , attendit pourtant ce moment avec impatience. Dès qu'il vit paroître le fantôme. . . . Le voilà , le voilà , monsieur ! s'écria-t-il tout haut. Eh bien , lui dit Jones , le petit homme te paroît-il épouvanté ? Peut-être autant que vous me le croyez , répondit Partridge. Mais est-on maître de cela ? Pour moi , je ne voudrois pas être où est maintenant , comment l'appellez-vous ? M. Homlet , pour tous les biens du monde. . . . Mais , ô ciel ! qu'est devenu l'*esprit* ? Je crois , Dieu me pardonne , l'avoir vu fondre ou s'abymer sous terre. . . . Ma foi , tu as bien vu , lui dit Jones. Eh bien , à la bonne heure , répondit Partridge : je suis très-sûr que ce n'est qu'un jeu ;

& d'ailleurs, si cela n'étoit pas, madame Miller ne riroit pas de si bon cœur.

Pour vous, monsieur, l'enfer même en personne ne vous feroit pas sourciller... Tant pis, tant mieux; mais voyons, voyons ceci... Oh! cela ne m'étonne pas; il est poussé à bout. Mets-là, mets-là en pieces, mon ami \*... Si l'infame eût été ma mere, c'est ainsi que je l'aurois traitée: on ne doit rien à de telles marâtres... Oui, va-t-en, chienne; je n'aime pas à te voir.

Notre critique fut passablement sage, jusqu'à la petite tragédie qu'Hamlet fait jouer devant le roi. Ceci dérouta Partridge: mais son maître ne l'eut pas plutôt mis au fait des projets du jeune prince, que le pédagogue com-

\* Il faut avoir lu la piece, pour bien goûter tout ceci.

mença par s'applaudir de n'avoir jamais versé le sang de son prochain. Puis, en se retournant vers madame Miller : ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que le roi a l'air touché ? C'est pourtant un bon acteur, ajouta-t-il, & qui fait tout son possible pour le cacher. Je ne voudrais pas, pour le trône sur lequel il est assis, avoir une conscience aussi bourrelée que la sienne. . . . Il se sauve ! . . . Cela ne m'étonne pas . . . . Va, tu seras cause que toutes les belles physionomies me seront désormais suspectes.

La scène des fossoyeurs attira vivement les attentions de Partridge, qui fut très-surpris du grand nombre des crânes répandus sur le théâtre.

Ne vois-tu pas, lui dit Jones, que cet endroit étoit ci-devant un des plus fameux cimetières de la ville ? . . .

Je ne m'étonne donc plus, s'écria Partridge, d'y voir des revenans : mais je ne vis jamais de fossoyeur plus

mal-adroit. Quand j'étois clerc de ma paroisse, j'avois un ami, qui, tandis que celui-ci fait une fosse, en eût expédié trois. Ce nigaud se sert de la bêche, comme si de sa vie il n'avoit remué la terre.... Oui, oui, maraud, chante : tu aimes sans doute mieux cela que le travail.

Monfieur, à quel propos le petit homme va-t-il prendre cette tête? Il est, en vérité, des gens bien hardis!... Il paroissoit cependant, tout-à-l'heure, craindre le spectre. *Nemo omnibus horis sapit.*

Il n'arriva plus rien de remarquable pendant le reste du spectacle, à la fin duquel M. Jones demanda au pédagogue lequel des acteurs lui avoit plu davantage?.... La belle question! répondit Partridge : le roi, apparemment.

En vérité, M. Partridge, dit madame Miller, vous n'êtes pas du goût de la ville entière, dont tous les suf-

frages sont pour Hamlet , que l'on regarde comme le meilleur comédien qui fut jamais. Lui ! s'écria Partridge , avec un coup d'œil méprisant : je jouerois , je vous assure , tout aussi bien que lui. Si je voyois un fantôme , je ferois tout ce qu'il a fait , & peut-être mieux encore. Vous m'allez sans doute parler de cette conversation avec sa mere , qu'on a tant applaudie ? Eh , quel honnête homme , en pareil cas , vis-à-vis d'une si méchante mere , n'eût pas dit & fait exactement les mêmes choses ? Je vois bien que vous vous moquez de moi : mais , en vérité , madame , quoique je n'aie jamais été à la comédie à Londres , j'en ai pourtant vu dans la province. J'aime le roi , moi : quoiqu'il parle une fois plus haut que les autres , il prononce distinctement.... Tout le monde peut voir que c'est un véritable acteur.

Tandis que madame Miller & Partridge étoient occupés de cette con-

versation , une dame monta & vint parler à Jones. C'étoit madame Fitz-Patrick. Je vous ai vu , dit-elle , de la loge où j'étois ; & comme j'ai à vous parler d'une affaire qui vous touche essentiellement , venez demain matin... Non , non ( reprit-elle ) , venez plutôt l'après - midi chez moi , & je vous instruirai de ce qu'il faut que vous sachiez.

Tom promit de se rendre à l'adresse qu'elle lui indiqua ; & la dame partit.

C'est ainsi que se terminerent les aventures de la comédie , où Partridge brilla , & plut beaucoup , non seulement à Jones & à madame Miller , mais encore à toutes les personnes qui avoient été à portée de l'entendre , & qui l'avoient écouté avec plus d'attention qu'elles n'en avoient accordée aux acteurs mêmes.

La crainte que lui avoit inspiré le spectre , l'empêcha de se coucher cette nuit-là , & il sua , pendant plusieurs

autres , des deux ou trois heures de suite avant que de pouvoir s'endormir , tant son ame avoit été ébranlée par l'illusion du spectacle.



## CHAPITRE V.

*Où l'histoire est forcée de rétrograder.*

**L**ES meilleurs peres sont rarement exempt de prédilection pour quelques uns de leurs enfans : la supériorité du mérite n'est même pas communément ce qui la détermine ; mais je crois qu'on ne peut absolument les condamner , lorsque cette supériorité décide & justifie leur choix.

En partant de ce principe , le lecteur qui ne doit pas trouver mauvais que je regarde comme mes enfans tous les personnages agissans dans cette histoire , ne doit pas non plus condamner l'inclination particulière que

je me sens pour ma Sophie ; & j'aime à me persuader que la beauté du caractère de cet enfant chéri pourra rendre cette foiblesse à peu près excusable aux yeux de la critique même.

C'est ce sentiment de tendresse particulière, qui ne me permet jamais, sans regret, de la perdre long-tems de vue. Je me hâterois, per conséquent, de savoir ce qui est arrivé à cette aimable créature, depuis son départ de chez son pere, si je ne me croyois pas absolument obligé de rendre une courte visite à M. Blifil.

M. Western, dans la confusion d'idées que les premières nouvelles qu'il avoit reçues de sa fille avoient excitée dans sa tête, ayant pris sur le champ le parti de courir après elle, avoit tout-à-fait oublié d'informer M. Blifil de tout ce qui s'étoit passé. Ce ne fut qu'à la première hôtellerie qu'il rencontra sur la route, que le bon homme s'en ressouvint ; qu'il dé-

pêcha un courrier , pour apprendre à Blifil que Sophie étoit enfin retrouvée , & qu'il étoit toujours déterminé à la lui donner pour épouse , immédiatement après son arrivée à Londres , pour peu que Blifil fût d'avis de l'y suivre au reçu de la lettre qu'il lui écrivoit.

Mais comme l'amour de ce dernier étoit d'une nature à ne pouvoir être rallenti que par un grand événement ( tel , par exemple , que la ruine entière de Sophie ) , ce fidele amant , quoique bien convaincu d'avoir seul occasionné la fuite de sa maîtresse , n'en étoit pas plus refroidi pour elle , & ne balança pas un instant à accepter les offres de M Western.

Il est vrai , laissant à part son avarice , qu'il se promettoit , en épousant cette fille , de satisfaire une passion qui lui étoit tout aussi chère , c'est-à-dire , sa haine. Le mariage , suivant lui , étoit également propre à contenter

l'amour , ou la vengeance ; & certains exemples nous prouvent que cette opinion est du moins du nombre de celles que l'on appelle probables. A dire vrai , si nous pouvions partir de la conduite extérieure d'un assez bon nombre de gens mariés , les uns envers les autres , nous pourrions peut-être assez vraisemblablement en conclure que la plupart d'entr'eux , en s'associant ensemble , ont pu penser comme le très-sage Blifil.

Il trouva pourtant un obstacle en son chemin : ce fut de la part de M. Alworthy.

Cet homme respectable , à qui l'on n'avoit pu cacher la fuite de miss Western , non plus que l'aversion décidée qu'elle avoit pour son neveu , n'avoit pas eu besoin de réfléchir longtemps pour sentir qu'on lui en avoit imposé , & pour se repentir d'avoir laissé pousser si loin les choses. Il n'avoit jamais pensé qu'en fait de mariage il

fût inutile de consulter l'inclination des enfans ; il croyoit , au contraire , que le plus sûr moyen de rendre les parties heureuses , étoit de les laisser présenter à l'autel par la main de l'amour.

Blifil s'étoit d'abord attaché à dissiper les soupçons que son oncle avoit pu concevoir de sa bonne foi dans tout le cours de cette affaire ; & ses protestations , ainsi que ses sermens , d'avoir été le premier trompé , déjà fortifiés par les déclarations précédentes de M. Western , avoient un peu tranquillisé M. Alworthy. Mais ce n'étoit pas encore assez : il falloit amener l'oncle au point de ne pas trouver mauvais que son neveu recommencât de nouveau ses poursuites ; & l'apparence seule des difficultés d'un pareil projet , eût suffit pour désespérer un génie moins fertile & moins entreprenant. Mais sûr de ses talens , ce jeune homme ne connoissoit rien dans la vaste étendue du ressort de

la malignité , qu'il pût croire au-dessus de ses forces.

La peinture de sa vive tendresse pour Sophie , de l'espoir que sa persévérance pourroit peut-être la toucher un jour , fit la matiere de son début. Il demanda , avec instance , que dans une affaire d'où dépendoit la félicité où le malheur de sa vie , il lui fût du moins permis de tenter toutes les voies permises pour s'en procurer le succès. Me préserve le ciel ! s'écrioit-il , du ton le plus tragique , de penser seulement à réussir par d'autres voies. D'ailleurs , monsieur , ajoutoit-il ( en laissant tomber quelques larmes ) , si l'événement trompoit mon espérance , ne sera-t-il pas toujours tems ? ne serez-vous pas toujours maître de refuser votre consentement ? Voyez la lettre de M. Western ; voyez avec quelle ardeur il desire cette alliance. Les sentimens d'un pere peuvent-ils vous être suspects ? Quoi ! voulez-vous que Tom , prétendez-vous

qu'un scélérat m'enleve une si digne épouse ? Et la jeunesse de Sophie est-elle donc un objet trop peu digne de la charité de M. Alworthy ?

Tous ces argumens ne pouvoient manquer d'être fortement secondés par Tuakum, qui insista même, un peu plus que Blifil, sur l'obéissance que les enfans doivent, en toutes circonstances, à leurs peres. Les mesures que Blifil vouloient prendre, ne partoient, selon lui, que des motifs les plus chrétiens. Le pauvre jeune homme ( ajoutoit-il avec emphase ) n'a parlé qu'en dernier lieu de la *charité* ; & je suis presque convaincu que c'est le premier des motifs qui le guident.

Square, s'il eût été présent, eût sans doute parlé de même, quoique sur un autre ton ; & sa morale, sur la *convenance des choses*, auroit eu très-beau jeu. Mais le dérangement de sa santé l'avoit conduit, depuis peu de jours, aux eaux de Bath.

M. Alworthy , quoiqu'avec répugnance , fut enfin forcé de céder aux desirs de son neveu. Je vous accompagnerai à Londres , lui dit - il , où vous serez le maître d'employer tous les moyens décens & convenables pour mériter l'affection de Sophie. Je vous déclare cependant que je me refuserai toujours à l'ombre même de la violence , & qu'elle ne sera votre épouse que de sa pleine & franche volonté.

C'est ainsi que la tendresse de M. Alworthy pour son neveu , mit en cette occasion sa prudence en défaut ; & c'est ainsi que la meilleure des têtes est quelquefois trahie par la foiblesse du meilleur des cœurs.

Blifil , après avoir réussi au-delà de ses espérances , ne songea plus qu'à hâter l'exécution de ses projets. Rien d'important n'arrêtoit son oncle à la campagne : il l'engagea à partir dès le lendemain ; & ils arriverent à Londres

le soir même que M. Jones se réjouissoit si bien à la comédie , aux dépens du bon Partridge.

Le lendemain de son arrivée , M. Blifil ne manqua pas d'aller dès le matin rendre ses devoirs à M. Western, de qui il fut très - bien reçu , & qui l'assura ( un peu plus qu'il ne le pouvoit peut-être ) que Sophie seroit à lui dans peu de jours. Il ne vouloit pas même que le jeune amant retournât chez son oncle , jusqu'à ce qui l'eût présenté lui-même à madame Western, sa sœur.





## C H A P I T R E VI.

*Visites.*

**L**A scientifique Western étoit occupée à lire à sa niece un traité de la prudence & de la politique matrimoniale , lorsque son frere & M. Blifil , sans s'être fait annoncer , entrèrent brusquement chez elles. Sophie , à la vue de Blifil , frémit , pâlit , & pensa s'évanouir. Sa tante , plus aguerrie , se contenta de rougir & de s'écrier , en lançant un coup d'œil foudroyant sur son frere : En vérité , monsieur , vos très-rustiques procédés sont tous les jours pour moi de nouveaux prodiges. . . L'appartement d'autrui ne sera donc jamais pour vous plus sacré que le vôtre ? Et vous croirez , jusqu'à la mort , y pouvoir entrer aussi librement que chez vos manans de fer-

miers ? En quel siècle , en quel pays les hommes entrèrent-ils jamais si brutalement , & sur-tout à certaines heures , dans l'appartement d'une femme de condition , sans la moindre décence , & qui plus est , sans se faire annoncer ?... Quelle peste de chicane , s'écria Western , allez-vous me chercher ! Ne semble-t-il pas que vous étiez à . . . Point de vos platitudes , monsieur , s'écria la dame , en lui mettant une main sur la bouche . . . Vous avez effrayé ma pauvre niece , au point qu'elle ne se soutient qu'à peine . . . Allez , rentrez dans votre cabinet , ma chère , & tâchez de vous remettre : j'apperçois trop combien vous en avez besoin.

A ces mots , Sophie , qui de ses jours n'avoit peut-être reçu d'ordre plus agréable , se hâta de disparaître.

Parbleu ! ma sœur , s'écria Western , je crois que vous extravez. J'amène ici mon futur gendre , pour faire sa

cour à ma fille ; & vous la renvoyez ?

Mais, mon frere, répondit-elle, il faut être un peu plus qu'extravagant, sur-tout sachant la situation des choses, pour. . . J'en demande pardon à M. Blifil ; mais il fait certainement à qui imputer une réception aussi disgracieuse. Quant à moi, il ne sauroit douter du plaisir que j'aurai toujours à le voir : mais le bon sens que je lui connois, ne lui auroit probablement pas permis de se présenter si cavalièrement chez des personnes à qui l'on doit quelques égards, à moins que d'y avoir été ce qu'on appelle forcé par quelqu'un. —

Blifil, étourdi de l'apostrophe, alloit faire succéder une sotte réponse à de très-sottes révérences ; mais M. Western lui en épargna l'embarras. Oh, j'ai tort ! s'écria-t-il, j'ai tort sans doute : cela ne peut-être douteux, dès que madame a prononcé. . . Mais enfin nous sommes ici : ou faites revenir ma

filie, ou souffrez que M. Blifil aille la voir. C'est pour cela qu'il vient à Londres ; & nous n'avons plus de tems à perdre.

Doucement , mon frere ! s'écria madame Western. M. Blifil fait , & j'en suis sûre , trop son monde , après ce qui vient d'arriver , pour prétendre revoir ma niece ce matin. Les femmes un peu bien nées sont délicates : on les choque aisément ; & les sens une fois agités , se calment rarement si vite. Si M. Blifil , maître d'agir par lui-même , eût d'abord envoyé présenter ses devoirs à ma niece , en lui demandant la permission de la saluer cette après-midi ; peut-être aurois-je obtenu d'elle un consentement de le voir. . . Mais c'est de quoi je désespere maintenant.

Je suis bien fâché , madame , lui dit Blifil , de ce que l'extrême tendresse dont M. Western m'honore , & dont je ne croirai jamais être assez digne ,

ait été cause. . . de ce que. . . Eh , monsieur ! interrompit la dame , vous n'avez pas besoin d'excuses : ne connoissons-nous pas mon frere ?

Je m'embarrasse peu qu'on me connoisse ou non , répondit Western , moitié fâché , moitié interdit. . . Mais quand prétendez-vous qu'il la voie ? Car enfin je vous répète encore que c'est pour cela seul qu'il vient à Londres , ainsi que M. Alworthy.

Eh bien , mon frere , que monsieur envoie demander l'heure de ma niece : j'augure que son message , si l'on en croit mes conseils , pourroit être écouté : je suis même assez convaincue que la visite de monsieur , dans un tems mieux choisi , pourroit n'être pas refusée. . . Et moi , je dis qu'elle pourroit bien l'être , répondit , en jurant , Western : je connois mieux le terrain que vous. . . . Mais il y a des gens qui savent toujours mieux que d'autres. . . Si l'on m'eût laissé faire , Sophie seroit

encore chez moi. . . . Je ne serois ; ma foi , pas étonné de la voir encore décamper dès ce soir ; car je fais jusqu'à quel point elle déteste. . . N'importe , interrompit fort à propos la tante ; je prétends que l'on rende à ma niece tout ce qui lui est dû. Je pense un peu plus sérieusement que vous à soutenir les droits de ma famille : Sophie y fait & y fera toujours honneur : c'est moi qui vous le dis. . . . Passez chez moi dans l'après - dînée , mon frere : vous me ferez plaisir ; j'aurai à vous parler de choses véritablement importantes. . . . Mais il est tard ; il faut que je m'habille : M. Blifil , ainsi que vous , m'excusera sans doute. . . A la bonne heure , répondit Western : mais fixez le moment où vous trouverez bon que. . . . Mais , dit-elle , nonchalamment , c'est ce que je ne saurois trop vous dire. . . Vous reviendrez dans l'après-midi. . . Nous verrons.

Que diable faire avec une pareille femelle ? s'écria Western , en se retournant vers Blifil. Je suis plus embarrassé avec elle , qu'un basset avec un vieux lievre. . Attendons ; peut-être sera-t-elle tantôt plus traitable. . . Je sens toute mon infortune , monsieur , lui dit le consterné Blifil : mais je sens également tout ce que je vous dois.

Il fit alors une profonde révérence à madame Western , qui ne demeura pas en reste ; & nos deux mécontents partirent : Western en jurant entre ses dents que Blifil , quoi qu'il pût arriver , verroit Sophie avant le soir.

Si le bon-homme crut avoir à se plaindre de cette visite , M. Blifil en étoit encore moins satisfait. Le premier n'en imputoit rien qu'à la mauvaise humeur de sa sœur , & à sa délicatesse ordinaire sur la moindre violation des bienséances ; mais Blifil voyoit un peu plus loin. Deux ou trois mots

échappés à la dame , avoient suffit pour lui faire soupçonner qu'il se tramoit quelque chose contre ses intérêts. Nous verrons bientôt s'il avoit tort.



## CHAPITRE VII.

*Conjuration de lady BELLASTON  
contre JONES.*

**L'**AMOUR avoit jeté de trop profondes racines dans le cœur du lord Fellamar , pour que la rusticité de M. Western les en eût totalement arrachées. Il est vrai que , dans la première chaleur de son ressentiment , ce jeune lord avoit chargé le capitaine Eglane d'une commission , dont ce militaire avoit un peu excédé les bornes. Il en eût même révoqué l'ordre , si après avoir revu miladi Bellaston ( l'après dînée du lendemain qu'il avoit été insulté par Western ) , il eût pu parvenir à

à retrouver le capitaine. Mais ce dernier avoit été si scrupuleux à remplir ses devoirs , qu'après avoir déterré le logement du pere de Sophie , la crainte de manquer son homme l'avoit engagé à passer la nuit dans un cabaret , vis-à-vis les fenêtres du pauvre Western ; Eglane n'avoit , par conséquent , pu recevoir la lettre par laquelle milord le prioit de suspendre , jusqu'à nouvel ordre , la commission dont il l'avoit chargé.

Le lendemain de son projet manqué , contre Sophie , le lord Fellamar , comme nous l'avons dit , ayant vu l'après midi miladi Bellaston , avoit été si bien instruit par elle du caractère de M. Western , que ce seigneur avoit senti toute l'absurdité du ressentiment qu'il avoit conservé contre le bon gentilhomme , & sur-tout , attendu la résolution dans laquelle il persistoit encore de rechercher sa fille par les voies les plus honorables.

Il fit part de toute la violence de sa passion à miladi , qui , bien loin de l'en détourner , fortifia son espérance , en l'assurant que la famille entiere , & le pere de Sophie même , lorsqu'il seroit dans un état un peu plus rassis , se trouveroient très-honorés de sa recherche. Le seul obstacle que je craigne , ajouta-t-elle , ne peut naître que de la part du jeune drôle dont je vous ai déjà parlé ; qui , quoique misérable & vagabond , est parvenu ( je ne sais trop comment ) à se faire très-bien vêtir , & à passer pour une espee de personnage. . . . Mais un tel adverfaire n'est pas digne de vous ; & j'imagine , que sans vous compromettre , il ne seroit pas impossible de le faire enlever. & embarquer sur la flotte qui doit partir au premier jour pour l'Amérique. J'en ferois d'autant moins de scrupule , que votre amour & l'honneur d'une famille respectable y sont également intéressés ; & que ce malheureux est effectivement

un libetin , que vous préserverez sans doute d'une fin beaucoup plus funeste.

Le lord Fellamar remercia bien fincèrement miladi de la part qu'elle vouloit bien prendre à une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie.

Elle lui dit alors que les inquiétudes qu'elle avoit conçues pour sa cousine, l'avoient engagée à faire faire des recherches pour découvrir le logement de Tom Jones; & que le hasard lui avoit enfin procuré son adresse, qu'elle donna à milord.

Je ne vois rien , madame , lui dit-il, après l'avoir remerciée de nouveau , qui doive s'opposer au projet que vous me proposez ; & je vous promets même de songer à son exécution. Daignez pourtant , je vous en supplie , vous charger de mes propositions envers la famille de Sophie : je remets tout , & ma fortune même , entre vos mains : trop heureux si je puis me flatter

d'obtenir cette aimable fille , à quelque prix que ce puisse être.

Allez , milord , soyez tranquille , lui dit la dame : répondez-moi seulement de Jones ; je vous réponds du reste. Songez sur-tout combien le tems est cher , & que vous ne sauriez trop tôt prévenir les entreprises de ce dangereux rival.

Ainsi se termina cette fatale conférence , & dont nous ne verrons que trop tôt les suites. Mais revenons auparavant à madame Western.

Aussitôt son arrivée à Londres , elle avoit envoyé faire ses très-respectueux complimens à miladi , qui , charmée d'un événement si heureux dans la circonstance présente , avoit volé chez madame Western avec toute la vivacité d'une amante qui croit aller voir ce qu'elle aime. Il étoit , à son gré , beaucoup plus gracieux pour elle d'avoir à traiter avec une femme sensée & au fait du monde , qu'avec un graf-

fier campagnard , qu'elle honoroit du titre d'Iroquois.

Les deux dames furent en effet bientôt d'accord. Le seul nom du lord Fellamar suffisoit pour flatter l'ambition de la Western. La vivacité de sa tendresse pour Sophie , & la générosité des propositions de ce seigneur , acheverent d'enchanter la tante , & de la décider en faveur du lord.

Tom, à son tour , fut mis sur le tapis. Les deux dames déplorerent également la passion ridicule de leur parente , pour un objet si peu digne d'elle ; & madame Western ne manqua pas d'en rejeter toute la faute sur la bêtise de son frere. J'espere cependant , ajouta-t-elle , que ma niece , qui réellement a de l'esprit , sacrifiera , en faveur d'un amant tel que milord Fellamar , une inclination qu'elle n'auroit peut-être jamais surmontée en faveur de Blifil. Car enfin il faut rendre justice à Sophie : elle a du goût ; & ce M. Blifil , entre

nous, est un lot animal, un paysan ; qui, de même que tous nos gentils-hommes caforniers, n'a rien d'humain, ni de recommandable que sa fortune.

Je ne suis donc plus si surprise, dit miladi Bellafton, de l'attachement de Sophie pour M. Jones. Il est réellement aimable, & a, dit-on, des qualités que les hommes prétendent nous être chères. Croiriez-vous bien ? . . . Ceci vous fera rire : j'en ris encore moi-même. . . . Croiriez-vous, dis-je, que ce petit monsieur s'est avisé de m'en conter à moi ? Rien n'est, en vérité, si plaisant. . . Vous en doutez, n'est-il pas vrai ? Tenez, voici de sa prose, & de quoi vous convaincre combien M. Tom a les inclinations élevées.

A ces mots, lady Bellafton remit à madame Western la lettre par laquelle notre héros lui faisoit des propositions de mariage, & que le lecteur, s'il en a

envie, peut relire dans le quinzième livre de cette histoire.

Je suis, en vérité, confondue ! s'écria la Western, après avoir lu la lettre. Voilà, je vous l'avoue, un vrai chef-d'œuvre d'impudence... Mais on pourroit faire quelque usage de cette pièce. Voudriez-vous me la confier ? Oh ! très-volontiers, s'écria miladi. Bellafton : faites-en tout ce qu'il vous plaira. Je ne voudrois cependant pas que vous en fiffiez part à d'autre qu'à Sophie ; & encore faudroit-il que cela vint à propos.

Oh, cela est très-bon ! s'écria madame Western... Mais revenons à notre amoureux. Comment reçâtes-vous sa proposition ? comment le traitâtes-vous ?... Comme vous euffiez fait, ma chere, répondit en ricannant miladi. J'ai tâté une fois du mariage, je m'en souviens ; & c'est assez, je pense, pour toute femme qui a le bonheur

D iv

de n'être pas née complètement imbécille.

Miladi Bellaston , qui ne doutoit pas de l'effet que produiroit cette lettre , sortit fort satisfaite d'avoir encore assuré , de ce côté , sa vengeance contre le pauvre Jones.

Quelques lecteurs s'étonneront peut-être que haïssant également Sophie , cette dame fût si empressée à faire réussir un mariage très-avantageux pour cette jeune personne. Mais nous les supplions de vouloir bien feuilleter le grand livre de la nature : ils trouveront , vers la dernière page , en caractères assez brouillés , que les femmes , malgré la conduite contraire des mères , des tantes , &c. en fait de mariage , pensent réellement que le plus grand des malheurs est de voir leur inclination traversée ; & que jamais la haine ne peut plus efficacement s'exercer contre leurs ennemies , qu'en détruisant , de ce côté , tout leur espoir. Ils trou-

Veront encore , à peu près vers le même endroit du livre , qu'une femme à qui un amant a été cher jusqu'à un certain point , fera les trois quarts du chemin , & peut-être le reste , pour aller au diable , plutôt que de souffrir que sa rivale soit heureuse dans les bras de son infidèle.

Si ces raisons semblent encore insuffisantes , nous avouons ingénument que nous n'en connoissons point d'autres qui aient pu motiver les démarches de cette dame , à moins que de la supposer vendue secrètement à milord Fellamar : ce que nous ne voyons cependant pas avoir absolument lieu de soupçonner.

C'étoit justement de cette grande affaire que madame Western étoit occupée ; c'étoit dans l'instant même , qu'après une lecture préparatoire , elle se dispofoit à en parler mûrement à sa niece ; c'est dans ce moment , dis-je , que MM. Western & Blifil étoient

entrés, avec si peu de ménagemens, chez elle. Delà sa froideur pour Blésil ; delà son indignation contre son frere ; delà enfin l'espece d'ordre qu'elle lui avoit donné de ne repasser chez elle que dans l'après-dinée.



## CHAPITRE VIII.

*Visite de M. JONES à madame FITZ-PATRICK.*

**N**OUS avons dit, dans le chapitre de la comédie, que madame Fitz-Patrick avoit prié M. Jones de passer aussi chez elle ; & il étoit trop poli pour y manquer. Mais avant que de rendre compte de cette visite, il paroît convenable ; toujours conformément à notre méthode, de retourner quelques pas en arrière, pour rendre raison du changement de madame Fitz-Patrick, qui, après avoir dévoté

nagé expressement pour se soustraire aux importunités de M. Jones, s'avise, maintenant, de lui demander une entrevue.

Cette dame, qui avoit appris, par miladi Bellafton, que M. Western étoit arrivé à Londres, s'étoit hâtée de l'aller voir dans son logement de Piccadilly, & en avoit été assez mal reçue pour n'avoir plus conservé l'envie d'y retourner. De là un vieux domestique de madame Western avoit conduit madame Fitz-Patrick chez sa maîtresse, où elle avoit été encore un peu plus mal accueillie. De sorte qu'elle étoit revenue chez elle assez bien convaincue que son projet de réconciliation, avec sa famille, étoit absolument avorté, & qu'il falloit renoncer pour jamais à l'espoir de se réunir avec de tels parens. Cette femme, dès-lors, n'avoit plus songé qu'à la vengeance; & la rencontre de Jones, à la comédie, lui avoit fait naître une idée digne des

sentimens dont son ame étoit remplie.

Le lecteur se rappellera peut-être aisément que M. Fitz-Patrick, avant que d'épouser sa femme à Bath, en avoit conté à madame Western; que la haine de la tante contre la niece étoit née de cette rivalité, & que madame Western n'avoit pu pardonner à la jeune Henriette de lui avoir enlevé un amant, dont elle espéroit bientôt faire un époux.

En partant de cette haine, ainsi que d'une très-parfaite connoissance du caractère de sa tante, madame Fitz-Patrick avoit imaginé que la bonne dame pourroit ne pas être tout-à-fait insensible aux sentimens que lui témoigneroit notre héros, au cas que l'on pût le résoudre à en feindre pour elle.

Dès qu'il fut arrivé chez elle, après avoir excusé sa conduite passée envers lui, sur différens motifs assez inutiles à rapporter, madame Fitz-Patrick fit

part de son projet à M. Jones; & en lui en démontrant la réussite inmanquable, lui prouva en même tems que s'il étoit assez scrupuleux pour refuser de se servir d'un innocent stratagème qui avoit déjà si bien réussi à M. Fitz-Patrick, il devoit renoncer à jamais revoir Sophie.

Jones, qui l'imaginoit un peu moins innocent, la remercia cependant de l'intérêt qu'elle daignoit prendre à son infortune. Ce stratagème, lui dit-il, madame, a pu réussir à M. Fitz-Patrick; mais madame Western igno- roit qu'il vous aimât. Il n'en est pas ici de même: mon amour pour Sophie, n'est malheureusement que trop connu. D'ailleurs, j'ose presque vous assurer que Sophie elle-même ne pourroit se prêter à une trahison de cette espece; je connois trop son ame: l'idée seule de la fausseté est un crime à ses yeux.

Cette réponse parut dure: la dame en fut un instant démontée; & Tom,

en effet , avoit tort. Mais tels sont les amans ! ils ne connoissent point de bornes , quand il s'agit de louer leurs maîtresses. Jones ne pensoit pas , en louant ainsi l'une des cousines , à quel point il déplaçoit à l'autre.

En vérité , monsieur , lui dit la dame , avec quelque dépit , je ne vois rien de si aisé à tromper qu'une femme d'un certain âge , sur-tout quand elle est amoureuse ; & je puis vous jurer que je connois très-bien ma tante. Quelle difficulté trouvez-vous donc à feindre que le désespoir de voir la jeune irrévocablement promise à Blifil , a enfin fixé toutes vos idées sur la vieille ? Croyez-vous Sophie assez simple pour concevoir quelque scrupule d'une supercherie que l'amour rend toujours excusable ? N'est-ce pas justice , au contraire , que de punir cette vieille folle de tous les maux que les pareilles causent journellement dans les familles par leurs passions tragi-comiques ? &

n'est-il pas , en effet , déplorable que nos loix aient sans doute oublié de pourvoir à leur châtiment ? . . . Je ne fus pas si scrupuleuse , je l'avoue ; & si *l'idée même de la fausseté est un crime* aux yeux de Sophie , j'ose encore espérer , si tant est qu'elle vous aime autant que vous l'imaginez , qu'en cette occasion elle se croira médiocrement coupable. Quoi qu'il en soit , monsieur ; je vous ai dit bien amicalement ce que je pense : à vous permis de le trouver mauvais , ainsi qu'à moi de savoir à quoi m'en tenir sur ce que je dois penser de vous.

Tom vit alors très-clairement la balourdise dans laquelle il étoit tombé ; & ne chercha plus qu'à la réparer ; mais il ne fit que bégayer d'assez mauvaises excuses , & que s'embarrasser de plus en plus dans ses propos. A dire vrai , je crois qu'il est toujours plus sûr de laisser tomber une impolitesse ; que d'entreprendre de l'excuser. C'est

un terrain marécageux , où l'on s'enfoncé d'autant plus qu'on fait d'efforts pour s'en dégager ; & peu de gens , en pareil cas , sont aussi généreux que madame Fitz-Patrick , qui en jetant un coup d'œil gracieux sur notre héros.... Ne vous excusez point , dit-elle ; je pardonne aisément les fautes que l'amour seul fait commettre.

Elle revint ensuite , mais insensiblement , à ses premières propositions , qu'elle fortifia de tout ce que son imagination put lui suggérer de plus spécieux pour engager Tom. à tenter cette grande aventure. Elle en parla même avec tant de chaleur , que notre héros , pénétrant enfin les motifs de la dame , n'en devint que plus ferme & plus en garde contre ses insinuations. J'aime Sophie , madame , ou plutôt je l'adore , dit-il avec vivacité. Mais indépendamment du succès de votre projet , que je crois impossible , l'amour que je ressens , est d'un genre trop peu connu

pour ne pas vous surprendre. Vous ne le croirez point , peut-être ; mais l'inégalité de nos conditions me frappe au point , que j'ose à peine souhaiter que Sophie puisse un jour me croire digne d'elle....

Tom s'étendit beaucoup sur cet article : un cœur vraiment généreux ne croit jamais avoir tout dit. Mais , quelque beaux que fussent ses discours , nous avons autre chose à faire. Ainsi , revenons à madame Fitz-Patrick.

Il est de jolies femmes ( car je n'ose ici m'exprimer qu'en termes généraux ), il est de jolies femmes , dis-je , chez lesquelles l'amour-propre est si prodigieusement étendu , qu'il tient , pour ainsi dire , à tous les objets. La vanité , seul principe de leurs pensées , seule ame de leurs actions , les accoutume insensiblement à s'adapter toutes les louanges qu'on peut donner à d'autres : peu leur importe que ce bien , soit celui d'autrui ; leur adresse ingé-

nieuse ne fait pas moins l'approprier à leur usage. Vis-à-vis cette espèce de femmes , il est presque impossible de rien dire à l'avantage d'une autre ; sans qu'elles trouvent le secret de se l'appliquer à elles-mêmes. . . . Si la beauté ( dit une de ces femmes ) , si l'esprit , si les talens , si la gaieté de madame une telle , font tant d'impression sur cet homme ; que ne dois - je pas espérer , moi qui possède toutes ces qualités dans un degré infiniment supérieur ?... Un homme devient même souvent d'autant plus aimable aux yeux de cette espèce de femmes , en exagérant l'éloge de sa maîtresse. Tandis que d'un côté il exprime l'ardeur & la générosité de ses sentimens , on réfléchit de l'autre ; on pense au plaisir qu'il y auroit d'être aimée d'un homme capable de ressentir des mouvemens si vifs pour un mérite inférieur à celui dont on est tacitement convaincue d'être douée.

Quelque étrange que ceci puisse paroître à certains yeux , nous avons pourtant des exemples connus ( indépendamment de celui de madame Firz-Patrick ) de la vérité d'une observation qui paroitra peut-être un peu trop métaphysique. Ce qu'il y a de sûr , c'est que cette dame commença dès-lors à ressentir ; pour M. Jones , certain je ne fais quoi , dont les symptômes se débrouillèrent plus aisément dans l'esprit de la dame , qu'ils ne s'étoient ci-devant débrouillés dans celui de Sophie.

Il est vrai que la *beauté*, dans l'un comme dans l'autre sexe , est d'une puissance à laquelle on peut plus difficilement résister que bien des gens ne le pensent. On a beau nous prêcher ; nous avons beau répéter nous-mêmes ( ainsi que l'écolier répète une leçon qui n'a frappé que sa mémoire ) que les dehors sont ce que l'on doit le moins considérer dans les personnes ,

& que les charmes du dedans sont les seuls qui soient véritablement estimables ; j'ai toujours observé , à l'approche d'une grande beauté , que ces charmes intérieurs , dont la solidité se prône tant , ne brillent guere plus à nos yeux que les astres de la nuit après le lever du soleil.

Lorsque notre héros eut mis fin à des exclamations dignes de celles de Clélie même , madame Fitz - Patrick , étouffant un tendre soupir , & fixant sur la terre des yeux qui jusqu'alors l'avoient été sur l'amoureux Tom : En vérité ( s'écria-t-elle ) , vous me percez le cœur ! mais c'est le sort des sentimens tels que les vôtres , d'être payés d'ingratitude par des âmes peu faites pour en bien sentir tout le prix. Je connois ma cousine , M. Jones ; & , sans doute , bien mieux que vous. Une femme capable de résister à tant d'amour , étoit assez peu digne de le faire naître.

Madame ! s'écria Tom , étonné du propos , vous ne prétendez pas , sans doute. . . Je fais ce que je prétends , s'écria , tout aussi haut , madame Fitz-Patrick ; je fais ce que j'entends par-là. Oui , je soutiens fermement qu'il est , dans le véritable amour , certain pouvoir aussi triomphant qu'enchanteur ; qu'il est peu de femmes assez heureuses pour l'avoir rencontré dans le cœur d'un amant ; qu'il en est moins encore d'assez tendres , d'assez intelligentes pour savoir connoître & apprécier toute l'étendue de leur propre félicité. Je n'entendis jamais d'amans penser & s'exprimer si généreusement que vous ; vous dissipez tous les soupçons ; vous forcez le cœur à vous croire ; & celui qui balance encore , est à mes yeux d'un prix bien mince.

L'air dont ceci fut dit , la vivacité des gestes , l'accord du langage & des yeux , tout inspira bientôt à Tom certains soupçons , dont nous nous dis-

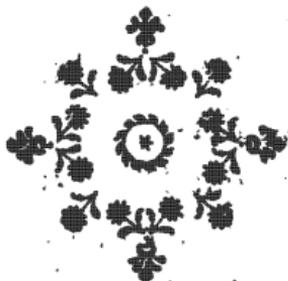
penfons de faire part à nos lecteurs. Au lieu de répliquer... Je crains, dit-il, madame, en fe levant, d'avoir déjà trop abusé de vos bontés par la longueur de ma vifite : fouffrez que je prenne congé de vous.

Point du tout, monsieur, répondit madame Fitz-Patrick. . . . Ah, bon Dieu ! vous voyez en moi la plus fincere & la plus compatiffante de vos amies. . . . Mais, fi vous êtes fi pressé, réfléchiffez du moins sur le projet dont je vous ai fait part : c'est le zele, c'est la pitié qui l'a dicté, & je fuis convaincue que vous en connoîtrez tout le mérite. Venez m'en dire des nouvelles, & le plutôt que vous pourrez.. Demain matin, par exemple, fi vos affaires le permettent, ou en tout cas dans la journée.... Je vous verrai toujours avec plaisir.

Certain regard qui affaifonna est adieu, confirma M. Jones dans la résolution qu'il avoit déjà prise de ne

plus revoir cette dame. Car, quelque vicieux qu'il ait pu quelquefois nous paroître dans le cours de cette histoire, son cœur & ses pensées étoient tellement à Sophie, que nulle femme sur la terre ( nous le croyons du moins ) n'eût pu parvenir à le rendre alors infidèle.

Cependant la fortune, qui n'étoit point de ses amies, se préparoit à l'attaquer par un autre côté, en lui suscitant l'aventure vraiment tragique, dont nous allons vous faire part.




 C H A P I T R E I X.

*Suites de la visite précédente.*

**M**ONSIEUR Fitz-Patrick , qui avoit été informé, par madame Western, de l'asyle qu'avoit choisi son épouse , étoit parti de Bath , pour la venir chercher à Londres.

On se souvient , apparemment , du caractère aussi jaloux qu'emporté de ce gentilhomme ; & l'on n'a peut-être pas plus oublié les soupçons qu'il avoit conçus à Upton contre Jones , lorsqu'il l'avoit surpris dans l'hôtellerie avec madame Waters.

La lettre que sa femme avoit écrite à madame Western , & qui lui avoit été remise par cette dernière , avoit achevé de lui rendre M. Jones d'autant plus odieux , que madame Fitz-Patrick en avoit fait à sa tante un très-beau

très-beau portrait. La seule circonstance que son épouse s'étoit trouvée en même tems que Tom dans l'hôtellerie d'Upton , étoit plus que suffisante pour enflammer une aussi mauvaise tête. Qu'on juge de l'effet que le concours des autres avoit été capable d'y produire !

Ce furieux , qui , en cherchant sa femme de porte en porte , rodoit depuis le grand matin dans les rues de Londres , venoit d'apprendre sa demeure , & mettoit le pied sur la porte de la maison , à l'instant même où Tom se présentoit pour en sortir.

Fitz-Patrick ne le reconnut pas d'abord. Mais un jeune homme assez bien mis , & qui sortoit de chez sa femme , n'étoit que trop digne de l'attention d'un époux de ce caractère. Que veniez-vous chercher dans cette maison , dit-il brutalement à Jones..... Je viens d'y rendre visite à une dame , répondit modérément l'autre. Quelles affaires

armés tomberent tout-à-coup sur lui , l'envelopperent , & lui ôterent son épée. Je ne prétends point résister , dit-il. Je vais vous suivre : mais que du moins quelqu'un de vous prenne soin du blessé.

Oui , oui , lui répondit l'un d'entre eux ; on aura soin de lui ; il ne vivra peut-être pas deux heures. Quant à vous , mon cher monsieur , vous avez un mois de répi , en attendant la *session* \* , & ce qui en pourra résulter. Peste soit de lui , dit un autre : il a prévenu son voyage : ce n'étoit pas tout-à-fait pour Tyburn qu'il étoit destiné.

Le pauvre Tom essuya mille autres mauvais propos de cette canaille , qui n'étoit autre que la troupe employée par milord Fellamar , pour l'enlever & le faire conduire à la flotte. Ces misérables , qui s'étoient embusqués au coin

---

\* Où l'on juge le criminels.

de la rue, l'avoient suivi de l'œil chez madame Fitz-Patrick, & n'attendoient que sa sortie pour faire leur coup, lorsque ce malheureux accident étoit arrivé.

L'officier de cette digne troupe conçut, très-sagement, qu'il ne lui restoit autre chose à faire que de remettre son prisonnier dans les mains du magistrat de la police. C'est ce qui fut exécuté.

Le connétable, voyant Tom assez richement vêtu, & apprenant qu'il s'agissoit d'un duel, le traita poliment, & envoya même, à la requiſition du prisonnier, savoir des nouvelles du blessé, qui pour lors étoit dans une taverne, entre les mains d'un chirurgien. Le rapport fut que la blessure étoit mortelle, & qu'on ne voyoit nul espoir de sauver l'Irlandois. Sur quoi le connétable ayant notifié à Jones qu'il falloit aller chez un commissaire : J'irai partout où vous voudrez, répondit-il ; mon sort m'est fort indifférent : car,

E iij

quoique bien certain de n'être pas coupable aux yeux des loix, le poids du sang que j'ai versé n'en est pas moins un fardeau cruel pour mon cœur.

Après toutes ces formalités, qui deman-  
 derent du tems, Tom fut conduit  
 si tard à Newgate \*, qu'il remit au  
 lendemain à envoyer chercher Par-  
 tridge; & attendu qu'il étoit sept heu-  
 res du matin avant que Jones eût  
 pu goûter un instant de sommeil, il  
 en étoit bien douze, lorsque le pauvre  
 pédagogue, mortellement effrayé du  
 malheur de son maître, arriva à la  
 prison. Il pleuroit à chaudes larmes,  
 en abordant son cher Tom; & sa  
 terreur étoit d'autant plus grande,  
 qu'ayant oui dire que M. Fitz-Patrick  
 étoit mort de sa blessure, le timide  
 Partridge appréhendoit, à chaque ins-  
 tant, de le voir à ses trouffes. Il se res-

---

\* Fameuse prison de Londres.

souvent enfin qu'il avoit une lettre parvenue, dès la veille, jusqu'en ses mains, par le ministère du garde-chasse, & qu'il falloit remettre au prisonnier. Tom se hâta d'en rompre le cachet, & y lut ces mots.

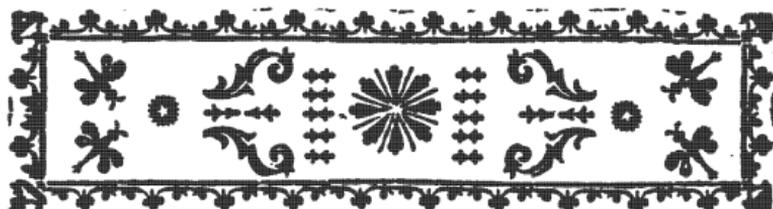
*Vous ne devez cette lettre qu'à un événement qui, je l'avoue, m'a fort surpris. Ma tante vient de me montrer une des vôtres à miladi Bellaston, où vous lui proposez de l'épouser; & je suis bien convaincue qu'elle est de votre main. Ce qui m'étonne davantage, c'est qu'elle soit datée du jour même où vous prétendiez être si inquiet & si touché de mes malheurs.... Je laisse cette matière à vos réflexions. Tout ce que je desire maintenant, c'est que votre nom ne vienne jamais aux oreilles de S. W.*

Dans la situation actuelle de Jones, nous osons présumer que Tuakum, après lui avoir vu lire cette lettre, au-

roit peut - être en pitié de son sort.  
Mais, quelque à plaindre qu'il puisse  
être, nous ne sommes pas moins forcés  
de le quitter, pour mettre fin au sei-  
zième livre de cette histoire.

*Fin du seizième livre*





TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ.



LIVRE DIX-SEPTIEME.

*Contenant trois jours.*

---

CHAPITRE PREMIER.

*Introduction.*

QUAND un auteur comique a rendu ses principaux personnages aussi heureux qu'ils puissent l'être, & que l'auteur tragique a conduit les siens au dernier période du malheur, tous deux sont satisfaits, tous deux croient leur tâche remplie.

E ▼

Si nous étions de caractère un peu tragique, le lecteur avoueroit, sans doute, que nous ne sommes pas loin du but, puisqu'il ne seroit pas aisé au noir héros de Milton même, ou à quelqu'un de messieurs les suffragans sur terre, d'imaginer une situation plus cruelle & plus désespérante que celle où nous avons laissé le pauvre Tom dans le dernier chapitre de cette histoire. Quant à Sophie, la meilleure femme du monde ne souhaiteroit sûrement pas plus de maux à sa plus odieuse rivale, que ceux dont nous pouvons la supposer accablée. Que nous resteroit-il donc à faire pour achever la tragédie? Deux ou trois meurtres tout au plus, quelques vieux vers ronflans, & r'habillés à la moderne... Parterre! applaudissez.

Mais, si nous voulions parvenir à tirer nos acteurs chéris de l'abyme d'infortunes où les voilà plongés, & les amener vraisemblablement au port de

la félicité, c'est une autre besogne, & si difficile en effet, que nous pourrions trembler de l'entreprendre.

S'il ne s'agissoit que de Sophie, il est assez probable que nous pourrions, en fin de cause, lui trouver un époux; mons Blifil, par exemple, milord Fellamar, ou quelque autre. Mais quant au pauvre Jones, le poids de ses calamités, graces à son imprudence, est devenu si lourd, il a si peu d'amis, & ses ennemis sont devenus si redoutables, que nous désespérons absolument de pouvoir l'amener à bien.

Tout ce que nous pouvons promettre à nos lecteurs, c'est que, malgré toute l'amitié qu'on peut nous croire pour ce garçon, dont malheureusement nous avons fait notre héros, nous ne lui prêterons aucun de ces secours surnaturels dont nos adroits confreres savent toujours si bien tirer parti, dans le moindre petit embarras, pour le soulagement de leurs princi-

paux acteurs. Si M. Jones ne trouve pas le secret de se tirer tout naturellement d'affaire, nous ne ferons, en sa faveur, aucune violence à la vérité, non plus qu'à la dignité de l'histoire. Nous aimerions mille fois mieux ( cela paroîtra cependant un peu anglois ), nous aimerions mieux, dis-je, avoir à raconter sa fin lamentable à Tyburn, que de manquer à nos devoirs d'historiens, en trompant la foi des lecteurs.

Les anciens, en pareil cas, étoient bien plus à l'aise : leur mythologie, que le vulgaire eût tremblé de révoquer en doute, leur offroit toujours des moyens infailibles pour remettre sur pieds leurs héros favoris. Toutes les divinités du paganisme étoient esclaves des auteurs, & toujours prêtes à leurs moindres ordres. Plus leur intervention étoit surprenante, plus le spectateur ou le lecteur crédule en paroissoit frappé.

Heureux anciens, que vous aviez beau jeu ! Vous eussiez plutôt transporté votre ami d'un hémisphère à l'autre, & l'en eussiez ramené sain & sauf, avec plus de facilité que n'en trouve un malheureux moderne, pour délivrer vraisemblablement son héros des fers du plus mince geolier.

Les Arabes, les Persans, tous les Asiatiques ont le même avantage, en écrivant ces contes merveilleux que j'ai vu lire avec tant de plaisir : leurs fées, leurs génies en font seuls tous les frais ; la puissance de ces êtres chimériques est pour eux un article de foi ; l'alcoran même les consacre. Mais ces ressources nous sont absolument interdites : les moyens naturels sont les seuls qui nous soient permis. Essayons donc ce que nous pouvons faire en faveur de l'ami Jones, quoiqu'à ne vous point mentir, quelque chose nous souffle à l'oreille qu'il n'est pas tout-à-fait encore au comble de son infortune, & que la

plus terrible nouvelle qu'il ait jamais reçue, soit peut-être sur le point de lui être anoncée.



## CHAPITRE II.

*Conduite généreuse de madame Miller.*

**M**ONSIEUR Alworthy & madame Miller étoient à déjeûner ensemble, lorsque M. Blifil, qui étoit parti dès le matin, s'écria tout-à-coup, en rentrant : O mon cher oncle ! quelles tristes nouvelles je suis forcé de vous apprendre ! & que je crains d'augmenter vos regrets !..... Ciel ! se peut-il qu'un pareil scélérat ait tant éprouvé vos bontés ?... De quoi s'agit-il, mon enfant ? lui dit l'oncle. Je crains d'en avoir obligé plus d'un dans le cours de ma vie ; mais la charité ferme les yeux sur les vices de son objet, pour ne voir & n'adopter que ses besoins. Ah, mon-

fleur ! c'est sans doute par une direc-  
 tion secrete de la Providence , que le  
 mot d'*adoption* vient de sortir de votre  
 bouche..... Votre fils adoptif , hélas !  
 ce Tom Jones , ce malheureux que  
 vous avez nourri dans votre sein , vient  
 de prouver qu'il étoit en effet le plus  
 infame de tous les hommes.... Par  
 tout ce que la probité révere (inter-  
 rompit à haute voix madame Miller ) ,  
 ce que vous dites n'est pas vrai : M. Jo-  
 nes n'est ni ne fut jamais un scélérat :  
 ses vertus me sont bien connues ; &  
 si tout autre , en ma présence , avoit  
 osé parler ainsi de lui , cette eau bouil-  
 lante lui auroit déjà dégraffé la face.

M. Alworthy fut fort surpris de  
 cette vivacité. Mais madame Miller ,  
 sans lui donner le tems d'ouvrir la  
 bouche. Ah ! de grace , monsieur ,  
 s'écria-t-elle , ne soyez pas irrité con-  
 tre moi. L'offre du monde entier ne  
 me feroit pas risquer de vous déplaire ;  
 mais je n'ai pu souffrir que l'on parlât  
 ainsi de M. Jones.

J'avoue, madame, répondit gravement M. Alworthy, que je suis étonné de vous voir défendre, avec tant de chaleur, un homme que probablement vous ne connoissez pas.

Je le connois, monsieur! s'écria-t-elle; en vérité, je le connois; & je serois la plus méprisable des femmes, si je ne m'en trouvois pas honorée. C'est lui qui a sauvé ma famille; c'est à lui que j'en dois une reconnoissance éternelle..... Ciel! daigne l'en récompenser; daigne confondre ses ennemis! Je fais, je vois enfin qu'il en a de bien dangereux; & je crois pénétrer leurs projets.

Vous me surprenez de plus en plus, madame, lui dit M. Alworthy: mais vous vous trompez sans doute; & c'est d'un autre apparemment que vous croyez parler? Vous ne sauriez avoir des obligations de ce genre à l'homme dont il s'agit ici.

Pardonnez-moi, monsieur, répon-

dit-elle, je lui en ai d'essentielles : c'est le sauveur de ma famille!... Daignez m'en croire, mon cher monsieur ; on l'a perdu, on vous a trompé ; on vous trompe encore : cela ne peut être autrement. Non ! il n'est pas possible qu'un cœur tel que celui de M. Jones ait pu véritablement vous manquer au point de mériter votre haine. Vous l'aviez cru digne de vos bontés ; vous m'en aviez mille fois fait l'éloge ; vous l'aimiez : donc il en étoit digne. Sans la malice de ses ennemis, vous l'aimeriez sans doute encore ; vous ne souffririez pas, du moins, qu'on osât à vos yeux le traiter d'infame. Non , encore un coup, mon cher monsieur, mon digne & respectable ami, ces noms affreux ne sont pas faits pour lui ; il a mieux mérité de vous. Ah ! que n'avez-vous pu l'entendre ! que n'avez-vous pu être témoin invisible de tout ce qu'il m'a dit de vous ! Ah Dieu ! que vous seriez mieux convaincu des senti-

mens respectueux, de la vive tendresse que cet infortuné ressent toujours pour son cher bienfaiteur ! Votre nom même ne sortit jamais devant moi de sa bouche, qu'avec respect & vénération. Je l'ai vu, monsieur, oui, je l'ai vu, dans cette chambre même, à deux genoux, prosterné sur la terre, implorer, en pleurant, pour vous, tout ce que le ciel peut répandre de faveurs sur la tête d'un juste.... J'aime ma fille, vous le savez : mais ce pauvre garçon vous aime encore mille fois davantage. J'apperçois maintenant, dit Blifil (avec cette espece de ricannement hypocrite dont l'enfer a doué ses mignons), je vois clairement que madame connoît parfaitement le vertueux monsieur dont il s'agit. Mon oncle trouvera sans doute encore plus d'une de ses connoissances à Londres, chez qui M. Jones aura été raconter ses douleurs. Quant à moi, je vois, par les propos détournés de madame, qu'il m'a

peu ménagé... Mais, en vérité, jé le lui pardonne.

Puisse le ciel en dire autant de vous, monsieur ! s'écria madame Miller : nous avons souvent plus besoin de sa clémence que nous ne le pensons.

Madame, dit M. Alvorthy avec quelque émotion, la façon dont vous traitez mon neveu, me paroît un peu dure, & ne sauroit, en vérité, m'être agréable. Si celui qui vous a si méchamment prévenu contre lui, croit adoucir par-là mon ressentiment, il se trompe aussi fortement que vous. Sachez même, madame, que le jeune homme ici présent a peut-être été l'avocat le plus chaud de l'ingrat dont vous prenez aujourd'hui la défense. Ceci, certifié par moi, doit, je crois, vous convaincre enfin du mauvais cœur & de la lâcheté de votre client.

On vous trompe, monsieur, répondit madame Miller ; & dussé-je être au moment d'expirer, je vous répète-

rois encore que l'on vous trompe indignement. Je ne prétends cependant pas que le pauvre opprimé soit absolument exempt de foibleſſes ; mais elles n'ont d'autre principe que la jeunefſe & la légéreté, dont l'âge le corrigera, & qui d'ailleurs ſont dès à préſent balancées par un cœur ſi généreux, ſi droit & ſi vraiment ſincere, que le ciel, après le vôtre, n'en forma peut-être jamais qui puiſſe lui être comparé.

En vérité, madame, s'écria M. Alworthy, ſi quelqu'un m'eût rapporté ceci de vous, je ne l'aurois pas cru!... Et moi, monſieur, s'écria auſſi la bonne femme, je vous garantis que vous me croirez, lorsque vous m'aurez entendue, lorsque je vous aurai appris (car je ne veux rien vous cacher) tout ce que l'honneur & la probité m'obligent de vous dire ; & bien loin d'en être offeulé (je connois trop combien vous êtes juſte), vous conviendrez, j'en ſuis bien sûre, que je

ferois indigne de la vie, si je rendois moins hautement justice à M. Jones.

Eh bien, madame, il faut vous satisfaire, dit M. Alworthy : je verrai même avec plaisir par quels moyens il est possible d'excuser une conduite que je trouvois, je vous l'avoue, inexcusable. Après cette promesse, permettez-maintenant à mon neveu d'achever ce qu'il avoit à nous dire, & dont son début me fait présumer l'importance. Peut-être ce nouveau trait de M. Jones suffira-t-il pour vous ouvrir les yeux.

L'hôtesse, en se taisant, laissa à M. Blifil la liberté de s'exprimer ainsi :

Si mon oncle n'est pas offensé des emportemens de madame Miller, il peut être bien convaincu que, pour ce qui me touche, je n'en conserve aucun ressentiment. Je n'imaginois pourtant pas que vos bontés pour elle dussent l'autoriser jusqu'au point..... Fort bien, mon enfant, interrompit M. Alworthy : mais qu'aviez-vous à nous apprendre ?

Qu'a-t-il fait encore de nouveau ? Parlez, je vous en prie. Qu'a-t-il fait ? Ah, monsieur ! s'écria, en soupirant, Blifil, quoi qu'en dise madame, vous ne l'eussiez jamais appris par moi, s'il eût été possible de vous cacher ce que tout le monde fait maintenant. Hélas ! il a tué un homme..... Je ne dis pas assassiné..... La loi ne l'envisagera peut-être pas ainsi..... Et je l'aime encore assez pour conserver cet espoir.

M. Alworthy, surpris & consterné de la nouvelle, leva les yeux au ciel, garda quelque tems le silence ; puis, en se retournant vers madame Miller : Eh bien, madame, s'écria-t-il, que me dites-vous maintenant ?

Que je ne fus jamais ni plus lasse, ni plus affligée, répondit-elle en soupirant..... Mais si le fait est vrai, je gagerois encore ma tête, que le mort, & quel qu'il puisse être ; avoit tort. Tout fourmille ici de bandits, dont l'occupation favorite est d'insulter les

jeunes gens. Il a sans doute été poussé à bout : car, de tous ceux qui logerent jamais chez moi, M. Tom est le plus doux, le plus affable, & le moins querrelleur. Tout le monde l'aimoit ; & quiconque l'a connu, n'en a jamais dit que du bien....

Tandis qu'elle donnoit ainsi carrière aux effusions de son cœur, quelqu'un qui frappoit à la porte, mit fin à la conversation. La bonne hôtesse, présumant que ce pouvoit être une visite pour M. Alworthy ; se hâta de se retirer, en prenant par la main la petite fille, dont les yeux étoient baignés de larmes, à cause des mauvaises nouvelles qu'elle venoit d'entendre de M. Jones, qui l'appelloit sa petite femme, lui donnoit beaucoup de bons-bons, & jouoit souvent avec elle.

Quelques lecteurs ne seront probablement point fâchés de ces petits détails, que nous nous plaifons quelquefois à rapporter, à l'exemple de Plu-

tarque , l'un de nos plus estimables confreres en fait de narrations historiques. D'autres nous les pardonneront peut-être en faveur du reste. En tout cas , ils peuvent s'en venger : un auteur courageux , en se livrant à son génie , n'a rien de mieux à faire que de s'attendre à tout.



### CHAPITRE III.

*Visite de monsieur WESTERN à monsieur ALWORTHY.*

**M**ADAME Miller ne faisoit que de sortir , lorsque M. Western entra , en criant comme un forcené : quoi ! ces coquins de porteurs ne sont pas satisfaits lorsqu'un honnête gentilhomme leur donne encore douze sols par-dessus le marché convenu ! Tout est arabe , tout est juif , tout est fripon dans cette ville , tout conspire à la fois pour rançonner

rançonner impunément la noblesse de la campagne..... Que la peste les creve tous , & moi-même , si j'y remets jamais le pied !..

Lorsque ce petit mouvement de colère fut calmé , il se rappella tout-à-coup qu'il en avoit un autre à exprimer sur le même ton. Eh bien , dit-il , voilà de belle besogne sur le tapis ! Nos chiens ont pris le change ; nous comptons chasser un renard : c'est maintenant à un bléreau que nous avons à faire :

Eh de grace , mon cher voisin ! lui dit M. Alworthy , laissez la métaphore , & parlez un peu plus clairement.

Volontiers , dit Western. Sachez donc que le bâtard de quelqu'un ( je ne fais pas trop de qui ) nous a diablement tracassés..... & qu'un autre , bâtard sans doute ( car c'est un lord ) en veut maintenant à ma fille. Mais , au diantre , si j'y consens ! Ces beaux messieurs ont assés ruiné la nation : mes terres ne

passeront jamais la mer pour aller à Hanoyre.

Vous m'étonnez, mon cher ami! lui dit M. Alworthy..... Eh parbleu, j'en suis étonné moi-même, répondit Western. Je fus hier au soir chez ma sœur qui m'en avoit prié. Qui pensez-vous que j'y trouvai? Une chambre toute pleines de femmes!... Miladi cousine Bellaston, miladi Betty, miladi Catherine, & milady je n'en fais rien. Au diable, si l'on me rattrape jamais dans un pareil chenil! j'aimerois mieux, comme certain Acton, être changé en lièvre, chassé & mangé par mes chiens. Jamais homme, en effet, ne fut poursuivi, harcelé, tiraillé, comme je le fus hier, par cette maudite meute! Si je m'échappois d'un côté, j'étois coupé de l'autre; si je retournois sur mes pas, une autre me happoit. O! c'est le plus grand parti de l'Angleterre, disoit l'une des cousines (ici, M. Western essayoit de les contrefaire). C'est le mariage du

monde le plus avantageux, croit une autre, qui se disoit cousine aussi ( car il faut que vous sachiez qu'elles l'étoient toutes, & j'en connois à peine deux ). Certainement, disoit la grosse miladi Bellafton, il faudroit être plus qu'imbécille, pour refuser une alliance aussi honorable que....

Je commence à vous entendre, lui dit M. Alworthy. C'est apparemment un parti proposé pour miss Western, qui se trouve du goût de la famille, & qui n'est point du vôtre ?

Du mien ! s'écria le pere : il s'en faut, parbleu, bien. C'est un lord, vous dis-je ! & vous savez que je déteste ces gens-là un peu plus que la galle.... Et oui, oui, ma fille est pour leur nez ! Ils n'ont qu'à s'y attendre.... D'ailleurs, ne suis-je pas engagé avec vous ? n'avez-vous pas ma parole ? Ai-je jamais rompu un marché fait ?....

Quant à cet article, mon cher voisin, répondit M. Alworthy, je vous

affranchis de tout espece d'engagement. Un contrat ne devoit jamais lier celui qui ne peut le remplir à son terme, ni acquérir le pouvoir de l'exécuter dans la suite.

Eh ! qui vous dit que je sois dans ce cas, monsieur ? répliqua Western. Je vais dans l'instant vous prouver que je l'ai ce pouvoir. Venez tout à l'heure avec moi chercher les dispenses nécessaires ; nous irons de-là chez ma sœur ; d'où je prétends, bon gré malgré, retirer ma fille ; & delà nous verrons qui sera le maître..... Oui, monsieur, elle épousera Blifil, ou je vous l'enferme au pain & à l'eau pour le reste de ses jours.

Voulez-vous bien m'entendre, lui dit M. Alworthy ? Apparemment, répondit l'autre ; parlez ; je vous écoute.

Soyez certain, monsieur, dit le premier, que, sans chercher à flatter ni vous, ni la jeune demoiselle, jamais proposition ne me fut plus agréable

que celle d'une alliance entre nos deux familles : votre voisinage , notre ancienne amitié , auroient suffi pour me la rendre chere. Quant à miss Western , non-seulement le concours des sentimens unanimes de quiconque la connoît , mais mes propres lumieres la peignoient à mes yeux comme un trésor inestimable pour un époux digne d'elle. Je ne parlerai point de ses qualités personnelles , rien ne peut les apprécier ; la bonté de son caractère , sa douceur , sa modestie , sont au-dessus de mes éloges. Il en est une cependant chez cette aimable fille , qui , en la rapprochant des anges mêmes , la met au-dessus de son sexe bien plus éminemment encore : qualité peu brillante , à la vérité , pour les yeux du vulgaire , mais précieuse aux yeux du sage , & si peu remarquée dans le monde , que , manquant de termes pour vous l'exprimer , je suis forcé d'user ici de négatives. Je ne la vis jamais , quelque favorable qu'en fût

l'occasion , chercher à faire briller son esprit , soit par la vivacité de ses réponses , soit par ce qu'on appelle d'éclatantes faillies : nulles prétentions en elle à cet égard , bien moins encore à ce genre de réputation qui ne s'acquiert que par le grand savoir , secondé par l'expérience : affectation toujours insupportable , sur-tout dans une jeune personne de son sexe , & presque aussi ridicule que les grimaces de son sapajou. Point de sentimens décisifs , point d'opinions exclusives , point de critiques recherchées. Soumise aux lumières des hommes , je ne la vis jamais avec eux que modeste , attentive à leurs décisions , toujours disciple dans son maintien , n'affectant jamais l'air de maître. Tuackum & Square dispuoient un jour ensemble sur une matière à portée de tout le monde : pardonnez - le moi , mon ami , je voulus éprouver Sophie : je la priai de prononcer entre eux , ou du moins de ne nous point cacher son

sentiment. Daignez m'en dispenser, dit-elle, avec un sourire aussi fin qu'agréable ; je n'insulterai ni à l'un, ni à l'autre, jusqu'au point de me ranger de son côté. Je ne dis plus qu'un mot ; c'est que votre fille n'ayant jamais (dit moins en ma présence) marqué rien d'apprêté, ni qui ne partît de la plus belle ame, est effectivement tout ce qu'elle paroît être.

Ici, Bliff ne put retenir un soupir. Sur quoi M. Western, pleurant de joie d'entendre si bien louer sa fille, lui dit en bégayant : console-toi, mon fils ; va, tu l'auras ; elle est à toi, te-dis-je, dût-elle être cent fois plus parfaite encore !

Croyez donc, cher ami, reprit M. Alworthy, que le mérite de Sophie, indépendamment de sa fortune ( que je fais être très-considérable ), est ce qui m'a fait embrasser votre proposition avec plus d'ardeur. J'aspirois après l'instant de voir entrer dans ma famille

un trésor si précieux. Mais s'il est permis d'aspirer après un bien suprême, la probité défend de se le procurer par des voies ou injustes ou violentes. Si les loix ne s'opposent point aux consentemens forcés que les peres arrachent à leurs enfans, & sur-tout lorsqu'il s'agit du mariage, c'est un défaut dans ces mêmes loix, dont quiconque hait l'injustice & l'oppression, ne croit jamais avoir droit d'abuser : l'exacte probité doit toujours suppléer à la négligence ou à l'oubli du législateur. Nous sommes malheureusement dans le cas, mon ami ! Pouvons-nous, sans être barbares ; que dis-je ! pouvons-nous, sans impiété, forcer une femme à embrasser un état, à s'imposer des devoirs, dont elle devient aussi comptable envers les hommes qu'envers le ciel même ? Pouvons-nous l'accabler, contre son gré, d'un joug trop difficile à supporter, & la priver, en même tems, des secours qui lui rendroient le fardeau moins pé-

nible ? Briserons-nous son cœur , dans l'instant où les devoirs que nous en exigeons peuvent à peine être remplis par les secours de ce cœur même ? Parlons avec franchise : quant à moi , je pense fermement que des parens capables de cet excès de cruauté , se rendent responsables de tous les maux qui peuvent s'en ensuivre.

Ce que je vous ai dit de mon estime pour Sophie , doit vous prouver , mon cher voisin , avec quelle douleur j'ai d'abord entrevu son éloignement pour mon neveu. Ce soupçon n'est aujourd'hui que trop changé en certitude : ainsi , ne trouvez pas mauvais si , en conservant toute la reconnoissance que je dois à vos bontés , je perds maintenant toute espece d'idée d'une alliance aussi utile qu'honorable pour M. Blifil & pour moi.

Monfieur ! répondit Western (avec un air que ces derniers mots avoient glacé) , je vous ai entendu patiemment ,

F ▼

j'espere qu'on m'entendra de même ; & si je ne réponds point à tout , prenez que je n'aurai rien dit. D'abord , répondez à ceci... Est-elle , ma fille , ou ne l'est-elle pas ? Est-elle ma fille ? Répondez à cela. Un pere est , dit-on , bien éclairé lorsqu'il connoît bien ses enfans. Mais mon titre n'est pas douteux ; elle est ma fille ; car j'en mettrois le doigt au feu. Or , si je suis son pere , ne dois-je pas gouverner mon enfant ? me pouvez-vous contester celui-là ? Et si je dois gouverner mon enfant , n'est-ce pas sur-tout dans les choses les plus importantes ?... Qu'ai-je exigé d'elle , au surplus ? que lui ai-je demandé pour moi ? Rien que je sache , ou dont elle puisse se plaindre !... Je la prie , au contraire , de prendre , dès à présent , la moitié de mon bien , & le reste après ma mort. Et pourquoi cela ? Uniquement pour la rendre heureuse. Qu'a-t-on donc à me dire ? Si je prétendois me marier moi-même , passe ; on pour-

roit se plaindre , on pourroit crier. Mais, au contraire, encore un coup, j'offre de me lier , & de façon à ne pas trouver une servante pour épouse : que diable prétend-on de plus ? Je suis, dit-on , un barbare ; un tyran , je n'aime point ma fille !..... Brrr ! moi qui verrois périr le monde entier , moi qui sacrifierois tous mes chevaux , mes chiens , même les plus chéris , pour sauver une égratignure à Sophie..... Ma foi , mon cher Alworthy , excusez-moi, si vous voulez ; mais vos propos m'étonnent ! Libre à vous de vous en fâcher ; mais , sans mentir , je vous croyois plus sage.

M. Alworthy ne répondit à cette apostrophe que par un de ces sourires dont le mépris , & bien moins encore la malice , n'altèrent jamais la pureté. Si tant est que les anges rient quelquefois des absurdités humaines , c'est ainsi qu'en rioit M. Alworthy.

Bliff , prenant la parole à son tour :

F vj

je ferois , dit-il en soupirant , au désespoir d'employer , en cette occasion , la moindre violence. Ma conscience , qui me la reprocheroit envers toute autre , me l'interdit bien plus encore envers une femme que j'aime. Quelle que soit sa cruauté pour moi , ma passion n'en fera pas moins pure , & j'attendrai tout de ma persévérance. Les femmes , à ce que j'ai vu dans plus d'un livre , y deviennent enfin sensibles ; & tout espoir ne m'est peut-être pas encore ravi ,

Quant au lord , dont M. Western nous parle , il n'est point de son goût ; & j'ose même me flatter qu'il ne plaît pas mieux à sa fille ? Que dis-je ? Hélas ! j'en suis trop assuré : je suis trop convaincu que cet indigne & trop coupable Jones occupe encore tout son cœur.... Tu as raison ! tu as raison , mon fils , interrompit M. Western.

Du moins , reprit Blifil , quand elle connoîtra les crimes de ce malheureux , dût la loi ne point l'envoyer au sup-

plice , j'ose espérer qu'un assassin....  
 Quoi ! quoi ! s'écria Western , il a commis un meurtre ?.... Ah , le chien ! nous le verrons donc bientôt danser à Tiburn ? J'en suis parbleu charmé !

Mon enfant , dit M. Alworthy à Blifil , cette passion funeste que vous nourrissez encore , me chagrine au-delà de toute expression. Il n'est rien que je n'exécutasse , pour vous procurer un bonheur pur & sans remords...

Je ne veux rien de plus ! interrompit Blifil : mon cher oncle me connoît trop , pour craindre que tout autre bonheur ait droit de me flatter.

Ecrivez-lui donc , j'y consens , dit M. Alworthy ; essayez même de la voir , si tant est qu'elle le permette... Mais nulle ombre de violence ! j'insiste sur ce point : plus de prison , plus de menaces ; rien enfin qui puisse ou l'effrayer , ou la contraindre.

Blifil & Western promirent à M. Alworthy tout ce qu'il voulut. Le pere

de Sophie s'informa, & se réjouit fort du malheur de Jones, dont il comptoit, pour le coup, n'avoir plus rien à redouter. Il sortit enfin, après avoir engagé M. Alworthy à venir dîner avec lui à son auberge, où il comptoit être seul, attendu qu'il avoit envoyé le ministre Supple exécuter quelques commissions un peu loin de chez lui.

M. Alworthy, après le départ de Western, résuma avec son neveu tout ce qui venoit d'être dit, & l'exhorta, avec une tendresse vraiment paternelle, à bien fonder son cœur sur une passion dont il ne prévoyoit pour lui que des suites peu gracieuses. Le lecteur peut aisément imaginer les réponses de M. Blifil : l'importance des matieres qui nous appellent, & sur-tout l'ennui d'avoir si long-tems perdu de vue notre héroïne, ne nous permet pas d'écouter davantage un amant que nous ne plaignons pas outre mesure.



## C H A P I T R E I V.

*Scene singuliere entre SOPHIE &  
madame WESTERN.*

**L**E dîner étoit à peine fini entre la tante & la niece, que la premiere, qui avoit déjà notifié ses intentions à l'autre, lui apprit que milord-Fellamar devoit la venir voir dans le cours de l'après-dinée. Sophie, effrayée de cette nouvelle, après avoir en vain prié sa tante de lui sauver cette visite, se borna enfin à la supplier de ne pas la laisser seule avec lui. Une pareille demande ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité de madame Western, & fournit à Sophie l'occasion d'apprendre à sa tante ce qu'elle avoit déjà éprouvé, & ce qu'elle avoit encore à craindre de la témérité d'un amant si redoutable. Ciel! s'écria madame Western, ce

que j'entends est-il possible?... Oui, madame, répondit Sophie interdite, & levant à peine les yeux : mon pere, heureusement, parut alors.

Je suis pétrifiée, je suis anéantie & confondue ! dit, en soupirant, la Western : jamais femme de notre nom n'essuya de pareils outrages. Oh ! comme j'aurois arraché les yeux d'un prince même, assez audacieux pour prendre avec moi de moindres libertés ! Non ! cela n'est point possible : vous vous trompez, Sophie ; & ce roman n'est sans doute inventé que pour m'indigner contre lui... Otez-moi votre estime, madame, répondit la niece, si vous me croyez capable d'un mensonge. Je vous ai dit la vérité ; je vous l'atteste encore...

Eh bien, je l'aurois poignardé, s'écria madame Western. Mais ses intentions pouvoient-elles être en effet criminelles?... Non, cela ne se peut, encore un coup ; il ne l'eût point osé...

D'ailleurs, ses propositions me le prouvent ; elle sont à la fois & honorables & généreuses. Dans quel siècle serions-nous donc ? J'ai eu des amans comme une autre, & je ne parle pas de loin : malgré ma répugnance pour le mariage, j'en ai même eu plus d'un : mais jamais le plus téméraire n'osa s'émanper jusqu'à ce point ; jamais mortel ne baïsa que ma joue : toute femme qui se respecte, accorde à peine davantage à son mari ; & je sens même tout ce qu'il m'en eût coûté pour m'y résoudre !...

En ce cas, dit Sophie, ma chere tante me permettra peut-être une réflexion que je crois naturelle. Vous convenez d'avoir eu plusieurs amans, vous me le cacheriez en vain ; c'est un fait qui se présume de lui-même. Vous les avez tous refusés, & cela n'est pas plus douteux : mais avouez aussi que, dans le nombre, il en étoit tout au moins un, dont le rang auroit eu droit

de flatter la vanité de toute autre femme ? Vous l'avez dit , chere Sophie , répondit la tante ; je me suis vue plus d'une fois maîtresse d'accepter un titre très-éminent. Eh , pourquoi donc , reprit Sophie , ne voulez-vous pas que j'en refuse autant aujourd'hui ? Il est vrai , mon enfant , dit madame Western , que j'ai refusé un grand seigneur ; mais il n'égalait pas celui qui se présente maintenant pour vous.... Non ; quoique le mien fût très-illustre , je crois que le vôtre.... Oui , oui , le vôtre a droit de l'emporter....

Mais , madame , interrompit la niece , vous avez eu , (je le sais) d'autres partis en main : vous en avez rejeté un , deux , trois , & peut-être plus , dont la fortune étoit considérable ?.... J'en conviens , répondit modestement la tante. Eh bien , madame , pourquoi ne pourrois-je pas , après avoir refusé celui-ci en espérer un autre , & peut-être meilleur ? Vous êtes jeune encore , ma tante , &

ne seriez certainement pas femme à vous livrer au premier venu. Je suis très-jeune, moi : pourquoi voudriez-vous que je désespérasse de ma fortune?... Eh bien, ma chere, lui dit en se radoucissant madame Western, qu'indufiez-vous de tout ceci ? Je vous supplie uniquement, répondit Sophie, de ne pas me laisser tantôt seule avec le lord Fellamar : accordez-moi cette grace, & je recevrai sa visite, si tant est que vous croyiez que je le doive, après l'outrage qu'il m'a fait.

Il faut vous satisfaire, lui dit la tante. Vous savez, Sophie, combien je vous aime, & que je ne puis rien vous refuser. Ah ! que vous connoissez bien la flexibilité, ou plutôt la foiblesse de mon caractère. Je ne fus pourtant pas toujours la même : on m'accusa d'un peu de cruauté : la fiere Parthénisse étoit mon nom ; & j'ai cassé mille carreaux de vitres remplis de vers farcis de cette fameuse *épithete*. Je ne

fus jamais tout-à-fait aussi bien que vous, mon enfant, & j'en suis presque convaincue : je fais pourtant que je vous ressemblois. Mais tout change dans ce bas monde ! Les états, les empires même, comme le dit fort bien Tulle Ciceron dans ses *apophthegmes*, ont aussi leurs décroissemens..... La bonne tante se laissa ainsi aller sur son propre chapitre, sur ses conquêtes & sur sa cruauté, pendant près de trois quarts d'heure, c'est-à-dire, jusqu'à l'arrivée de milord, qui, après une visite très-ennuyeuse, & durant laquelle madame Western ne quitta point la chambre, prit le parti de s'en aller aussi peu satisfait de la tante que de l'aimable niece. Car madame Western étoit de si bonne humeur, que toutes les idées de Sophie étoient maintenant trouvées justes ; & qu'il étoit même de très-bonne politique, suivant la disposition présente de cette dame, de tenir

la bride un peu haute à un amant du caractère de milord Fellamar.

Ainsi , notre héroïne , au moyen d'un peu de flatterie , sinon tout-à-fait innocente , du moins peu criminelle , obtint enfin quelque tranquillité. Laissons-la dans cette situation , pour retourner à M. Jones , dont l'état actuel semble ne pouvoir devenir plus déplorable.



## C H A P I T R E V.

*Madame MILLER & M. NIGTINGALE , visitent JONES dans prison.*

DÈS que M. Alworthy & son neveu furent partis pour aller dîner chez M. Western , madame Miller courut chez son gendre , pour lui apprendre l'accident arrivé à son ami Jones. Mais

il en étoit déjà informé par Partridge , car Tom (on s'en souvient sans doute), en sortant de chez madame Miller, avoit pris un appartement dans la même maison où logeoit M. Nightingale.

La bonne femme trouva sa fille très-affligée du malheur de Jones, & se hâta , après l'avoir consolée de son mieux, de se rendre à Newgate, où M. Nightingale étoit arrivé avant elle.

Les sentimens d'un véritable ami sont si consolans pour les infortunés, que le malheur même dont nous gémissons, semble perdre son amertume vis-à-vis le plaisir de retrouver ceux sur lesquels nous comptons, fideles. Quoiqu'en disent certains philosophes, le manque de sensibilité chez les hommes, n'est pas si commun qu'on le pense. De toutes les passions, celle qui retrécit, qui endurecit le plus notre ame, c'est l'envie. Nos yeux, & j'en suis bien fâché, s'élevent rarement sur

un objet plus grand , meilleur , plus éclairé , ou plus heureux que nous , sans que notre amour-propre en soit un peu blessé , tandis que nos inférieurs intéressent assez communément notre pitié. Quoiqu'il en soit , j'ai toujours remarqué que la plupart des ruptures arrivées entre les anciens & les meilleurs amis , n'ont eu d'autre principe que l'envie : vice honteux , foiblesse méprisable , & dont peu d'hommes oseroient cependant se vanter d'être exempts ! Mais brisons sur une matière trop humiliante pour l'amour-propre , & ne nous faisons point hair.

Soit que la fortune appréhendât que Tom ne succombât sous le poids de son adversité ; soit qu'elle crût devoir un peu se relâcher de sa rigueur à son égard , il se sentit moins malheureux , à la vue de deux vrais amis , & qui plus est , d'un serviteur fidèle. Car Partridge , malgré tous ses défauts , aimoit véri-

tablement Tom ; & , quoique la crainte l'eût sans doute empêché de risquer pour lui jusqu'à sa propre vie , nous croyons pourtant fermement que tout l'or de la banque n'eût pu tenter le pédagogue jusqu'au point d'abandonner ou de trahir son maître.

Tandis que Jones exprimoit à ses amis tout le plaisir qu'il avoit de les voir , Patridge vint lui apprendre que M. Fitz-Patrick , malgré le premier sentiment du chirurgien , étoit encore vivant. Sur quoi Tom , ayant laissé échapper un profond soupir..... pour-quoi donc , ami , lui dit Nightingale , vous laisser accabler pour un accident dont les suites ne peuvent jamais être dangereuses pour vous ? Car je vous connois assez , pour être sûr que vous n'avez aucuns reproches à vous faire. Si votre ennemi meurt , eh bien ! vous n'avez employé qu'une défense légitime contre un furieux qui menaçoit vos jours. Les informations ne peuvent que

que vous justifier : vous sortirez , en donnant caution ; & le reste n'est rien qu'une pure formalité , dont le moindre des chicaneurs se chargeroit pour moins d'une *guinée*.

Allons , allons , cher Tom ! s'écria madame Miller , rappelez tout votre courage : je suis sûre que vous n'étiez pas l'agresseur ; je l'ai dit de même à M. Alworthy ; & je suis convaincue , qu'il verra bientôt que je n'ai dit que la vérité.

Quelle que soit ma destinée , répondit tristement Jones , je regarderai toujours le malheur d'avoir versé du sang humain , comme la plus grande infortune dont mon cœur pût jamais gémir..... Mais je ressens une autre peine qui ne le déchire pas moins..... O madame Miller ! j'ai perdu pour jamais tout ce que j'avois ici-bas de plus cher !....

Ceci ne peut regarder qu'une maîtresse , répondit-elle ; mais allons , at-

lons, courage encore un coup, j'en fais là-dessus plus qu'on ne pense ( elle avoit raison, Partridge avoit tout dégoisé ) & les choses ne vont peut-être pas si mal qu'on pourroit le penser. Quoi qu'il en soit, je ne donnerois pas un *schelling* des espérances de Blifil.

En vérité, ma chere dame, lui dit Jones, vous ignorez la véritable cause de mes larmes. Si vous saviez bien mon histoire, vous perdriez tout espoir de me consoler. Blifil ne m'inquiete guere : c'est moi seul qui me suis perdu !....

Ne désespérez de rien, répliqua l'hôtesse : vous ignorez ce que peut une femme ; & , si je puis vous être utile, comptez sur moi ; me voilà prête à tout tenter. Mon fils, mon cher Nightingale, qui vient d'être assez généreux pour me dire qu'il se croit autant votre obligé que moi-même, fait que c'est mon devoir. Faut-il aller de ce pas chez votre amante ? Faut-il

aller ailleurs ? Parlez , dictez-moi mon message ; je dirai tout ; je ferai tout ce que vous desirez.

O la meilleure & la plus respectable des femmes ! s'écria Jones , en lui serrant la main , ne me parlez jamais de votre reconnoissance..... Mais il est une grace que vous pouvez peut-être m'accorder. Quoique j'ignore par quel hasard vous avez connu mon amante , j'avoue que je l'adore ! Et s'il étoit possible que vous pussiez parvenir à lui remettre ce papier , je ne croirois jamais pouvoir assez m'acquitter envers vous !

Donnez , monsieur , donnez , dit madame Miller..... Si je dors avant qu'il soit remis à son adresse , que ce soit mon dernier sommeil. Consolez-vous , mon cher & jeune ami ; soyez assez prudent pour profiter de vos erreurs passées ; & j'ose vous promettre que l'avenir peut encore être heureux. Oui , j'espère encore vous voir uni à

la plus charmante des femmes : car je fais qu'elle est telle ; il n'est qu'une voix sur son compte.

Daignez m'en croire , madame , lui dit l'affligé Tom ; ce n'est pas en prisonnier , ce n'est pas en coupable timide que je vais vous parler. Mon repentir ne doit rien à l'horreur de ma situation : j'avois déjà gémi de mes foiblesses ; & , malgré ce qui s'est passé chez vous , dont je vous demande cent fois pardon , ne me regardez point , de grace , comme un jeune homme endurci dans le crime. Quoiqu'entraîné dans les sentiers du vice , je déteste le vicieux ; & jamais , à l'avenir , je ne mériterai ce titre.

Madame Miller , très-satisfaite d'une déclaration , dont elle eût rougi de douter un instant , ne songea plus qu'à seconder son gendre qui s'appliquoit à consoler son ami ; & ils y réussirent au-delà de leurs espérances. Il est vrai que la promesse de remettre la lettre

à Sophie, y contribua d'autant plus, que Tom ne voyoit aucun espoir de la lui faire rendre. George, le garde-chasse, avoit été menacé par Sophie, au cas qu'il lui en apportât d'autres, de les voir remettre toutes cachetées à M. Western; & il l'avoit dit à Partridge. Un autre motif de consolation pour notre amant étoit de trouver en madame Miller une avocate aussi zélée qu'elle l'étoit auprès de M. Alworthy, dans les bontés duquel il conservoit encore quelque légère ombre d'espoir.

Après une visite assez longue, la belle-mère & le gendre le quitterent; l'une, en lui promettant de lui rapporter bientôt des nouvelles de Sophie; l'autre, de s'informer soigneusement de l'état de M. Fitz-Patrick, & de déterrer quelques témoins de leur combat.

Laissons le dernier faire ses courses, & suivons l'hôteffe chez la belle Sophie.

## CHAPITRE VI.

*Visite de madame MILLER à SOPHIE.*

L'ACCÈS auprès de miss Western, n'étoit plus difficile. Sa dernière conversation avec sa tante avoit rétabli la confiance & l'amitié entr'elles ; & Sophie étoit libre.

Elle étoit à sa toilette, lorsqu'on lui annonça une dame qui demandoit à lui parler.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, madame, lui dit en entrant la bonne hôtesse, & je vous prie de me pardonner cette petite importunité. Mais, lorsque vous saurez ce qui m'engage à cette démarche, j'ose me flatter... Parlez, madame, lui dit gracieusement Sophie (quoiqu'un peu émue) sachons, je vous prie, ce que vous exigez de moi ?... Nous ne sommes pas

seules, madame, répliqua madame Miller à voix basse... Sortez, Betty, dit Sophie, en parlant à sa femme de chambre.

Des que Betty fut sortie : je suis chargée, madame, reprit l'hôtesse, de vous remettre ce billet, de la part du plus infortuné des hommes.

Miss Western, à la vue de l'adresse, changea de couleur, hésita quelques instans.... Je n'aurois jamais cru, dit-elle, qu'une physionomie comme la vôtre fût faite pour de pareils messages.... Quoi qu'il en soit, & de quelque part que vienne ce billet, je ne l'ouvrirai pas.... Je serois au désespoir de soupçonner légèrement qui que ce soit : mais je ne vous connois ni ne veux vous connoître.

Si vous daignez m'entendre un instant, répondit madame Miller, je vous apprendrai qui je suis, & par quel hasard je me trouve chargée de ce billet. Je ne suis point curieuse, madame, lui dit Sophie, en élevant

un peu plus la voix ; & vous pouvez rendre la lettre à celui qui vous l'a donnée.

A ces mots , madame Miller , tombant aux pieds de miss Western , implora sa pitié dans les termes les plus touchans..... Vous m'étonnez de plus en plus , s'écria Sophie!... Quel puissant intérêt peut donc ainsi vous animer en faveur de cet homme ? Je serois fâchée de croire..... Non , madame , ne croyez rien , s'écria l'autre ; ne croyez que la vérité : mais daignez l'entendre ! daignez connoître les motifs qui m'intéressent pour un innocent malheureux , le plus aimable & le plus estimable des hommes.....

Elle raconta alors l'histoire pathétique de M. Anderson .... Après quoi elle s'écria : tel est , madame ! tel est le caractère de celui pour qui je m'intéresse..... Mais c'est encore la moindre de mes obligations envers M. Jones. Il a sauvé ma fille..... il a sauvé mon

enfant..... il-m'a sauvée moi-même!.....  
 La bonne madame Miller, fondant en larmes, raconta encore (à quelques circonstances près, peu favorables à Nancy) toute l'histoire de son mariage avec M. Nightingale; & conclut, en disant: jugez maintenant, madame, si je fais rien de trop pour le meilleur, pour le plus chaud, pour le plus généreux des amis!

Sophie, qui jusques-là avoit été fort pâle, devint alors du plus beau rouge du monde. Je ne fais que vous dire, madame, s'écria-t-elle, en soupirant... Votre reconnoissance est juste... Mais qu'importe pôit votre ami, que je lise cette lettre? puisque je suis fermement résolue de ne jamais...

Madame Miller l'interrompit ici, pour renouveler ses instances, & pour assurer Sophie qu'elle ne pouvoit absolument se résoudre à reporter la lettre toute fermée à M. Jones.

Eh bien, madame, lui dit Sophie,

en tremblant, je ne puis résister à sa force..... Je sens bien que vous êtes la maîtresse de la laisser ici, malgré moi. Cependant.....

Nous ne pouvons interpréter au juste ce que pensoit alors miss Western, mais madame Miller, moins embarrassée qu'elle, profita de ce moment. Elle laissa la lettre sur un coin de la toilette, & se hâta de quitter Sophie, après avoir demandé une permission de revenir dans la maison, qui ne fut ni accordée, ni refusée.

Le billet ne resta sur la table que jusqu'à ce qu'on eût perdu de vue madame Miller. Sophie alors s'en ouvrit, & le lut.

Cette lecture ne réhabilita point notre héros dans l'esprit de son amante. Après mille aveux, d'être peu digne d'elle, accompagnés de toutes les expressions du désespoir; l'affligé Jones faisoit autant de protestations d'une fidélité éternelle, & ne se justifioit pas

sur la lettre de miladi Bellaston. Il jeroit feulement , à supposer qu'il fût un jour assez heureux pour revoir Sophie ; qu'il lui expliqueroit tout ce mystere de façon à se rendre digne de sa clémence. Il finissoit enfin , en désavouant fortement qu'il eût jamais songé à épouser miladi Bellaston.

Plus Sophie relisoit cette lettre , plus cette énigme s'embrouilloit à ses yeux , & moins elle trouvoit jour à excuser le pauvre Tom. Elle le crut , par conséquent, toujours coupable. Il est vrai que son ressentiment se trouvoit si bien partagé entre lui & miladi Bellaston , que Sophie ignoroit alors lequel des deux méritoit le mieux toute sa haine.

Cette dame devoit malheureusement dîner le jour même avec la tante Western ; elles devoient toutes les trois aller à l'opéra , & de là à l'assemblée chez miladi Hacher. Sophie eût bien voulu pouvoir se dispenser de tout cela ; mais elle craignoit de désobliger sa tante ; &

la candeur de notre héroïne ne lui avoit pas encore permis d'imaginer que l'on pût faire la malade.

Sa toilette finie, elle descendit donc, à peu près disposée à affronter tous les ennuis d'une telle journée. Elle fut en effet assez désagréable pour elle, surtout par les railleries piquantes qu'elle eut plus d'une fois à effuyer de la part de miladi Bellaston, & auxquelles l'abattement où se trouvoit Sophie lui permettoit peu de répondre.

Pour comble d'infortune, milord Fellamar étoit à l'opéra : il vint d'abord à elle, & la suivit à l'assemblée. Il est vrai que la musique d'un côté, & les cartes de l'autre, sembloient devoir faire quelque espece de diversion aux peines de cette tendre amante. Mais le lord étoit auprès d'elle ; & telle est la délicatesse du sexe ! La seule présence d'un homme à prétentions, & qui n'est point aimé, suffit, en quelque endroit

que puisse être cet homme, pour mettre une femme mal à son aise.

La nuit vint enfin terminer les désagrémens de cette éternelle journée. Laissons notre héroïne dans les bras du repos, si tant est qu'elle le trouve; & suivons notre histoire, qui, si je ne me trompe, est parvenue au point de quelque grand événement.



## CHAPITRE VII.

*Scene intéressante entre M ALWORTHY & madame MILLER.*

**M**ADAME Miller, dans une longue conversation qu'elle eut avec M. Alworthy, à son retour du dîner chez M. Western, trouva l'occasion de lui apprendre le malheur qu'avoit eu M. Jones de perdre tout ce qu'il avoit reçu des bontés de son bienfaiteur, dès le jour même qu'il avoit été renvoyé du

château. Elle ajouta à cette relation toutes les infortunes que cette perte avoit depuis causées à notre héros, & dont elle avoit été amplement instruite par le fidele historien Partridge. Elle détailla ensuite toutes les obligations qu'elle devoit à Tom, en cachant cependant certaines particularités qui pouvoient nuire à la réputation de la petite Nancy, & avec autant de soin que si elle eût parlé devant un juge expressément chargé de faire le procès à la fille.

M. Alworthy répondit à tout cela, qu'il étoit peu de caracteres assez complètement vicieux pour être dépourvus de toutes especes de bonnes qualités. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, & quelque pervers que votre ami soit à mes yeux, j'aime votre reconnoissance; j'oublierai même le passé; mais ne m'en parlez plus. C'est sur l'évidence même que j'ai cru m'en devoir détacher; & je vous prie, pour la dernière fois, d'en être convaincue.

En bien, monsieur, je vous en crois, dit madame Miller; mais le tems, si le ciel aime la justice, dévoilera sûrement bien des choses; & vous reconnoîtrez, sans doute, un jour, que ce pauvre garçon méritoit cent fois mieux vos bonnés, que d'autres gens que je ne nomme pas.

Madame! s'écria M. Alworthy avec émotion, je ne veux rien entendre contre la probité de mon neveu; & s'il vous arrive jamais de vous échapper sur son compte, je quitte au même instant votre maison. J'ai bien étudié Blifil, madame: son caractère est aussi bon que respectable: je vous répète même encore qu'il a poussé les sentimens envers votre homme, jusqu'au point de se rendre coupable, en me cachant trop long-tems des faits dont la noirceur méritoit toute mon indignation. L'ingratitude, en un mot, de votre protégé, est de tous ces vices celui qui m'irrite le plus: j'ai même lieu de croire

qu'il avoit un complot tout formé pour supplanter mon neveu, & me forcer à le déshériter.

Soyez certain, monsieur, s'écria madame Miller épouvantée ( car, quoique la physionomie de M. Alworthy fût celle de la candeur même, son front irrité n'en inspiroit pas moins l'effroi ) : soyez certain, dit-elle, que je ne vous parlerai plus d'un neveu sur le compte duquel vous croyez avoir droit de penser si bien. D'ailleurs, cette conduite me conviendrait très-peu, sur-tout lorsqu'il s'agit d'un homme qui vous appartient de si près. Mais aussi, monsieur, vous ne devriez pas, non ! vous ne devriez pas trouver mauvais que je fasse des vœux pour un pauvre garçon que j'aime. Car j'ose encore l'appeller ainsi devant vous ! & je ne l'eusse autrefois point osé. Combien de fois ne vous ai-je pas entendu l'appeller du tendre nom de fils ? Combien de fois ne m'avez-vous pas tenu, sur son sujet, tous

les propos d'un pere ? Non , monfieur , non , je n'oublierai jamais tout ce que vous m'avez répété mille & mille fois de fa beauté , de fes talens , de fes vertus , de fon bon cœur & de fa générofité..... Non , je ne faurois l'oublier : je trouve en lui tout ce que vous m'en aviez dit ; c'est dans ma propre caufe que j'en ai fait l'expérience : il a fecouru , il a protégé , il a fauvé ma pauvre famille.... Pardonnez à mes pleurs : hélas ! je les crois légitimes , puisqu'il a mérité votre difgrace ; puisque votre amitié ( oui , je le fais , monfieur , & j'en fuis sûre ) eft un bien plus précieux pour lui que la vie même !... Puis-je trop déplorer fon fort ? Ah ! duffiez-vous avoir un poignard tout prêt à me percer le cœur ; non , je ne gémirois pas moins du malheur d'un homme que vous aimâtes autrefois , & que je veux aimer toujours.

M. Alworthy , quoiqu'un peu ému de ce discours , n'en marqua pourtant aucun reffentiment..... Allons , dit-il ,

madame , en la prenant affectueusement par la main , parlons de votre fille. Je ne puis condamner la joie que vous inspire un mariage dont les apparences sont aussi avantageuses pour elle : mais vous savez que tout dépend ici de la réconciliation du fils avec le pere. Je connois M. Nightingale ; nous avons eu jadis affaire ensemble ; & je crois qu'il m'estime. Je veux lui faire une visite , & tâcher de l'amener à la raison. Je le crois fort entier , fort absolu dans ses idées ; mais , attendu qu'il s'agit ici d'un fils unique , & que le mariage est fait , peut-être pourra-t-on l'abattre ; & j'y vais employer tous mes soins.

Madame Miller , en exprimant l'excès de sa reconnoissance à M. Alworthy , ne put se dispenser de retomber sur ce qu'elle devoit à Jones. C'est à lui , dit-elle , monsieur , que je dois le bonheur d'éprouver encore aujourd'hui

l'effet de vos bontés pour moi dans cette grande occasion....

M. Alworthy l'arrêta ; mais le cœur de ce digne seigneur n'étoit pas fait pour être choqué des effets du principe vraiment noble qui faisoit agir, & même involontairement, cette bonne femme. Nous croyons également, si le nouveau malheur, qui venoit d'arriver à Tom, n'eût pas réveillé l'ancien ressentiment de son bienfaiteur, que M. Alworthy eût été beaucoup plus touché du récit d'une action, que la malice la plus noire ne pouvoit imputer à aucun motif tant soit peu suspect.

Cette conversation duroit depuis plus d'une heure, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de M. Blifil, & d'un autre personnage, qui n'étoit rien moins que M. Dowling, ce procureur dont nous avons déjà parlé plus fois, maintenant grand favori de M. Blifil, & que M. Alworthy, à la sollicitation de son neveu, avoit, depuis peu, fait son intendant.

On l'avoit recommandé à M. Western ; qui lui avoit promis , chez lui le même office , dès qu'il seroit vacant ; & il étoit , en attendant , employé à terminer quelques affaires que ce dernier avoit à Londres.

M. Dowling ne faisoit que d'arriver dans la capitale ; & il avoit saisi cette occasion , pour apporter quelque argent à M. Alworthy. Mais , comme tout ceci n'est pas digne de se figurer dans notre histoire , nous laisserons ensemble l'oncle , le neveu & le procureur , pour passer à quelque chose de plus intéressant.





## CHAPITRE VIII.

### *Maticres diverses.*

**A**VANT que de rejoindre M. Jones, nous avons encore un coup d'œil à jeter sur Sophie.

Quoique cette jeune demoiselle eût mis sa tante au point de ne plus la gêner avec la même attention, madame Western n'en étoit pourtant pas moins bien intentionnée pour milord Fellamar. Son zèle pour ce lord s'étoit même fortifié par les insinuations de miladi Bellaston, qui, affectant d'être très-satisfaite de la conduite mesurée de Sophie envers cet amant, exhortoit la tante à profiter de ces dispositions paisibles, pour précipiter le mariage, & de façon que notre héroïne se trouvât tout-à-coup engagée, sans avoir eu le tems d'y réfléchir. C'étoit ainsi, suivant miladi Bellaston, que les trois quarts

des mariages des gens de condition se faisoient tous les jours. Proposition vraie peut-être, & qui, en ce cas, peut servir à rendre raison de la tendresse mutuelle des heureux époux de ce siècle.

Cette dame en avoit parlé sur le même ton à milord, qui avoit adopté son sentiment; & ce jour même avoit été choisi du consentement de madame Western, pour une entrevue particulière entre les deux jeunes amans.

Sophie, informée de la visite dont elle étoit menacée, prétendit en vain l'éviter: sa tante exigea cette preuve de son obéissance, avec un ton si supérieur, que miss Western sentit qu'il falloit absolument se soumettre.

Si les conversations de ce genre étoient plus intéressantes, nous pourrions peut-être nous étendre sur celle-ci. Nous dirons seulement que milord, après mille protestations de la tendresse la plus pure & la plus ardente, com-

mençoit à désespérer de pouvoir obtenir une réponse de Sophie ; lorsque, les yeux baissés, & d'une voix entrecoupée, elle lui dit ces mots : Rendez-vous justice, milord ; rappelez - vous vos premiers procédés, & comparez-les à votre langage.

Hélas ! s'écria-t-il, mes torts seroient-ils donc irréparables ? & ne me restet-il aucun espoir d'expier mon offense ? Ce que l'excès de mon amour m'a fait si mal à propos entreprendre, m'a-t-il donc pour jamais déshonoré dans votre esprit ? & ne suis-je plus à vos yeux qu'un insensé, qu'un extravagant, qu'un objet méprisable ? Parlez, madame, prononcez mon arrêt.

Milord, lui dit Sophie, vous pourriez encore m'obliger ; vous pourriez même encore compter sur ma reconnoissance..... Hâtez-vous, s'écria vivement l'amoureux lord, hâtez-vous, madame de me rendre assez fortuné pour pouvoir vous obéir !.... Milord, répliqua

t-elle , les yeux toujours fixés sur son éventail , vous savez , sans doute , les chagrins que votre prétendue inclination pour moi m'attire depuis quelques jours ? ..... Pouvez-vous être assez cruelle , interrompit Fellamar , pour la traiter de prétendue ? Oui , milord , répondit Sophie : on n'aime point , on ne peut en effet aimer une femme qu'on persécute ; & les protestations les plus tendres sont toujours à ses yeux de nouvelles insultes. Vos prétentions sur un cœur qui ne peut être à vous , causent tous mes malheurs : vous ne s'ignorez pas , milord , & vous n'en abusez pas moins de vos avantages.... Qui ? moi , madame ! s'écria Fellamar ; moi capable de vous persécuter ! tandis que votre gloire & vos vrais intérêts sont les seuls objets qui m'animent ! tandis que je n'ai d'autre espoir , ni d'autre ambition que de mettre à vos pieds mon nom , mon rang , ma fortune & moi-même !

est-ce

Eh ! c'est delà précisément, lui dit Sophie, que vous tirez ces avantages dont je me plains : ce sont tous ces objets, très-indifférens à mes yeux, qui ont ébloui mes parens. Encore un coup, milord, il n'est qu'un seul moyen de m'obliger & de regagner mon estime.... Devenez généreux; cessez de tourmenter une innocente créature qui ne vous offensa jamais, & de conserver un espoir qui, dussé-je devenir cent fois plus malheureuse encore, ne peut jamais être rempli.

Au moment où miss Western parloit avec une fermeté qui lui étoit si peu ordinaire, la tante, en entrant tout-à-coup dans l'appartement, le teint enflammé, l'œil brûlant de colere.... Je suis humiliée, milord, s'écria-t-elle, & je gémis pour vous de la façon dont on ose ici vous traiter. Sachez pourtant, milord, que la famille entière est pénétrée de l'honneur que vous lui faites ; & vous, mademoiselle, qu'il

vous sied mal d'être, jusqu'à ce point, rebelle à vos parens !....

Ici le lord Fellamar crut devoir intercéder pour la pauvre Sophie ; mais madame Western exhala l'aigreur de son ressentiment, de façon que notre héroïne, toute en larmes, prit enfin le parti de se retirer dans son cabinet.

Milord, aussi honteux que vraiment affligé de l'aventure, malgré les promesses & les encouragemens qu'il reçut de madame Western, ne tarda pas à prendre congé de cette dame, pour aller réfléchir un peu plus de sang froid sur le parti qu'il avoit à prendre.

Il seroit maintenant assez naturel de faire passer madame Western dans le cabinet de sa niece, à qui, vraisemblablement, elle n'a pas encore dit tout ce qu'elle avoit sur le cœur : mais nous avons, par préférence, à rendre compte d'un événement fâcheux, tout fraîchement arrivé, & qui seul avoit occasionné l'entrée subite & tumultueuse de

cette dame dans la chambre de Sophie , à l'instant même où cette fille , comme nous l'avons vu , parloit un peu haut à milord :

Le lecteur saura donc que la nouvelle femme de chambre de Sophie avoit été recommandée par lady Bellaſton , chez qui elle avoit ſervi. Cette fille , qui avoit eu ordre de veiller ſur toutes les démarches de ſa maîtreſſe , & qui ſ'en acquittoit très-dignement , avoit reçu ſes inſtructions , de qui ? le dirons-nous ? de madame Honora elle-même ! de cette fidelle ſuivante de Sophie , qui , gagnée par les careſſes de milady Bellaſton , ne connoiſſoit plus qu'elle ſur la terre.

La tante Western avoit donc été informée par Betty de la viſite de madame miller à Sophie , & de tout ce qui s'étoit paſſé concernant la lettre de Jones ; & cette fille , après avoir été louée & récompensée de ſon zele , avoit eu ordre , au cas que la Miller revînt , de l'introduire chez la tante.

H ij

Or l'hôteſſe étoit malheureusement revenue dans le tems même que Sophie étoit aux priſes avec le lord; & madame Western, en lui laiſſant croire que ſa niece l'avoit inſtruite de tout ce qui s'étoit paſſé dans la viſite de la veille, n'avoit pas eu de peine à tirer de la bonne femme tout ce qu'elle avoit voulu, relativement à Tom, & aux projets qu'il avoit conçus. Cette découverte n'avoit pas été plutôt faite, que la tante, en changeant tout-à-coup de langage, avoit congédié madame Miller, & l'avoit aſſurée non ſeulement que Sophie ne répondroit point à la lettre, mais qu'elle ne prétendoit plus revoir la porteuſe de ſemblables meſſages, &c.

Ceci avoit d'abord ému la bile de la tante; mais ſa colere avoit été portée au comble, lorsqu'en paſſant dans la chambre à côté de celle où étoient les deux amans, elle avoit entendu la façon décidée dont Sophie parloit au lord Fellamar.

Ce Seigneur ne fut pas plutôt sorti , que madame Western retourna chez Sophie , & l'accabla des reproches les plus amers , sur l'abus de la confiance qu'on avoit daigné avoir en elle..... Voilà donc l'effet de vos promesses ! s'écria-t-elle , en entrant. C'est donc ainsi , mademoiselle , que vous avez rompu tout commerce avec un homme que vous juriez encore hier de ne revoir jamais ?

Moi , madame ! répondit Sophie ô ciel ! de quoi m'accusez-vous ?

Osez-vous nier , répliqua la tante ; d'avoir reçu une lettre de lui ?

Une lettre , madame ! lui dit la niece , un peu déconcertée.

Il n'est pas trop poli , mademoiselle ; repartit la Western , de répéter ainsi mes propres mots. Oui , une lettre ; oui , encore un coup , une lettre , mademoiselle..... & je prétends la voir dans le moment.

Le mensonge est indigne de moi ;

H iij

madame , lui dit Sophie. J'ai reçu une lettre , il est vrai , mais sans l'avoir souhaité : je pourrois dire même sans mon consentement.

Vous devriez du moins rougir , s'écria la tante , en osant convenir de l'avoir reçue. Mais où est-elle ? Je veux enfin , & je prétends la voir.

Sophie, effrayée de cet ordre, voulut en vain trouver une réponse. Elle feignit de chercher la lettre , & jura enfin qu'elle n'étoit pas dans sa poche : ce qui étoit très-vrai. Sur quoi , la terrible Western , perdant tout-à-coup patience..... Finissons , mademoiselle , s'écria-t-elle. Un mot , & rien de plus.... Voulez-vous épouser milord ?

Je vous l'ai déjà dit , madame , répondit fermement Sophie..... Je ne l'épouserai jamais.

Eh bien , ingrate , lui dit la tante , avec un serment très-ignoble , préparez-vous à retourner dès demain chez votre pere.

Sophie , à ces mots effrayans , essaya vainement d'appaier , ou du moins de suspendre l'effet du courroux de madame Western. Rien ne put la toucher.



## C H A P I T R E I X.

*Aventures de JONES dans la prison.*

**T**OM avoit passé tristement plus de vingt-quatre heures , en attendant le retour de M. Nightingale. Ce n'est pourtant pas que cet aimable jeune homme eût oublié son ami malheureux : tout ce temps avoit été employé à son service.

Mais ayant appris que les seuls vrais témoins du combat de Jones avec M. Fitz-Patrick étoient de l'équipage d'un vaisseau de guerre , actuellement à Depfort , il s'y étoit rendu , on lui avoit dit que deux de ces gens-là , actuellement à terre , étoient à boire

H iv

avec un autre personnage dans un cabaret près d'Aldersgate, où effectivement il les avoit trouvés.

En arrivant en hâte à la prison, il demanda à parler en particulier à Tom; & dès qu'ils furent seuls..... O mon ami! (dit-il, en prenant Jones par la main) mes nouvelles ne font pas bonnes; je vous le dis en gémissant: mais tel est mon devoir!.... Ah! je l'ai bien prévu, s'écria Tom, le pauvre Fitz-Patrick est mort... J'espère encore que non, répondit l'autre; il vivoit ce matin: mais j'aurois tort de vous flatter: sa blessure, si j'en crois tout ce qu'on m'a dit, n'en est pas moins mortelle. Quoi qu'il en soit, vous n'avez pourant guere à craindre, mon cher Tom, si l'affaire est exactement telle que vous l'avez racontée. Parlez-moi donc vrai, mon ami; c'est un autre vous-même qui vous en prie: car, si vous supprimez la moindre circonstance, je tremble, je frémis de vous

l'annoncer..... mais vous êtes perdu!

Ah, cher ami ! que vous ai-je donc fait ? s'écria Jones, & pourquoi me percer le cœur avec un si cruel soupçon ?

Calmez-vous, reprit Nightingale, vous allez tout savoir. Après les recherches les plus exactes, j'ai enfin rencontré deux de vos principaux témoins. Je vous l'apprends avec douleur : mais leur récit ne quadre point avec le vôtre ; ils vous chargent tous deux. C'est vous, disent-ils, qui fûtes l'agresseur ; c'est vous qui portâtes le premier coup.

En ce cas, s'écria douloureusement Tom, ils sont injustes envers moi. Non seulement je fus frappé le premier ; mais, qui plus est, je jure sur mon ame, de ne m'être pas attiré cette insulte. Quel intérêt ont donc ces malheureux, de m'accuser si faussement ?

C'est justement ce que j'ignore ! & si vous-même n'y concevez rien, si votre ami le plus sincère cherche en

H v.

vain le motif qui les engage à vous calomnier; que pourra dire, que pourra croire un juge, dont le devoir est d'être indifférent, & de n'entendre que la loi? Je les ai mille fois interrogés. Celui qui étoit avec eux, & que je crois un courtier de marine, leur a aussi représenté les conséquences d'une pareille déposition : les cruels ont toujours persisté ; ils ont même promis de la confirmer par serment. Au nom du ciel ! mon cher ami, rappelez-vous bien toutes les circonstances de ce funeste événement ; il en est tems encore : craignez de vous y résoudre trop tard ! . . . . Je serois au désespoir de vous choquer : mais la rigueur des loix peut ne pas vous être connue. Quels que soient les motifs, elles condamnent presque toujours celui qui frappe le premier.

Hélas ! cher Nightingale, s'écria le désolé Tom, quel intérêt peut avoir un malheureux tel que moi, de déguiser la vérité? Eh ! pensez-vous, d'ailleurs,

que je consentisse de vivre avec la réputation d'un infame assassin ? Si j'avois autant d'amis, hélas ! que j'en ai peu, ferois-je assez hardi pour les prier de protéger un criminel qui se croiroit trop indigne de leur pitié ? Croyez-moi, croyez-moi, dis-je, je n'ai point cet espoir ; le seul qui me reste est dans un autre jugé : si j'en suis digne, il me protégera.

M. Nightingale, ébranlé par la fermeté de Jones, recommençoit à le croire innocent ; lorsque madame Miller parut, avec les mauvaises nouvelles que nous savons déjà du succès de son ambassade.

Eh bien ! s'écria dans cet instant Jones, d'un ton véritablement héroïque, le sort peut maintenant épuiser sur moi sa colère : la vie n'est plus à mes yeux qu'un fardeau..... Calmez-vous, mes amis : si le ciel veut que je porte en effet la peine d'un crime involontaire, je me flatte du moins qu'il

H v j

daignera peut-être un jour faire éclater mon innocence.

Cette scène se soutenoit dans le plus grand pathétique, lorsqu'un guichetier vint annoncer une dame qui vouloit parler à Jones.

Ce message l'étonna : il ne connoissoit pas de femmes de qui il dût attendre une visite dans un pareil endroit. Cependant, comme il n'avoit pas de raison pour se dispenser de la recevoir, madame Miller & M. Nightingale prirent congé de lui ; & la dame fut introduite dans le donjon du prisonnier.

Si jamais cet infortuné fut véritablement surpris, ce fut au moment que, jetant les yeux sur cette femme, il la reconnut pour madame Waters. Mais, quel que soit son étonnement, songeons d'abord à celui du lecteur, qui probablement n'attendois pas là non plus cette dame.

On se rappellera ce qu'elle est : ses

galanteries sont connues ; & l'on n'a sans doute pas oublié qu'après toutes les aventures de l'hôtellerie d'Upton , elle étoit montée en carrosse avec MM. Fitz - Patrick & Maklachland , pour se rendre avec eux à Bath.

Difons donc maintenant que M. Fitz - Patrick , veuf à regret d'une épouse vivante , avoit trouvé madame Waters aimable ; & qu'elle n'avoit pas cru devoir refuser à cet époux disgracié toutes les petites consolations qui dépendoient d'elle.

Ils étoient arrivés ensemble à Londres depuis peu de jours ; & M. Fitz - Patrick , qui n'avoit pas jugé à propos de lui rien dire de ses projets contre sa femme , encore moins de l'envie qu'il avoit de se battre avec Jones , s'il le rencontroit , avoit gardé pour lui tous ces secrets , jusqu'au moment où on l'avoit rapporté presque mourant de sa blessure.

M. Fitz - Patrick étoit naturellement

orateur , mais souvent obscur dans ses narrations. Dans une circonstance si critique , il s'étoit trouvé encore un peu moins lumineux que de coutume ; & il avoit fallu du tems à madame Waters , pour comprendre un peu clairement que celui qui avoit blessé M. Fitz-Patrick , étoit ce même M. Jones qui l'avoit déjà blessée elle-même au cœur , & dont le souvenir n'étoit pas encore effacé de sa mémoire. Mais à peine avoit-elle été instruite de cet événement , & sur-tout de l'emprisonnement du pauvre Tom , que laissant M. Fitz-Patrick aux soins de sa garde , elle s'étoit hâtée d'accourir à Newgate.

L'air de gaieté qu'elle apportoit dans cette prison , fut tout-à-coup déconcerté par la physionomie sombre & abbattue de M. Jones , qui , dès qu'il l'aperçut , recula deux pas en arrière. Je pardonne à votre surprise , lui dit-elle , en s'asseyant ; vous ne m'attendiez sans doute pas dans un endroit



H. Gravelot Del.



où je erois que peu d'hommes reçoivent des visites de femmes, à moins que ce ne soit de leurs épouses..... Jugez, M. Jones, de ce que vous pouvez sur moi ! Je n'imaginois guere, quand nous nous séparâmes à Upton, que nous dussions nous retrouver ici.

Madame, lui dit le prisonnier, je sens tout ce que je vous dois : on suit rarement les infortunés, & sur-tout jusque dans ces lieux.

Je vous proteste, s'écria-t-elle, que j'ai peine à reconnoître en vous ce même M. Jones qui m'avoit paru si aimable ! Quoi ! votre visage est plus triste encore que votre appartement ! Eh ! quel est donc l'état de vos affaires ?

Je pensois, madame, en vous voyant entrer ici, que vous en étiez mieux instruite.... Bon ! interrompit-elle, vous voilà bien alarmé. Est-ce pour avoir un peu régenté un brutal ?..... Quoi ! le mal est-il donc si grand ?

Tom parut assez peu content de cette gentillesse , & marqua le plus grand regret de ce qui lui étoit arrivé. Sur quoi la dame , en l'interrompant de de nouveau : puisque la chose , lui dit-elle , vous tient si fort au cœur , je veux vous consoler. Votre homme n'est pas mort ; & je suis à peu près sûre qu'il n'est pas même en danger de mourir. Son premier chirurgien , il est vrai ( un ignorant , qui vouloit faire le capable , ) a fort exagéré le mal , pour que la guérison lui fit sans doute plus d'honneur : mais le chirurgien du roi , qui depuis peu voit le malade , en pense tout différemment , & nous répond presque de lui. Le hasard le plus singulier me fait trouver logée dans la maison de votre adversaire : je l'ai vu ; il vous rend justice. Il déclare , à qui veut l'entendre , qu'il n'a rien à vous reprocher ; que vous vous êtes battu en brave homme , & qu'il fut de tous points l'agresseur.

Ces nouvelles inattendues ayant consolé le prisonnier, il informa madame Waters de bien des choses qu'elle savoit déjà, & lui en apprit d'autres qu'elle ignoroit : l'aventure du manchon, par exemple, & autres particularités de sa propre histoire, sans, cependant, jamais nommer Sophie. Il déplora ensuite ses égaremens passés, qui tous, s'écrioit-il en soupirant, avoient eu de si funestes suites, qu'il se croiroit impardonnable, si désormais il ne vivoit & ne pensoit pas mieux.

Madame Waters, à qui ce ton moral ne sembloit pas tout-à-fait de saison, en fit d'abord quelques plaisanteries, que Tom ne goûta pas davantage. La visite de cette dame, à ce que nous pouvons présumer, pouvoit avoir un autre but : il fallut qu'elle se contentât d'être cathéchisée, & enfin éconduite avec toute la politesse dont M. Jones étoit capable. Elle se con-

sola pourtant, dans l'espérance que Tom, hors de prison, reprendroit, avec la liberté, cet ancien enjouement & cette aimable vivacité dont le souvenir étoit encore si précieux pour elle.

Ainsi, le surcroît de chagrin que la visite de M. Nightingale avoit apporté au prisonnier, fut en partie effacé par celle de madame Waters. Mais il n'étoit pas moins affligé du rapport que lui avoit fait madame Miller. Ce qu'elle lui avoit appris, cadroit si bien avec la lettre qu'il avoit reçue de Sophie, qu'il ne lui paroissoit plus douteux que celle dont il avoit chargé la bonne hôtesse, n'eût été livrée à la tante. Par conséquent, plus d'espoir; Sophie ne l'aimoit plus; Sophie le méprisoit; Sophie l'avoit abandonné!..... Tout ce que cette idée jeta de trouble & d'ennui dans son ame, ne pouvoit être égalé que par le nouveau coup de foudre que lui réservoit la fortune.

*Fin du dix-septieme livre.*



# TOM JONES,

O U

L'ENFANT TROUVÉ.



LIVRE DIX-HUITIEME,

*Contenant environ six jours.*

---

CHAPITRE PREMIER.

*Evénement tragique.*

**T**ANDIS que Tom se livroit tout-entier à la noirceur de ses pensées, Partridge, l'œil égaré, la pâleur sur le front, & se soutenant à peine, vint se présenter devant lui.

Qu'as tu ? lui dit notre héros. Jamais spectre, je crois, n'eut l'air plus effrayant que toi !

Monfieur, lui dit Partridge, d'une voix altérée & tremblante, daignez ne pas vous irriter !.... Je n'ai point écouté le converfation que vous venez d'avoir : mais j'étois dans la chambre prochaine ; & plût au ciel que j'en euſſe été bien loin !.... Que veux-tu dire ? interrompit Jones : de quoi donc s'agit-il ?

De quoi, monfieur ? répondit l'autre..... Juſte ciel ! cette femme qui fort d'ici..... ne la vîtes-vous pas à Upton ?

Sans doute, lui dit Tom. Eh bien, qu'en induis-tu ?

Est-ce bien vraiment avec elle que vous paſſâtes la nuit dans cette hôtellerie ? lui dit le pédagogue, en frémiſſant..... Hélas ! s'écria Tom, pourquoi me rappeler de ſi coupables erreurs ?.... A quel propos ?.... De grace, monfieur, reprit Partridge, répondez-moi précifément.... Est-il bien vrai ?....

Est-il constant que ce soit avec elle, que mon maître?...

Ami, que te sert-il de renouveler mes remords? Ne t'ai-je pas déjà tout avoué ?

En ce cas, s'écria douloureusement Partridge, puisse le ciel avoir pitié de nous!.... Ou je n'existe pas, ou cette femme est votre mere.

Glacé d'épouvante & d'horreur, Tom, a ces mots, devint plus pâle & plus défiguré que Partridge même. Tous deux étoient debout, tous deux se regardoient d'un œil farouche, tous deux étoient muets.... Tom, enfin reprenant ses sens, n'articula qu'en béguayant : Ô ciel ! ah Dieu !..... Eh quoi ! se pourroit-il ?..... Parle partridge..... Explique-toi.... ou plutôt, tais-toi pour jamais.....

Ah, monsieur ! s'écria Partridge, le cœur me manque..... Mais, hélas, ce que je vous dis n'est, en effet, que trop réel.... Cette femme..... oui, la même qui sort d'ici.... oui, cette mal-

heureuse est votre mere..... Que je suis malheureux moi-même de ne l'avoir pas plutôt connue ! j'aurois pu prévenir ce crime. L'enfer seul a pu tout disposer pour l'accomplissement de cette exécrationnable aventure.

C'en est fait , ami ! s'écria Tom Jones ; la fortune a résolu ma perte , & m'a conduit, par degrés, jusqu'aux portes du désespoir. Mais dois-je en accuser la fortune ? Puis-je imputer mon malheur à d'autres qu'à moi-même ? Tous ceux qui me sont arrivés , ne sont-ils pas des suites naturelles de mes égaremens , ou plutôt de mes vices ?..... O Partridge ! ce que j'apprends de toi , me confond & me désespère..... Quoi , madame Waters !.... Mais , hélas , puis-je en douter encore ? Sans doute , elle ne t'est que trop connue..... S'il te reste quelque amitié pour moi , ou plutôt , si tu me crois digne encore de ta pitié ; cours , vole , je t'en prie ; tâche de ramener ici cette coupable infortu-

née, que je n'ose appeler ma mere !....  
 Juste ciel ! un inceste !.... Ah, malheureux ! à quel horrible sort étois - je destiné ?....

Les transports de sa douleur, ou plutôt de son désespoir, furent alors si violens, que Partridge ne crut pas devoir le quitter. L'épuisement succédant pourtant par degrés à ce premier torrent de sa passion, il revint enfin à lui-même ; & après avoir appris au bon Partridge qu'il trouveroit madame Waters dans la maison où logeoit M. Fitz-Patrick, il le chargea d'aller prier cette femme de revenir à l'instant même à la prison.

S'il plaisoit au lecteur, pour ne pas trop fatiguer sa mémoire, de retourner pour un moment à la scene de l'hôtellerie d'Upton, dans le neuvieme livre de cette histoire, il verroit mieux par combien d'incidens aussi naturels que singuliers, le hasard avoit empêché que Partridge & madame Waters se ren-

contraissent pendant un jour entier qu'ils avoient passé dans cette hôtellerie. Que d'exemples de ce genre on voit dans le cours de la vie ! Que d'événemens importans naissent , à chaque instant , sous nos yeux des circonstances les moins remarquables ! Un œil éclairé , sans doute , en voit déjà plus d'une preuve dans cette véritable histoire.

Après deux ou trois heures de recherches , Partridge revint trouver son maître , sans avoir rencontré madame Waters ; & le malheureux Tom retomboit dans le désespoir , lorsqu'on lui apporta cette lettre.

### MONSIEUR,

*Depuis que je vous ai quitté , j'ai rencontré un homme qui m'a dit des choses qui vous concernent , & dont je suis aussi surprise que vivement pénétrée. Mais n'ayant pas le loisir d'entrer maintenant dans un détail d'une telle importance,*

*tance , daignez suspendre votre curiosité jusqu'à notre première entrevue , qui ne sera retardée que jusqu'au moment où il me sera possible de sortir du logis. Oh , M. Jones ! que je ne pensois guere , lorsque je passai cette heureuse journée à Upton ; que je ne pensois guere , hélas ! que le souvenir de ce jour fortuné dût répandre une amertume affreuse sur tout le reste de ma vie. Croyez pourtant que je serai toujours sincèrement votre infortunée ; JENNY WATERS.*

*P. S. De grace , ne vous laissez cependant point accabler par la douleur ! M. Fitz-Patrick va de mieux en mieux ; on ne craint plus rien pour sa vie. Ainsi , quels que soient les crimes dont vous ayez à gémir , l'homicide , du moins , ne doit plus être de ce nombre.*

Tom n'eut pas plutôt parcouru cette lettre , qu'elle lui tomba des mains , & qu'il retomba lui-même dans l'état le plus affreux. Partridge , l'ayant lue à son

tour , éprouva presque les mêmes mouvemens qui déchiroient son maître. La situation déplorable de ces deux hommes n'est point du ressort de la plume ; je la laisse au pinceau.

Tandis que l'un & l'autre , également muets , également inanimés , du moins en apparence , se regardoient , peut-être sans se voir , un guichetier parut ; & qui , sans faire la moindre attention à ce que leurs physionomies auroient eu de frappant pour tout autre , anonça un homme qui demandoit M. Jones. C'étoit George , le garde-chasse.

Celui-ci , à qui les spectacles d'horreur étoient moins familiers , n'eut besoin que de jeter les yeux sur Tom pour juger de l'état de son ame. Il l'imputa d'abord à sa funeste aventure , dont les circonstances n'étoient pas racontées favorablement pour notre héros dans la famille de M. Western ; d'où il conclut que M. Fitz-Patrick étoit sans doute mort , & que son ami Jones

étoit par conséquent dans le cas de faire bientôt une mauvaise fin. Cette pensée alarma fort le garde-chasse, qui, malgré la petite infidélité qu'il avoit faite à Tom, étoit naturellement compatissant, & conservoit encore la mémoire de tout ce que ce jeune homme avoit autrefois fait pour lui.

A ce triste spectacle, George eut peine à retenir ses larmes : son attendrissement se trouva même si sincère, qu'il offrit de bon cœur au prisonnier tout ce qu'il avoit d'argent comptant dans sa poche.

Tom, sensible à cette offre, l'en remercia tendrement, & l'assura qu'il ne lui manquoit rien ; sur quoi le garde-chasse devint bien plus pressant encore... Allons, allons! mon cher maître, s'écriait-il, rappelez votre courage ; tout n'est peut-être pas désespéré. Êtes-vous le premier gentilhomme qui en ait tué un autre, & qui s'en soit fort bien tiré ?

Il ne s'agit plus de cela, lui dit Par-

I ij

tridge ; M. Fitz-Patrick n'est ni mort , ni mourant. Mon maître a bien d'autres chagrins ; & tes offers de service n'y peuvent rien. Que fais-tu ce que je puis faire , répondit George ? S'il s'agissoit de ma jeune maîtresse , j'aurois bien quelques petites choses à dire..... Que dites-vous , M. George ? s'écria Jones. Ne parliez-vous pas de ma Sophie ?..... Ma Sophie ! Ah ! que dis-je ? ah malheureux ! te convient-il de profaner encore ce nom ?..... J'espère encore que vous l'aurez , répondit George..... Eh , pourquoi pas ? Oui , oui monsieur , j'ai quelque chose à vous apprendre là-dessus. Madame Western , continua-t-il , vient de ramener madame Sophie chez son pere ; & cela a produit un beau tapage. Je n'ai pu trop en démêler la cause ; mais mon maître & madame Western étoient fort en colere : elle est même sortie de chez nous , en déclarant qu'elle n'y reviendrait jamais. J'ignore la fin de tout ceci : ce que je fais , c'est

que tout est redevenu tranquille dans la maison, dès quelle en a eu le nez dehors. Robin, qui a servi le pere & la fille au souper, vient de m'apprendre qu'il n'a jamais vu notre maître de si bonne humeur avec notre jeune dame. Robin prétend même que M. Western à embrassé plus d'un fois miss Sophie, en lui jurant qu'à l'avenir elle seroit plus libre, & qu'il ne l'enfermeroit plus.

J'ai cru, monsieur, continua George, que cette nouvelle pourroit vous plaire; & je me suis dérobé de la maison, quoiqu'il soit tard, pour venir vous l'apprendre.

Je vous en remercie, lui dit Jones. Tout indigne que je me crois d'oser, à l'avenir, lever les yeux sur cette incomparable fille, rien ne peut soulager mes maux comme la certitude de sa félicité.

Le reste de cette conversation n'étant pas assez important pour être rapporté, nous ferons mieux d'apprendre au lecteur par quel miracle imprévu le cœur

de M. Western s'étoit de nouveau réchauffé pour sa fille.

Madame Western, en lui ramenant Sophie, avoit commencé par étaler tous les honneurs & le brillant de l'alliance refusée par sa niece avec le lord Fellamar. M. Western, dont le goût pour les lords est déjà suffisamment connu, avoit pris le parti de sa fille; & cet affront avoit tellement choqué l'orgueil de la tante, que perdant de vûe toute la politique, elle avoit insulté son frere jusqu'au point de s'en faire insulter elle-même. Dans la chaleur de cette altercation, madame Western, un peu trop vivement poussée pour soutenir long-tems la partie, avoit oublié, ou n'avoit pas eu le tems, avant son départ, d'instruire son frere de la lettre que Sophie avoit reçue de Jones: ce qui eût certainement produit un très-mauvais effet pour notre héroïne.

Dès qu'elle fut sortie, Sophie, qui, autant par nécessité que par inclina-

tion , avoit jusques-là gardé le silence , remercia son pere de l'avoir défendue contre sa tante. Cette démarche avoit enchanté le bon homme. C'étoit pour la premiere fois , disoit-il , que Sophie se déclaroit en sa faveur contre madame Western : son amour-propre n'avoit jamais été flatté plus à propos. Il se rappelloit , d'ailleurs , les promesses qu'il avoit faites à M. Alworthy de ne plus violenter sa fille. Et tout ceci , joint à l'espérance qu'il avoit conçue d'être dans peu de jours défait de Tom , ne lui laissoit plus douter que Sophie ne dût enfin se laisser bientôt gagner par la douceur.

Il n'est , par conséquent , plus trop étonnant que M. Western , pendant le souper qui suivit cette scene , se fût livré tout entier à la tendresse naturelle qu'il avoit pour sa Sophie : tendresse à laquelle elle fut si sensible , quelle promit , en pleurant , à son pere , d'employer toute sa vie à lui en marquer sa reconnoissance.



## CHAPITRE II.

*Visite de M. ALWORTHY au vieux  
M. NIGHTINGALE. Etrange dé-  
couverte.*

**L**E jour suivant , M. Alworthy , conformément à la promesse qu'il avoit faite à madame Miller , fut rendre visite au pere de M. Nightingale , sur l'esprit duquel il avoit conservé tant d'empire , qu'après une conversation très-vive , le vieux Crésus avoit enfin consenti de revoir son fils.

Cette visite occasionna un événement bien singulier , un de ces hasards , dont les honnêtes gens sont en droit de conclure que la Providence intervient quelquefois dans la découverte des forfaits les plus cachés ; comme pour avertir les hommes de ne pas s'écarter des sentiers de la vertu , dussent-ils être sûrs

de marcher toujours avec quelque sorte d'impunité dans les obscurs sentiers du vice.

M. Alworthy , en entrant chez M. Nightingale , avoit entrevu dans la cour George le garde-chasse. Mais à peine y avoit-il fait attention ; & George ne croyoit pas même en avoir été reconnu.

Les deux vieillards étant pourtant tombés d'accord sur l'unique objet de leur conférence , M. Alworthy demanda par quel hasard George Seagrim étoit connu de M. Nightingale , & quelles bonnes affaires pouvoient attirer un tel homme chez lui ?

Quelles bonnes affaires ? répondit Nightingale. Les siennes ne sont , parbleu , pas mauvaises. Croiriez-vous que ce drôle-là est parvenu , en cultivant une petite ferme de 30 livres sterling , à se faire un fonds de 500 *guinées* , dont il m'a fait dépositaire ?

I ▼

Qu'entend-je! s'écria M. Alworthy. Se peut-il qu'il vous ai fait une pareille histoire ?

Doucement ! mon ami , lui dit l'autre : l'histoire peut être fausse ; mais je suis bien sûr , moi , d'avoir à lui l'argent dont je vous parle , en cinq billets de banque que j'ai promis de lui placer avec un bon hypothèque , ou en quelque acquisition , dans le nord d'Angleterre.

Les billets , à la prière de M. Alworthy , ne furent pas plutôt produits , qu'il en marqua le plus extrême étonnement. Il les reconnut d'abord pour ceux mêmes qu'il avoit ci-devant donnés à M. Jones , & en raconta toute l'histoire au vieux Nightingale.

Les fripons , les joueurs infidèles , les banqueroutiers , les usuriers , & autres suppôts de cette immense confrérie , ont toujours la probité dans la bouche : la mauvaise foi dans les affaires de la vie n'eut jamais contre elle-même d'orateurs plus véhémens. Le vieux banquier

devint furieux , en apprenant la trahison du garde chaffe ; & M. Alworthy , pour le calmer , eut besoin de son éloquence.

Il fut enfin arrêté , entre eux , que M. Nightingale garderoit l'argent & le secret , jusqu'à ce que M. Alworthy le revînt voir : sauf à amuser George , sous quelque prétexte , au cas qu'il revint lui-même dans l'intervalle , soit pour employer ou pour retirer ses billets.

A son retour chez Madame Miller , M. Alworthy la trouva fort affligée des mauvaises nouvelles qu'elle avoit apprises de son ami Jones. M. Alworthy lui fit part du succès de sa visite au vieux Nightingale , la flatta d'une réconciliation entre le pere & le fils , & , par conséquent , du prochain bonheur de Nancy. Il instruisit aussi l'hôtesse d'un autre événement arrivé dans la même famille ; c'est-à-dire , de la fuite de mademoiselle Nightingale ; cousine de son gen-

dre , avec certain jeune ministre : événement dont le vieux Nightingale étoit touché par rapport à son frere , & que l'on ignoroit encore chez madane Miller.

Le lecteur ne fauroit douter que cette bonne femme n'écoutât tout ceci avec autant de plaisir que de reconnoissance. Mais la peine que lui cauçoit le malheur de son ami Tom , empoisonnoit toute sa joie..... Ma fille, ma famille entiere est sur le point d'être heureuse ( répétoit à chaque instant son bon cœur ), & le déplorable auteur de notre félicité touche au comble de l'infortune !

M. Alworthy , après lui avoir laissé le tems de favoriser ces premieres nouvelles, lui dit , en rentrant , qu'il avoit encore quelque chose d'agréable à lui apprendre. J'ai découvert , ajouta-t-il , certain trésor assez considérable , appartenant à quelqu'un que vous aimez : je crains pourtant qu'il ne soit pas en situation de pouvoir en faire usage.

Ah, monficur ! j'ofe encore efpérer le contraire , s'écria madame Miller , sûre qu'il s'agiffoit de fon ami Jones.

Je m'en flatte de même , & de tout mon cœur , lui dit M. Alworthy : mon neveu m'a pourtant dit , ce matin , que cette affaire prenoit un mauvais tour..... Ah, grand Dieu ! s'écria madame Miller.... Allons , monficur , je me tairai. Jugez pourtant de mon fupplice !..... Madame , lui dit M. Alworthy , vous pouvez parler ; vous me connoiffez trop pour me croire capable d'injuftice ou de haine envers qui que ce foit. Quand à ce jeune homme , je ferois charmé qu'il fe juftifiât totalement , & fur-tout de cette malheureufe affaire. Vous avez vu , dès long-tems , ma foibleffe pour lui. Le monde , vous le favez , m'en a même blâmé ; & fi je m'en fuis détaché , ce n'eft , en vérité , pas fans caufe... Croyez-moi , madame : je ferois ravi de m'être trompé.

L'hôteffe alloit répliquer avec toute

la vivacité qu'inspirent aux bons cœurs le zèle & la reconnoissance, lorsqu'un domestique vint l'avertir que quelqu'un l'attendoit en bas pour affaires.

M. Alworthy, ayant alors fait appeler Blifil, on lui dit qu'il avoit été quelque tems dans sa chambre, avec la personne qui lui tenoit ordinairement compagnie; & M. Alworthy, augurant que ce ne pouvoit être que M. Dowling, ordonna qu'on le fit venir.

Dès que ce procureur fut arrivé, M. Alworthy, sans nommer personne, lui proposa la question des billets volés, & lui demanda son avis sur la façon dont le coupable pouvoit être puni. Dowling répondit qu'il le croyoit dans le cas d'être attaqué au criminel; mais qu'attendu la délicatesse de la matière, il la trouvoit digne d'être consulté. Il ajouta qu'étant sur le point de sortir pour une consultation qu'on alloit faire chez M. Western, au sujet d'une affaire assez importante, il pourroit, avec la

permission de M. Alworthy, proposer la question aux avocats.

Ils raisonnoient encore sur cette affaire, lorsque madame Miller, entr'ouvrant la porte de la chambre, & y apercevant du monde, alloit se retirer. M. Alworthy la rappella, congédia le procureur, & reçut, avec l'hôteffe, la visite & les remerciemens du jeune Nightingale. Mais à peine le gendre avoit-il commencé à exprimer sa reconnaissance, que la belle-mere, l'interrompant tout-à-coup : ah, monsieur ! s'écria-t-elle, M. Nightingale a de bonnes nouvelles concernant le pauvre M. Jones. Il a été voir le blessé, qui non seulement est hors de danger, mais qui déclare que c'est lui-même qui a attaqué le prisonnier... Eût-on voulu qu'il se fût laissé battre ? M. Alworthy l'eût-il voulu lui-même ?..... Parlez, parlez, mon cher Nightingale ; apprenez tout à M. Alworthy.

Le gendre, en confirmant ce qu'a-

voit dit sa belle-mère, raconta tout ce qu'il savoit, & finit par l'éloge de M. Jones..... le meilleur cœur, s'écriait-il, le plus pacifique, & le plus généreux des hommes !

Ajoutez, monsieur, ajoutez, dit madame Miller, avec quelle tendresse, avec quels sentimens respectueux il nous a mille fois parlé de M. Alworthy ; la reconnoissance qu'il conserve de ses bienfaits, & le regret mortel que ce pauvre garçon témoigne, à chaque instant, d'avoir été assez malheureux pour déplaire à celui de tous les hommes qu'il chérit & respecte le plus.

M. Nightingale, que la vérité, l'amitié, l'estime même, échauffoient à la fois, fit alors un tableau si touchant des sentimens de Tom, que M. Alworthy, qui d'abord avoit semblé ne l'écouter que par politesse, en parut enfin ébranlé. Pardon ! monsieur, s'écria Nightingale ( qui s'appercevoit de son trouble ), pardon, si j'ose ici présumer

un peu trop de moi-même, en osant toucher une matiere dont je connois toute la délicatesse... Eh, pourquoi cela, mon cher gendre? s'écria madame Miller; faut-il craindre, faut-il jamais rougir en attestant la vérité?

Elle a raison, monsieur, lui dit M. Alworthy, & j'applaudis de tout mon cœur à la générosité du vôtre. Plût au ciel que vous me crussiez digne d'avoir un jour de pareils sentimens pour moi! Je vous dirai bien plus: ce que je viens d'entendre sur le compte de cet infortuné jeune homme, me touche, hélas! & me plaît plus que vous ne pensez: personne sur la terre ne seroit plus ravi que moi, de le retrouver innocent. Votre belle-mère, que dis-je? tous ceux qui me connoissent, sont témoins que jamais un fils n'eût pu m'être plus cher. Oui, monsieur, c'étoit un fils que je voyois en lui; c'étoit un fils dont chaque jour je rendois grace à la fortune! Je me rappelle encore, avec plaisir, le mo-

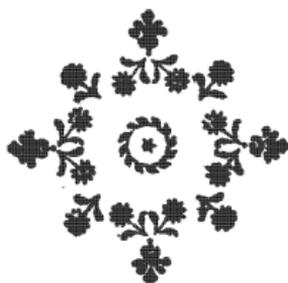
ment où je le trouvai dans mon lit. Pauvre petite créature ! Quelle étoit sa situation ! Je crois encore sentir ses innocentes mains , pressant & carressant les miennes !... Je l'aimois , monsieur ; oui , je l'aimois bien tendrement !

A ces mots , les sanglots couperent la voix à M. Alworthy , & ses yeux se couvrirent de larmes.

Mais , comme la réponse de madame Miller peut amener quelque chose d'intéressant , nous nous interrompons nous-mêmes , pour rendre raison du changement visible , qui semble tout-à-coup s'être fait dans l'ame de M. Alworthy , en faveur de notre héros. Ces sortes de révolutions , qui sont véritablement assez communes dans nos romans & dans nos piéces de théâtre , n'ont souvent d'autre cause que la nécessité de finir ou l'histoire ou la piéce , & sont même justifiées par des autorités très-respectables. Cependant , quoique notre histoire

puisse peut-être en valoir d'autres ; nous n'userons de nos pouvoirs qu'avec modération , & jamais que lorsque la nécessité pourra nous y contraindre : ce que nous ne prévoyons pourtant pas encore devoir arriver dans le cours de de ce grand ouvrage.

Les dispositions actuelles de M. Alworthy se trouvoient donc fondées sur une lettre qu'il avoit reçue immédiatement avant que de rentrer chez son hôtesse , & que le lecteur curieux peut parcourir au commencement du chapitre suivant.





CHAPITRE III.

*Contenant deux lettres de différent style.*

---

LETTRE de M. SQUARE à monsieur  
ALWORTHY.

**M**ON DIGNE AMI,

*Je vous mandai , par ma dernière ,  
que les eaux ne m'étant pas favorables ,  
on me les avoit absolument défendues.  
Je vous apprends maintenant une nou-  
velle , qui touchera peut-être plus mes  
vrais amis , qu'elle ne m'a touché moi-  
même. Les docteurs Harrington &  
Brewster m'ont notifié que je dois me  
disposer à la mort.*

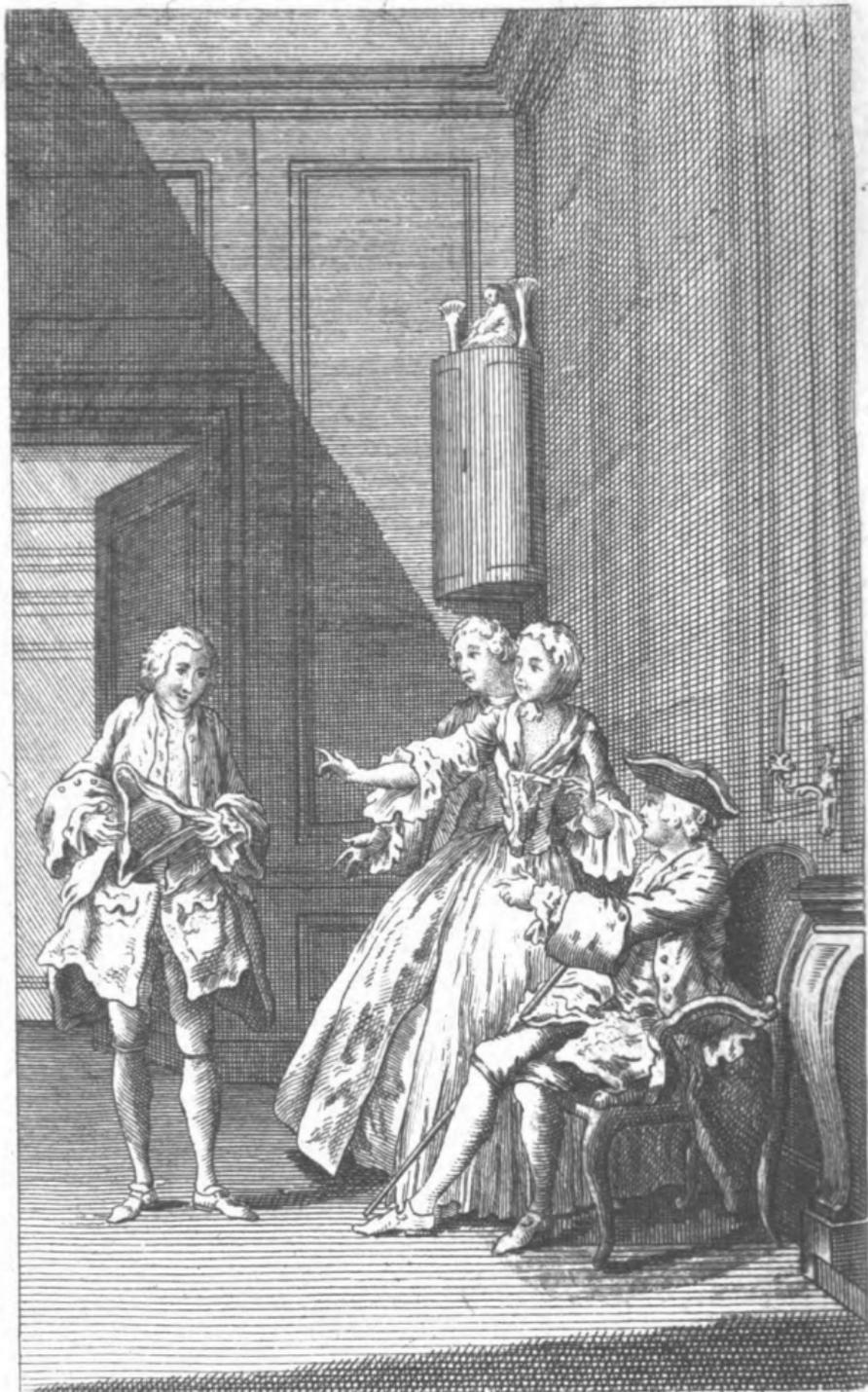
*J'ai lu , je ne sais où , que le véritable  
usage de la philosophie étoit d'apprendre*

à mourir. Je ne démentirai donc pas la mienne , au point de marquer la moindre surprise à la vue d'une leçon que je suis censé avoir étudiée si long-tems. J'avouerai cependant , sans rougir , qu'un seul chapitre des livres saints l'enseigne beaucoup mieux que tous les volumes de philosophie , tant ancienne que moderne. L'assurance qu'ils nous donnent d'une autre vie , est bien d'un autre poids aux yeux de la raison , que toutes les consolations tirées du cours invariable de la nature , du vuide ou de la satiété des plaisirs d'ici bas , & de tous les autres lieux communs des déclamateurs : remedes vraiment topiques , quelquefois capables d'armer notre ame contre la douleur & contre la mort même ; mais toujours insuffisans pour élever notre courage jusqu'à mépriser l'approche du moment fatal , bien moins encore pour nous le faire envisager comme un bien aussi réel que

*desirable. Mon intention n'est pas d'insinuer, que tous ceux que nous appelons philosophes aient nié l'existence d'un Etre suprême, ou l'immortalité de l'ame. Plusieurs d'entr'eux ont entrevu, par les seules lumieres de la raison, quelque espoir d'une autre vie. Mais, pour parler sans prévention, cette lueur étoit si foible, si incertaine, & leurs espérances, par conséquent, si peu fondées, qu'on peut, sans injustice, les regarder au moins comme douteuses. Platon, dans son Phédon, finit par déclarer que ses argumens les plus forts rendent au plus son opinion probable; & Cicéron lui-même semble moins convaincu de l'immortalité de l'ame, qu'il ne paroît avoir envie de la croire. Quant à moi, pour vous parler avec franchise, je ne la crus jamais fermement, que depuis que je suis redevenu vraiment chrétien.*

*Cette dernière expression vous sur-*





H. Cravelot Del.

prendra sans doute ; mais j'ose maintenant vous assurer que c'est depuis très-peu de tems que j'ai quelque espece de droit de me qualifier ainsi. L'orgueil philosophique avoit enivré ma raison, & la sagesse la plus sublime n'étoit à mes yeux ( aussi fascinés que jadis ceux des Grecs ) qu'une chimere méprisable.

Le ciel enfin a daigné m'éclairer : tandis qu'il en est tems encore , j'ai connu mes erreurs. Sa divine lumiere, en me montrant la vérité, m'a fait voir les bords de l'abyme où j'allois me plonger..... Mais je sens que je m'affoiblis : je me hâte d'en venir au principal objet de ma lettre.

En parcourant des yeux ma vie passée , rien n'excite plus mes remords que l'injustice dont je me suis rendu coupable envers ce pauvre infortuné que vous aviez ci-devant adopté pour fils. J'ai non seulement contribué aux in-

*fames projets d'autrui, mais j'ai moi-même agi contre lui avec la plus grande injustice. Croyez-moi, cher ami, croyez-en la déclaration d'un mourant : il a été indignement & lâchement trahi. Quant aux faits principaux, pour lesquels vous l'avez banni de votre présence, je vous jure solennellement qu'il n'en étoit point coupable. Lorsque l'on vous croyoit mourant, c'est le seul de tous ceux qui habitoient votre maison, & qui vivoient de vos bienfaits, dont la douleur & les inquiétudes aient été véritablement sincères : la joie seule qu'il témoigna de votre convalescence a fourni l'occasion de l'accuser auprès de vous à quelqu'un dont l'ame vile étoit seule capable d'imaginer un complot aussi noir.... Mais j'oublie que mon but est seulement de justifier l'innocent, & non pas d'accuser le coupable. Croyez-moi donc, encore un coup, mon ami ; ce jeune homme a le*

*caractere*

caractere excellent , l'ame grande & généreuse , & possède, au plus haut degré, toutes les vertus capables d'illustrer l'humanité. Il a quelques défauts , sans doute : mais bien loin d'être ingrat , bien loin d'avoir été ou d'être jamais capable de manquer à son bienfaicteur , je serois volontiers garant , lorsque vous le chassâtes , que son cœur saigna pour vous , & beaucoup plus que pour lui-même.

Des motifs purement humains m'ont rendu assez foible , assez criminel pour vous avoir si long-tems caché ce secret honteux. Nul motif ne me guide aujourd'hui , que le désir de rendre hommage à la vérité , de justifier l'innocent , & de réparer , autant qu'il est en moi , tous les maux que je lui ai causés. Je me flatte donc que cette déclaration , non suspecte par tant d'endroits , produira tout l'effet que je souhaite , & rendra à M. Jones toute la faveur

*dont il est digne. C'est la seule consolation que puisse encore espérer dans ce monde, si tant est qu'il vive assez pour la recevoir,*

**M O N S I E U R ,**

*Votre très-obligé, très-obéissant*

*& très-humble serviteur,*

**T H O M A S S Q U A R E,**

Après cette lecture, la révolution subite des sentimens de M. Alworthy, en faveur de notre ami Tom, paroît sans doute moins surprenante. Il avoit pourtant reçu, par le même courtier, une autre lettre d'un style différent, & dont nous croyons devoir faire part au lecteur, avec d'autant plus de raison, que c'est, selon toute apparence, la dernière fois que nous aurons à parler du personnage qui l'a écrite.

LETTRE de monsieur TUAKUM,  
à monsieur ALWORTHY.

MONSIEUR,

Ce que me mande votre digne neveu ;  
des nouvelles infamies du pupile d'un  
athée tel que M. Square , ne me sur-  
prend en aucune façon. Un meurtre ,  
quel qu'il soit , ne m'étonnera jamais  
de la part d'un jeune homme infecté  
d'une doctrine si pernicieuse ; & je prie  
ardemment le ciel , que votre propre  
sang n'attire pas enfin sur ces malheu-  
reux l'arrêt d'une réprobation finale.  
Quelque vif que soit votre repentir , en  
vous rappelant vos faiblesses en faveur  
d'un sujet si peu digne de vos bontés ;  
quels que soient vos regrets d'avoir  
nourri & protégé ce monstre au préju-  
dice de votre famille , & de la dignité  
de votre caractère ; je oirois manquer  
encore à ce qu'exige mon devoir , si je  
balançois à vous remettre sous les yeux

K ij

*l'effrayant tableau de vos erreurs. Souffrez donc que je vous supplie de réfléchir sur le supplice bientôt prêt à tomber sur la tête d'un scélérat , qui ne l'a que trop mérité. Et puisse cet exemple terrible vous tenir désormais en garde contre le mépris que vous eûtes jadis , que vous avez peut-être encore pour les avis d'un homme dont les vœux les plus ardens n'eurent jamais d'objet que votre félicité présente & future !*

*Si ma main , prête à infliger une correction légitime , n'eût pas cent fois été liée par un esprit d'indulgence mal entendu , j'aurois extirpé peut-être ces semences infernales que j'ai vu germer , dès l'enfance , dans l'ame de cet objet infortuné du courroux céleste. Mais de si tristes vérités ne peuvent aujourd'hui guérir le mal.*

*Je suis fâché que vous ayiez si promptement disposé de la cure de Westerton : je me flattois d'être du moins averti de*

*Vos desseins... Vos réflexions sur la pluralité des bénéfices, sont extrêmement judicieuses. Cependant, si la pratique en étoit criminelle, mille personnes respectables se garderoient, sans doute, de l'approuver publiquement par leur conduite. Si le vicaire d'Adergrove mourroit aussitôt qu'on le pense, je me flatte, si vous êtes bien convaincu de mon sincère attachement pour vous, que vous daignerez enfin songer à moi.*

*Je suis, monsieur,*

*Votre fidele & humble serviteur.*

ROGER TUAKUM.

C'étoit pour la première fois que M. Tuakum avoit osé écrire avec ce ton d'autorité à M. Alworthy : aussi ne tarda-t-il pas à s'en repentir. C'est toujours ce qu'on voit arriver à ceux qui, comme lui, ont assez peu de discernement pour imputer à un excès de foiblesse ce qui n'est en effet qu'un

K iij

excès de bonté trop sublime pour être senti & apprécié par certaines âmes.

Il est vrai que M. Alworthy n'avoit jamais aimé Tuakum. Il lui connoissoit le cœur aussi mauvais que vain : il savoit que la piété même du personnage avoit presque-toujours la teinte de l'apreté de son caractère. Mais c'étoit en même tems un excellent homme de lettres, & d'un zèle infatigable pour l'éducation des deux jeunes gens. Ajoutons à ceci l'extrême austérité de sa vie & de ses mœurs, une probité intacte, & l'attachement le plus vif pour tout ce qui concernoit la religion : de sorte que, tout bien pesé, quoique M. Alworthy n'aimât ni n'estimât cet homme, il n'avoit pourtant pu se résoudre à renvoyer un précepteur dont le savoir & la vigilance ne pouvoient qu'être extrêmement utiles aux deux disciples. Elevés dans sa maison & sous ses yeux, il s'étoit, en un mot, crû capable de corriger, dans ces jeunes

teurs, ce que les préceptes de Tuakum pouvoient y jeter de principes défectueux.



## C H A P I T R E I V .

*Continuation de l'histoire.*

**M**ONSIEUR Alworthy, dans son dernier discours, s'étoit rappelé quelques idées favorables concernant Jones, qui lui avoient tiré des larmes. Madame Miller, qui s'en étoit apperçue, ne perdit pas l'occasion de servir son ami. Ne cachez point votre attendrissement, monsieur ! s'écria-t-elle avec transport ; vos sentimens & vos bontés pour cet infortuné jeune homme, sont trop connus pour les dérober à nos yeux. Tout ce dont on l'accuse est faux ; ces prétendus témoins de la querelle pour laquelle il est arrêté, sont des infames gagnés sans doute par un rival :

K iv

M. Nightingale a tout découvert ; & ce rival est même un lord , qui prétendoit , dit-on , faire enlever M. Jones pour l'embarquer par force sur la flotte. Celui qui commandoit ces malheureux , l'officier même , que l'on dit être un galant homme , a tout découvert à mon gendre , & n'eût jamais prêté son ministère pour ce complot horrible , s'il n'eût pas regardé M. Jones comme un vagabond abandonné par ses parens. Tel est le caractère qu'on donnoit à ce pauvre garçon.

M. Alworthy , fort étonné de ce discours , protesta que tout en étoit nouveau pour lui... Je le crois bien , monfieur , s'écria la bonne femme ; cette histoire ne ressemble guere à celle que ces indignes faux témoins ont faite à votre procureur.

A quel procureur , madame ? répondit avec vivacité M. Alworthy. A quoi tend ce discours , où je ne comprends rien ?

Ah , monsieur ! lui dit l'hôteſſe , que je vous reconnois bien là !... M. Alworthy croit toujours devoir cacher ſes bonnes actions..... Mais M. Nightingale, ici préſent , a vu votre homme.

Quel homme , encore un coup ; madame ? Je ne vous entends pas.

Eh ! votre procureur apparemment , monsieur ! celui que vous avez envoyé pour prendre connoiſſance de l'affaire.

Vous me plongez dans de nouvelles ténèbres , lui dit M. Alworthy ; & je ne conçois rien à tout ceci.

En ce cas , parlez donc , mon cher Nightingale , s'écria madame Miller ; dites-lui tout ce que vous ſavez.

Oui , monsieur , lui dit ce jeune homme , il eſt très-vrai que j'ai vu ce même procureur , qui ſort d'ici , dans un cabaret d'Aldersgate , avec deux ſoldats gagés par milord Fellamar pour faire enlever M. Jones , & qui

K v

tous deux ont été témoins du fatal combat où M. Fitz-Patrick a été blessé....

J'avoue, monsieur, interrompit madame Miller, qu'en voyant ici ce procureur, il y a quelques instans; j'avoue, dis-je, de l'avoir cru chargé par vous de s'informer de cette affaire. J'ai même fait part de mes soupçons à M. Nightingale.

M. Alworthy, de plus en plus frappé de la singularité de tout ceci, resta quelques instans muet.... Ce que vous m'apprenez, monsieur, dit-il à M. Nightingale, est pour moi la chose du monde la plus surprenante. Êtes-vous bien certain de ne vous être pas trompé? Est-ce bien le même homme que vous venez de voir ici?

Oh, monsieur, j'en suis sûr! répondit Nightingale.

A Aldersgate? s'écria M. Alworthy: quoi! ce même procureur, avec deux des prétendus témoins? Qui, mon-

fieur , lui dit l'autre ; j'ai même été environs trois quarts-d'heure avec eux.

- Et peut-on vous demander , continua M. Alworthy , quels étoient les propos du procureur ? Savez-vous ce qui s'est passé entre lui & ces gens-là ?

Non , monsieur , répondit Nightingale : ils étoient ensemble long-tems avant mon arrivée..... Le procureur a peu parlé en ma présence. Mais je vous dirai plus. Après avoir interrogé nombre de fois ces deux hommes , qui me faisoient une histoire absolument contraire à celle que je tenois de M. Jones & de M. Fitz-Patrick même , & m'appercevant clairement que ces témoins étoient gagnés par quelques ennemis secrets , j'ai vu , avec étonnement , ce procureur parler en faveur de M. Jones , & exhorter ces deux misérables à ne rien soutenir en justice , que la vérité pure & simple. C'est ce qui m'a fait croire , & sur-tout en

voyant ici ce même procureur , que c'étoit par vos ordres qu'il s'étoit transporté à Alderfgate.

Quoi ! dit madame Miller à M. Alworthy , n'est-ce pas en effet vous-même qui l'aviez chargé de cela ?

Je vous jure que non , répondit-il ; vous m'en apprenez la nouvelle.

En ce cas , mes yeux s'ouvrent , s'écria l'hôtesse : sur mon ame , je suis au fait. . . Je ne m'étonne plus de les avoir vus , depuis peu , si soigneusement enfermés ensemble.... O mon cher Nightingale ! courez , je vous en supplie ; allez chercher ces malheureux témoins.... S'ils sont encore sur la surface de la terre , hâtez-vous de les retrouver... Mais non , restez... J'y vais , j'y cours moi-même.

Madame , calmez-vous de grace , lui dit affectueusement M. Alworthy. Faites seulement appeler M. Dowling , s'il est encore là-haut ; sinon , que mon neveu descende.

Madame Miller vola , & revint dire que le procureur étoit sorti , mais que M. Blifil alloit paroître.

M. Alworthy étoit moins enflammé que la bonne femme , dont toutes les facultés étoient en l'air pour l'intérêt de son ami. Il n'étoit pourtant pas exempt de quelques soupçons assez semblables à ceux qui agitoient l'hôtesse.

A l'arrivée de M. Blifil , M. Alworthy , d'un ton grave , & accompagné d'un regard tel peut-être qu'il n'en avoit jamais lancé.... Avez-vous , lui dit-il , quelque connoissance que Dowling ait vu quelques uns des témoins de la querelle de Tom Jones avec M. Fitz-Patrick ?

Rien n'est si dangereux qu'une question imprévue pour un homme dont l'intérêt le plus sensible est de cacher la vérité. Le mouvement soudain & violent du sang , qu'excite la surprise , cause presque toujours un dérangement,

une sorte d'altération dans la physionomie, qui force un criminel de se précipiter tacitement lui-même.

Ce mouvement fut si prompt & si visible dans Blifil, que nous n'osâmes presque blâmer la vivacité de madame Miller, qui s'écria dans l'instant même : Monsieur, il est coupable ! sur mon honneur, il est coupable !

Un regard de M. Alworthy fit sentir à la bonne femme, que ce zèle inconsidéré n'étoit pas de son goût. Puis, en se retournant vers Blifil, qui paroissoit anéanti : Pourquoi tant hésiter, monsieur, lui dit-il sèchement ? pourquoi ne répondez-vous pas ? C'est par votre ordre, apparemment, que tout ceci s'est fait ? J'imagine, du moins, que Dowling n'eût pas été assez hardi pour agir de son chef, & sur-tout sans m'avoir consulté.

Monsieur, répondit enfin le déconcerté Blifil, oserai-je, en m'avouant

coupable, espérer mon pardon? ...  
 Votre pardon! s'écria M. Alworthy en colere.

Oui, monsieur, répondit le neveu; j'avois prévu votre courroux. Mais mon cher oncle pardonnera sans doute aux effets de la moins criminelle des foiblesses. La pitié mal placée est un crime; je le fais; j'en conviens: cependant c'est un crime dont mon oncle même n'est pas tout-à-fait innocent. J'avoue que j'y suis retombé plus d'une fois par la même raison qui me rend en ce moment si suspect à vos yeux. Je ne vous cacherai donc plus que j'ai chargé M. Dowling, non pas d'une recherche vaine, mais de découvrir les témoins d'un forfait dont je gémiss, & d'adoucir, s'il étoit possible, la rigueur de leurs dépositions. Voilà la vérité, monsieur, que je comptois pouvoir tenir secreta... mais que je n'ose vous nier.

- Il est vrai, dit M. Nightingale, que

le procureur m'a paru parler aux témoins , à peu près conformément à ce que dit M. Blifil.

.. Eh bien ! après ceci , madame , dit M. Alworthy , conviendrez-vous enfin d'avoir conçu légèrement de très-mauvais soupçons ? & mon neveu , que vous aviez si cruellement accusé , sera-t-il toujours aussi noir dans votre esprit ?..

.. Madame Miller étoit confondue & muette. Quoiqu'elle ne pût regarder fût de bon œil un homme qu'elle croyoit toujours l'auteur des malheurs de Jones , M. Blifil étoit cependant parvenu , dans le moment présent , à lui en imposer aussi fortement qu'aux autres : tant le diable avoit à propos bien servi son ami ! Le vieux proverbe dit qu'il ne les élève que pour les faire tomber de plus haut. M. Blifil nous prouve le contraire. Son protecteur trahit , il est vrai , quelquefois de petits *messieurs* qu'il regarde comme de sim-

plus *connoissances*, ou qui ne lui sont attachés qu'à demi ; mais il tient toujours fermé en faveur de ceux qui lui sont entièrement dévoués, & les secoure même, avec zele, dans les plus grandes extrémités... c'est-à-dire, jusqu'à l'expiration de leur marché.

Si une conjuration découverte & punie affermit le gouvernement ; si une maladie connue & bien traitée assure du moins, pour quelque tems, la santé prochaine du malade ; il en est de même de la colere, qui, au moment qu'elle se calme, donne souvent un renouvellement de vivacité à l'affection. C'est précisément le cas où se trouva M. Alworthy, après la scene que nous venons de raconter. Blifil ayant trouvé le secret de dissiper le plus grand soupçon, celui qui naissoit de la lettre de M. Square, ne laissa plus qu'une très-légere impression dans l'ame de son oncle.

M. Tuakum, dont les expressions

peu mesurées n'avoient pas disposé en faveur de leur auteur , porta seul tout le poids des réflexions que faisoit M. Squate sur les ennemis secrets du pauvre Jones.

Quant au ressentiment de M. Alworthy contre le prisonnier , il diminueoit à chaque instant d'une façon sensible. Je vous pardonne , dit-il , en s'adressant à M. Blifil , non seulement cet effort peu commun d'un bon naturel ; mais je prétends vous donner le plaisir de me voir suivre votre exemple. . . Qu'en dites-vous , madame Miller ? ferions-nous si mal de prendre un carrosse , & d'aller tous ensemble rendre visite à votre ami ?

Nous pensons assez bien de nos lecteurs , pour croire que chacun d'eux eût répondu comme cette bonne femme. Mais il faut , avec un cœur comme le sien , avoir bien connu l'amitié , pour bien sentir tout ce qu'elle sentit

alors. Il en est très-peu, au contraire ( nous l'espérons du moins ), capables de juger de ce qui se passa, au même instant, dans l'ame de M. Blifil. Mais si tant est qu'il en soit davantage, ils conviendront, peut-être, qu'il ne pouvoit guere trouver d'objections, tant soit peu vraisemblables, contre ce que proposoit M. Alworthy. Cependant la fortune, ou le *monsieur* dont nous parlions tout-à-l'heure, vint au secours de son *amé* Blifil, & lui sauva une mortification si cruelle : car, au moment que l'on envoyoit chercher le carrosse, Partridge, qui revenoit de la prison, ayant fait appeller madame Miller, lui apprit l'affreux événement qui venoit d'arriver à Tom en conséquence de la visite de madame Waters.

Ciel ! ô ciel ! s'écria l'hôtesse, que dira M. Alworthy ?... Hélas ! nous allons tous partir avec lui, pour voir ton déplorable maître..... Ah ! madame, lui

dit Partridge, il faut rompre, il faut remettre ce voyage ; il faut cacher cette étrange découverte à M. Alworthy. S'il arrivoit maintenant à la prison, il y verroit mon maître avec sa mere, qui y entroit au moment de mon départ. Tous deux probablement gémissent, en cet instant, du crime horrible dont leur ignorance mutuelle les a rendus coupables.

La pauvre Miller, saisie d'horreur, au récit de Partridge, n'avoit jamais été moins capable de rien imaginer pour arrêter M. Alworthy, que dans l'instant présent. Cependant, comme une femme, en pareil cas, a plus de ressources qu'un homme, elle crut enfin avoir à proposer quelque chose d'assez raisonnable..... Vous vous étonnerez, sans doute, dit-elle à M. Alworthy (en rentrant dans la chambre,) vous serez bien surpris que ce soit moi qui s'oppose à ce que vous alliez voir aujourd'hui M. Jones..... Mais j'ai réfléchi, mon-

fieur ; & voici mes raisons. Les différens affauts , & les malheurs multipliés que ce pauvre garçon a eu à soutenir depuis quelques jours , l'ont dû jeter dans le plus grand accablement. Si nous allons , à l'improviste , fondre tous ensemble chez lui ; la surprise , la joie dont je le vois déjà saisi à la vue de son bienfaiteur , lui seroient probablement funestes ; & ce malheur est d'autant plus à craindre , que son domestique vient de m'assurer , en rentrant , qu'il s'en faut beaucoup que son maître se porte aussi bien que je le voudrois.

Son domestique est ici , s'écria monsieur Alworthy ; qu'il vienne , qu'il entre ; je veux le voir , & l'interroger moi-même sur la situation de Jones.

Partridge fut d'abord effrayé d'avoir à paroître devant M. Alworthy. Il se laissa pourtant persuader , après que madame Miller , à qui il avoit déjà raconté toute son histoire , lui eut promis de ne pas le quitter. M. Alworthy

reconnut Partridge dans le moment. Êtes-vous, lui dit-il, au service de M. Jones ?

Je ne fais, monsieur, répondit Partridge, en tremblant, si je suis en effet à son service; mais je vis avec lui..... Hélas! *non sum qualis eram*; Votre Grandeur le fait.

M. Alworthy lui fit alors nombre d'autres questions, & sur-tout concernant la santé de notre héros, auxquelles le pédagogue répondit toujours conformément, sinon à la vérité, du moins conformément aux intérêts de M. Jones.

Pendant ce dialogue, M. Nightingale prit congé, & fut bientôt suivi de madame Miller, au moment où elle aperçut que M. Alworthy congédioit Blifil.

Dès que M. Alworthy fut seul avec Partridge, il lui parla, comme vous allez voir,





## C H A P I T R E V.

*Continuation de l'histoire.*

**I**L faut , ami , que vous soyez un homme bien étrange ! Non seulement vous vous êtes perdu de gaicté de cœur , en soutenant obstinément un mensonge ; mais vous poussez la déraison jusqu'au point de passer publiquement pour le domestique de votre propre fils... Quels intérêts peuvent donc vous conduire à Et quels sont vos motifs ?

Je vois , monsieur , lui dit Partridge , en tombant à genoux , que , toujours prévenu contre moi , vous avez fermement résolu de ne jamais me croire. A quoi donc serviroient mes nouvelles protestations ? Le ciel fait cependant que M. Tom n'est pas mon fils.

Quoi ! s'écria M. Alworthy , osez-vous , pouvez-vous me nier encore une

vérité, dont vous fûtes autrefois convaincu par l'évidence la plus manifeste ? Et que faut-il de plus, pour confirmer un fait avéré depuis vingt ans, que de vous retrouver aujourd'hui attaché à ce même enfant, dont vous osez nier d'être le père ?..... Je vous croyois hors du pays : que dis-je ? je vous croyois mort depuis long-tems..... Par quel hasard vous trouvez-vous encore avec ce jeune homme ? Où vous êtes-vous rencontrés ? Comment l'avez-vous connu ? Quelle espece de correspondance avez-vous donc toujours entretenue ensemble ?..... Ne me déguisez rien : votre fils ne peut qu'y gagner. Ce sentiment d'amour filial pour un homme tel que vous, le soin qu'il a pris de soutenir secrètement son père pendant un si grand nombre d'années, ne peuvent qu'ajouter infiniment à l'estime que j'ai déjà conçue pour lui.

Si vous daignez être assez patient pour m'entendre, répondit Partridge, je

je vous dirai la vérité..... Parlez , dit M. Alworthy , je vous écoute. Mais , sur-tout , tenez-moi parole.

Le malheur de vous avoir déplu , monsieur , s'écria , en sanglotant , le bon Partridge , entraîna bientôt ma ruine. Je perdis d'abord ma petite école ; & le ministre de la paroisse , jaloux , sans doute , de vous faire sa cour , me destitua , quelques jours après , de l'office de clerc. Il ne me resta , par conséquent , pour vivre , que ma boutique de barbier , qui , dans notre village , est d'un très-mince revenu.

Tant que ma femme a vécu , une pension annuelle de douze livres *sterling* , qui nous venoit d'une main inconnue ( mais que je crois pourtant très-bien connoître ) nous fut exactement payée. Mais , dès qu'elle fut morte , Votre Grandeur ayant jugé à propos de la supprimer , je tombai tellement dans la misère , qu'après avoir fait un paquet du peu qui me restoit , je partis de chez

moi pour aller chercher fortune ailleurs.

Partridge, qui, dans cette première partie de son histoire avoit été supportable, ne le fut pas dans la seconde, dont la prolixité pourroit lasser le plus intrépide lecteur, autant qu'elle ennuya M. Alworthy; lequel, après s'être impatienté plus d'une fois, lui ordonna, d'un ton si imposant, d'en venir au moment de sa rencontre avec Tom, que le verbeux historien se crut obligé d'obéir, & lui raconta tout ce que nous savons déjà.

Voilà la vérité, monsieur, ajouta-t-il, en finissant: M. Jones n'est, ni ne fut jamais mon fils; je vous le jure sur tout ce que je connois de plus sacré! & puisse le ciel me punir à vos yeux, si je vous en impose d'un seul mot!

Que puis-je donc penser? que puis-je donc conclure de tout ce que jentends? dit M. Alworthy..... Car enfin, à quel propos désavoueriez-vous si fortement un fait, qui vraisemblablement ne pour-

roit aujourd'hui qu'être très-avantageux pour vous ?..... Quoi, monsieur ! vous doutez encore, s'écria Partridge, dont la langue pétilloit de parler.... Eh bien, puisque je ne suis point croyable, il faut enfin vous donner d'autres preuves..... Plaise au ciel cependant que vous n'ayiez pas mieux connu la mere de ce jeune homme, que vous n'en connoissiez le pere !.... Que veut encore dire ceci, s'écria M. Alworthy ? Pourquoi cette pâleur soudaine & ces frémissemens ?

Partridge lui raconta alors toute l'histoire de Jones avec madame Waters.....

Juste ciel ! interrompit M. Alworthy, en cet instant baigné de larmes ; Dieu ! dans quel abyme de maux l'imprudence & le vice entraînent les foibles humains.....

A peine il achevoit ces mots, que madame Waters entra précipitamment dans la chambre.

Partridge ne l'eut pas pas plutôt reconnue, qu'il s'écria en sanglotant : la

voilà , monsieur ; voilà la malheureuse mere de M. Jones : c'est à elle à me justifier devant Votre Grandeur.... Ah ! madame , daignez....

Madame Waters , sans faire aucune attention à ce que disoit Partridge , & s'approchant de M. Alworthy : je crains , monsieur , dit-elle , après une si longue absence , que mes traits ne soient effacés de votre mémoire....

Vous êtes si prodigieusement changée à tous égards , répondit-il , d'un air aussi sérieux qu'embarrassé , que , sans cet homme qui m'apprend qui vous êtes , je vous aurois peut-être méconnue..... Auriez-vous quelques affaires particulières à me communiquer ?

Oui , monsieur , dit-elle en soupirant , j'en ai qui vous étonneront sans doute. Hélas ! j'en ai d'un genre que je ne puis confier qu'à vous seul. Daignez , de grace , daignez m'entendre sans témoins,

Partridge alors eut ordre de sortir ;  
& ne quitta la chambre qu'après avoir  
très-instamment supplié cette dame de  
lui rendre justice , & de faire éclater son  
innocence aux yeux de M. Alworthy.

Tranquillisez-vous , lui dit-elle , je  
ferai tout ce que je dois , tant envers  
monfieur , qu'envers vous.



---

 CHAPITRE VI.

*Suite de l'histoire.*

**M**ADAME Waters, restée seule avec M. Alworthy, ayant gardé quelque tems le silence : je suis fâché, madame, lui dit-il, sur-tout après ce que je viens d'entendre, du mauvais usage... Monsieur, s'écria-t-elle, en l'interrompant, je ne connois que trop ma faute ; mais ne m'accusez point d'ingratitude. Je n'oublierai, ni n'oublierai jamais tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Epargnez - moi maintenant les reproches ; j'ai des secrets trop importants à vous dévoiler, concernant le jeune homme à qui vous donnâtes autrefois le nom de Jones, que je portois alors...

Ah ! madame, interrompit à son tour M. Alworthy, hâtez-vous de me répondre. Ai-je, par ignorance, puni un

innocent dans la personne que vous venez de voir ici ? n'étoit-il pas perdu de l'enfant ?

Non , monsieur , s'écria la dame Waters ; non , monsieur , il ne l'étoit pas.... Daignez vous rappeler mes discours : je vous promis , vous le savez , que ce secret vous seroit un jour dévoilé ; je vous promis de vous nommer un jour le pere du petit orphelin : & je génerai long-tems de la fatale négligence qui m'a empêchée de remplir plutôt ce devoir.... Hélas ! je savois peu combien il étoit important.

Achez , madame , lui dit M. Alworthy , d'une voix altérée , achévez.... Je brûle , & crains également de vous entendre.

Vous souvient-il , monsieur , lui dit-elle , d'un jeune homme nommé Summer ?

Je m'en souviens très-fort , répondit M. Alworthy ; c'étoit le fils d'un

l'homme aussi vertueux que savant , & le plus cher de mes amis.

Vous l'avez bien prouvé , monsieur : c'est vous , je crois , qui fîtes élever son fils à l'université , & qui le retirâtes chez vous après ses études finies. Je crois le voir encore ; il étoit digne d'être aimé.....

Pauvre jeune homme ! dit , en soupirant , M. Alworthy ; il me fut enlevé dans son printemps.... Hélas ! j'étois bien éloigné de le croire coupable de ce dont je vois qu'on l'accuse : car , sans doute , c'est lui que vous allez enfin nommer pour pere de votre enfant ?

Lui , monsieur ? répondit-elle : Tom ne fut jamais mon enfant.

Que prétendez-vous donc , reprit M. Alworthy ? A quoi tend tout ce préambule ?

A vous mettre au fait d'un événement , reprit-elle , dont je suis au désespoir d'être forcée de vous instruire.... O monsieur ! préparez-vous à entendre

un récit qui va vous affliger & vous surprendre.

Parlez , parlez , madame ; qu'aurois-je à craindre ? hélas ! mon cœur ne me reproche rien.

Eh bien , monsieur , ajouta-t-elle , ce même M. Summer , ce fils de votre ami , cet enfant nourri dans votre sein , qui , après un an de séjour dans votre château , au retour de ses études , vous fut ravi par une mort prématurée ; que vous pleurâtes si amèrement ; que vous regrettâtes comme un fils ; ce même fir Summer , enfin , étoit le père de Tom Jones..... Qu'entends-je s'écria Alworthy !.... Mais non.... vous vous contredisez , madame.

Vous le croyez , répondit la Waters ; il n'en est rien pourtant.... Il fut père de cet enfant ; & je n'en fus jamais la mère !

Prenez garde , madame ! lui dit M. Alworthy ; craignez d'ajouter le mensonge au crime : songez qu'il est un

Dieu vengeur, dont l'œil perçant lit jusque dans votre ame, & qu'il fait tôt ou tard punir les imposteurs.

Je vous le répète, monsieur, s'écria-t-elle; je ne suis point sa mere, ni ne voudrois l'être maintenant, pour l'univers entier!

J'entrevois enfin vos raisons, madame, & je desire, autant que vous, d'être forcé de les croire. Vous vous souvenez cependant de m'avoir autrefois tenu un tout autre langage..... Pouvez-vous oublier que vous m'avez alors tout avoué?

Non, monsieur, répondit madame Waters; mais ce langage, mais cet aveu, quel qu'il soit, me fut expressément dicté. Je fus fidelle à ma promesse, malgré ma répugnance & mes regrets; je me suis exposée à l'opprobre, & n'ai pas lieu de m'en repentir.

Quelle autre femme étoit-ce donc?... Ciel! hâtez-vous de me le dire, interrompit M. Alworthy.

Je tremble , monfieur , répondit madame Waters..... & je n'ofe vous la nommer.

Ah ! tout cet embarras m'apprend qu'elle étoit ma parente.-- Vous l'avez dit , monfieur..... vous êtes..... une fœur....

Une fœur ! répéta-t-il , en frémissant.... Qu'a de commun ma fœur avec ce malheureux enfant ?... Elle en étoit la mere , dit en foupirant la Waters.

Ciel ! ah ciel ! est-il poffible ? s'écria douloureufement M. Alworthy.

Calmez vos fens , mon cher monfieur , dit madame Waters : je n'ai plus rien à vous cacher. Immédiatement après votre départ pour Londres , mifs Brigitte vint un jour voir ma mere. Elle étoit charmée , difoit-elle , de tout ce qu'elle avoit oui dire de la fingularité de mon caractère , de ma fcience & de ma gentilleffe. Après m'avoir autant caressée que louée , elle m'invita à la fuivre au château. J'y confentis. Je

L. vj

l'amufai par des lectures qui paroiffoient lui plaire. J'acquis fon amitié, bientôt après, fa confiance; & je me vis, en peu de jours, comblée de fes préfens. Après m'avoir, plus d'une fois, fondée fur le chapitre de la difcrétion, & s'être crue bien affurée, par mes réponfes, que j'étois capable de garder un fecret, mifs Brigitte me fit un jour entrer, & m'enferma avec elle dans fon cabinet. Chere Jenny, me dit-elle, en répandant des larmes, je vais vous prouver combien je vous eftime; vous allez favoir un fecret, d'où dépend mon honneur, & par conféquent ma vie!.... Croyez-vous (ajouta-t-elle, à travers mille fanglots) que je puiffe avec sûreté le confier à votre mere?

Je garantis fa difcrétion, lui répondis-je, au péril de ma vie.

Mifs Brigitte m'apprit alors tout le myftere de fes amours avec feu M. Summer, qu'elle avoit fécrètement époufé quelques jours avant qu'il mourût, &

l'embarras cruel où les suites de cette inclination la plongeient alors.

Il fut arrêté entre nous que ma mere seule & moi la servirions en cette occasion ; & que madame Débora seroit écartée , sous prétexte de s'aller informer , dans le fond du comté de Dorset , des mœurs d'une femme de chambre que miss Brigitte vouloit prendre. On avoit déjà mis l'autre dehors depuis trois mois ; & l'on m'avoit prise à l'essai dans sa place , afin de pouvoir dire , en me renvoyant dans la suite , qu'on ne m'avoit pas trouvée assez adroite pour bien remplir ce poste.

Toutes ces précautions , & plusieurs autres encore , furent prises , pour prévenir les soupçons de la redoutable Débora , lorsque j'avouerois être la mere de l'enfant en question.

Je m'exposai donc à tout , monsieur , ajouta madame Waters , pour sauver la réputation de votre sœur ; & j'en fus réellement on ne peut mieux récom-

pensée. Les terreurs de miss Brigitte n'avoient pour principal objet que Débora, qu'elle croyoit incapable de garder un secret , & sur-tout vis-à-vis de vous. On la retint éloignée du château ; on retarda son retour de semaine en semaine sous différens prétextes , jusqu'au moment de la délivrance de madame votre sœur. Ma mere alors emporta l'enfant , & le garda chez elle. Ce ne fut que le soir même de votre arrivée de Londres , & après le retour de Débora au château , que miss Brigitte ( qui ne pouvoit se résoudre à perdre un instant son fils de vue ) me chargea de le porter dans votre lit. Sa conduite à l'égard de l'enfant , qu'elle feignoit de ne voir jamais de bon œil , que par complaisance pour vous , écarta l'ombre même des soupçons qui eussent pu tomber sur elle ; & la pauvre Jenny Jones porta seule & involontairement tout le fardeau de l'aventure.

Madame Waters , en finissant son

histoire , en attesta la vérité par les sermens les plus terribles , & les protestations les plus solennelles.

Ainsi , monsieur , ajouta-t-elle , vous connoissez maintenant votre neveu : car je ne doute pas , après ceci , que vous ne le regardiez comme tel ; & je doute encore moins qu'il n'en soit effectivement digne , tant par sa figure , que par la noblesse de ses sentimens.

Il est inutile , madame , dit M. Alworthy , que je vous peigne l'excès de ma surprise : vous n'eussiez pas voulu , vous n'eussiez pu même inventer & accumuler toutes les circonstances qui rendent ce fait aussi vraisemblable qu'évident à mes yeux. Je me rappelle , j'ai l'avoue , certaines particularités touchant M. Summer , qui , dans le tems , me firent soupçonner qu'il avoit pu plaire à ma sœur : j'en parlai même à miss Brigitte ; car j'aimois assez ce jeune homme , tant par rapport à lui-même , que par rapport à son père , pour

ne pas m'opposer à ce mariage. Mais ma sœur me parut être si choquée d'une proposition qu'elle croyoit, sans doute, hasardée de ma part pour l'éprouver, que je n'osai jamais la renouveler. Juste ciel ! c'est toi qui conduis tout !... Je ne puis pourtant pardonner à ma sœur d'avoir emporté ce secret avec elle.

Je vous jure, lui dit madame Waters, que ce ne fut jamais son intention ; mais le ministre qui l'avoit mariée étoit tout-à-coup disparu ; on le prétendoit mort aux Indes ; & la pauvre femme redoutoit vos reproches ! elle m'a pourtant dit cent fois que son dessein étoit de vous tout déclarer un jour. Le ciel, sans doute, en avoit autrement disposé. Peut-être même que miss Brigitte, charmée de la réussite de son complot, & de voir l'inclination naturelle que vous aviez pour cet enfant, ne croyoit pas qu'il fût bien nécessaire de précipiter une confiance qui ne pouvoit manquer de lui coûter infiniment. Ah, mon-

fieur ! si le ciel eût permis qu'elle eût assez vécu pour voir ce pauvre garçon chassé de chez vous comme le dernier des misérables ; que dis-je ? si elle eût vu M. Alworthy lui-même gagner un procureur pour lui faire imputer un homicide dont il est innocent !.... Pardon , monsieur ! si tant d'inhumanité me révolte.... On vous a sans doute trompé : ce trait du moins ne quadre pas avec la bonté connue de votre caractère ; & M. Jones ne mérita jamais....

Arrêtez , madame ! s'écria M. Alworthy : quiconque vous a fait ce rapport , & m'insulte , & vous trompe.

Ah , monsieur , dit madame Waters , c'est le plus cher de mes souhaits !.... Je n'osois croire , je l'avoue , que M. Alworthy fût capable d'un ressentiment si cruel. Que vouliez-vous pourtant que j'en pensasse ? Un homme , qui me croit l'épouse de M. Fitz-Patrick , arrive chez moi.... Si M. Jones a assassiné votre époux , me dit-il , poursuivez hardi-

nient le meurtrier : un digne & riche gentilhomme , qui connoît à fond l'infame auteur du crime , vous soutiendra de toute sa puissance , & fera tous les frais de la procédure.

C'est par cet homme même, continua madame Waters, que j'ai su quel étoit M. Jones : il se nomme Dowling ; & M. Jones m'apprend qu'il est votre intendant. Cet homme avoit toujours refusé de me dire son nom ; mais Partridge, qui l'a rencontré chez moi, à sa seconde visite, m'a dit l'avoir autrefois fort connu à Salisbury.

Et ce M. Dowling, interrompit M. Alworthy, pénétré de surprise & d'horreur, a-t-il osé vous dire que c'étoit moi qui prétendois vous aider à poursuivre Jones ?... Non, monsieur, répondit-elle, je ne saurois l'en accuser. Il m'a dit seulement, que je serois puissamment secourue. Il ne vous a pas nommé précisément : mais, attendu les circonstances, sur quel autre que vous, pou-

vois-je vraisemblablement jeter les yeux ?.....

Attendu les circonstances !..... Ah ; madame ! s'écria M. Alworthy , que ce ressouvenir est douloureux !.... Grand Dieu ! par quels moyens aussi foibles qu'admirables , tu dévoiles enfin les plus cachés & les plus noirs des crimes ?..... Oserois-je vous prier , madame , de rester ici jusqu'à ce que l'homme dont vous venez de me parler soit arrivé ? je l'attends à chaque instant ; peut-être même est-il déjà dans la maison.

M. Alworthy fit alors quelques pas vers la porte , pour appeler un domestique , & rentra l'instant après , non pas avec M. Dowling , mais avec le personnage qui va paroître dans le chapitre suivant.





## CHAPITRE VII.

### *Nouveaux progrès de l'histoire.*

**C'**ÉTOIT M. Western, qui à la vue de M. Alworthy, & sans faire attention à madame Waters.... ô la belle besogne (dit-il, en déployant sa voix), la belle découverte que j'ai faite !..... Stupides peres ! faites des vœux & souhaitez encore, après ce trait, d'avoir des filles !...

De quoi donc s'agit-il, mon cher voisin ? lui dit doucement M. Alworthy.

Des plus belles affaires du monde, répondit Western. Tandis que je la croyois prête à m'obéir, comme elle me l'avoit presque promis ; tandis que je croyois enfin, pour terminer cette grande aventure, n'avoir besoin que d'un notaire ; devinez à quoi nous en sommes ?... La petite coquine me jouoit !

Elle étoit en correspondance avec monsieur votre batard ! Ma sœur Western , avec qui je m'étois brouillé à cause d'elle , m'en fit avertir dès hier. J'ai fait visiter les poches de mademoiselle pendant son sommeil ; on a trouvé la prose de monsieur. Ah , quelle énorme lettre ! je n'en ai pas lu la moitié : jamais mon bavard de ministre ne fut si long dans ses sermons. J'en ai pourtant assez vu , pour être sûr qu'il est encore question d'amour entre eux ; & je ne suis pas homme à m'y tromper..... Mais je vous ai de nouveau claquemuré ma princesse dans sa chambre ; & je la renvoie demain au village , à moins qu'elle ne consente d'épouser , sur le champ , votre neveu.... Si elle osoit encore me résister : nous en verrons de belles ; & vous saurez , ou la peste m'étouffe , si l'on m'offense impunément.

Vous savez , M. Western , répondit Alworthy , que les moyens violens ne furent jamais de mon goût ; vous aviez

même· consenti de n'y plus recourir.

A la bonne heure, s'écria Western ; mais c'étoit à condition que l'on m'obéiroit. Eh quoi, morbleu ! je ferai pere, & ne ferai pas le maître de ma fille ? surtout quand je ne la punis que pour son bien ?

Calmez-vous, de grace, répondit M. Alworthy. Si vous le permettez je la verrai ; je tenterai de l'amener à la raison.

Oh ! dans ce cas j'espere encore, dit Western, en baissant le ton : voilà ce qu'on appelle parler, & en bon voisin ; vous ferez peut-être plus avec elle en deux mots, que moi en mille ; car je sais qu'elle vous estime beaucoup.... & que l'estime.... Eh bien, dit M. Alworthy, si vous vouléz retourner chez vous, & la remettre en liberté ; vous m'y verrez avant qu'il soit une heure....

Mais supposons, interrompit le pere de Sophie, qu'elle décampe de nouveau pendant ce tems-là ; car le procureur

Dowling m'assure qu'il n'y a plus d'espérance de voir notre gredin pendu : l'homme qu'il avoit assassiné, ne veut, dit-on, pas mourir; & Dowling croit que Jones est peut-être, dès à présent, hors de prison..... Quoi! interrompit M. Alworthy, auriez-vous chargé ce procureur de se mêler de cette affaire?

Non pas que je sache, répondit Western : c'est de lui-même qu'il vient tout à l'heure de me bavarder tout cela.

Quoi! tout à l'heure? s'écria M. Alworthy. Eh, de grâce, où l'avez-vous vu? Il faut absolument que je lui parle.

Il est chez moi, répondit l'autre, ou il ne tardera pas à y être, avec deux ou trois couples d'avocats qui s'y assemblent ce matin pour une consultation au sujet d'un hypothèque..... Jarni! j'ai peur d'en être pour deux ou trois mille livres sterling avec cet honnête M. Nightingale.

Eh bien, je vous y suis dans moins d'une heure, lui dit Alworthy.

Souvenez - vous sur - tout , s'écria Western , de parler ferme à la drôlesse : sans quoi , comptez que vous ne tenez rien..... Epouvantez - la hardiment : je vous transmets tout mon pouvoir. Apprenez - lui à craindre enfin son pere ; & cachez - lui sur - tout que je l'aime encore bien plus que je ne veux... Mais je vois que vous êtes en affaires avec madame : ainsi je m'en vas ; ainsi je vous attends ; ainsi je suis votre serviteur.

Dès que M. Western fut parti : j'aperçois , dit madame Waters à M. Alworthy , qu'il ne m'a pas du tout reconnue. Je suis en effet bien changée depuis le jour que vous daignâtes me donner des conseils , que j'aurois bien mieux fait d'avoir suivis..... Je vous avoue , madame , lui dit - il , que je fus très - affligé , lorsque j'appris.....

Ah , monsieur ! interrompit - elle , je fus victime du plus infame des complots. Je n'entreprendrai point de me justifier

justifier absolument à vos yeux, vous n'avez pas le loisir de m'entendre : mais si vous saviez mes malheurs, peut-être me trouveriez-vous moins coupable ; peut-être auriez-vous pitié de mon sort. Apprenez seulement que je fus trompée, que je fus trahie par un perfide, sous la foi d'une promesse de mariage en forme, & solennellement jurée....

Madame Waters, qui ( comme l'on fait très-bien, si l'on se ressouvient de Jenny Jones ) avoit de l'esprit & même du savoir, tentoit déjà de démontrer que le mariage consistoit uniquement dans le consentement mutuel des parties..... Je suis fâché, madame, dit en l'interrompant M. Alworthy, de vous voir discuter des matieres si délicates : avec moins de science, peut-être eussiez-vous été moins coupable. Plaise au ciel, cependant, que vous n'ayez à vous reprocher que ce premier égarement !

Je ne m'en reproche point d'autre, s'écria-t-elle, pendant les douze années

*Tome IV.*

M

qu'a duré ce premier engagement, que je croyois sacré. Mais daignez considérer, monsieur, ce que peut une femme à qui l'on a ravi l'honneur, & qui n'a plus d'appui dans l'univers..... Ainsi qu'une brebis égarée, tout semble conspirer contre elle. Un seul faux pas dans le sentier étroit de vertu, jette une femme & presque toujours pour jamais, dans le vaste chemin du vice ! J'avois ouvert les yeux, monsieur ; j'eusse été vertueuse : mais la nécessité m'a jetée dans les bras du capitaine Waters. J'ai vécu long-tems avec lui, sous le nom de son épouse : ce n'est qu'au moment de sa marche contre les rebelles, que nous nous séparâmes à Worcester ; & c'est alors que je rencontrai M. Jones qui me sauva des mains d'un scélérat.

Madame Waters termina son récit par l'éloge de notre héros, qui n'avoit, disoit-elle, que des foiblesses passageres & momentanées ; mais dont les vertus solides & permanentes le rendroient

toujours estimable aux yeux de tous les hommes assez heureux pour le connoître.

M. Alworthy, touché du récit de madame Waters, lui promit son assistance, au cas qu'elle prouvât, par sa conduite, la sincérité de son repentir. Elle tomba à ses genoux, & commençoit à exprimer l'excès de sa reconnaissance, l'orsque l'on entendit entrer quelqu'un. C'étoit M. Dowling.

Sa surprise & sa confusion éclaterent à la vue de madame Waters. Il se remit pourtant ; & en affectant de n'avoir pas de tems à perdre pour se rendre à la consultation des avocats assemblés chez M. Western, il se dispoisoit à sortir, après avoir dit quelques mots concernant l'affaire de billets de banque retrouvés chez M. Nightingale le pere ; lorsque M. Alworthy se leva, & pour toute réponse ferma la porte de l'appartement.

Quelque pressé que vous soyez, monsieur, dit-il en le fixant d'un œil sévère ; commencez, s'il vous plait, par

M ij

me répondre..... Connoissez-vous cette dame ?

Cette dame , monsieur ?.... répondit , en hésitant , le procureur interdit.

Oui , cette dame , répéta l'autre , en élevant la voix..... Prenez garde , M. Dowling ! si vous avez intérêt de me plaire ; si vous voulez rester à mon service ; n'allez pas chercher de détours : répondez nettement à mes questions.... Encore un coup , connoissez-vous , madame ?..... Oui , monsieur répondit Dowling ; je me souviens de l'avoir vue.... Où ?--- Chez elle , monsieur.--- Quelles affaires vous conduisoient chez elle ? qui vous y envoyoit ?--- J'y fus , monsieur , pour m'informer de l'affaire de M. Jones.--- Et qui vous avoit chargé de cette commission ?--- Qui m'en avoit chargé , monsieur ? C'étoit M. Blifil.--- Comment vous expliquâtes vous sur ce sujet avec cette dame ? Parlez précisément.--- Monsieur , dit en béguyant Dowling , il ne m'est pas possible de me

rappeller mes véritables expressions. ~~dit~~  
 Vous plairoit-il madame, dit M. Alworthy à madame Waters, d'aider à la mémoire de monsieur ?

Il m'a dit expressément, répondit-elle, que si M. Jones avoit assassiné mon mari, je serois abondamment pourvue de tout l'argent nécessaire pour la poursuite du coupable, par un très-digne gentilhomme qui connoissoit l'infame auteur du crime, & qui en feroit tous les frais... Telles furent mot pour mot les expressions de M. Dowling; & je l'affirme par serment.

Cela est-il juste, monsieur ? s'écria Alworthy, en s'adressant à Dowling; Sont-ce là vos paroles ?

Ma mémoire n'est pas assez sûre pour me les rappeler exactement, répondit Dowling; mais je crois avoir dit à peu près cela.... Et c'est M. Blifil qui vous avoit donné cet ordre ? reprit Alworthy.

Soyez certain, monsieur, lui dit le procureur, que je n'aurois pas agi de

mon chef, ni rien hasardé de moi-même, dans une affaire de ce genre. Si j'ai parlé, comme le dit madame, je dois avoir suivi mes instructions.

Ecoutez, M. Dowling, reprit M. Alworthy, je vous promets, devant madame, d'oublier tout ce que vous avez fait en conséquence des ordres de mon neveu, pourvu que vous me disiez exactement la vérité.... C'est donc M. Blifil qui vous avoit aussi chargé d'aller à Aldersgate ?

Oui, monsieur, répondit Dowling.

Fort bien ! dit M. Alworthy. Et quelles étoient vos instructions ?... Rappelez bien votre mémoire ! & rendez-moi, tout aussi précisément que vous le pourrez, ses propres expressions.

Il m'envoya, monsieur, pour tâcher de trouver les témoins oculaires du combat ; dans la crainte, me disoit-il, qu'ils ne fussent gagnés par M. Jones, ou par quelqu'un de ses amis. Le sang, me disoit-il, doit être acquitté par le sang ;

& tous ceux qui protègent un assassin , soit en cachant , soit en déguisant quelques circonstances du crime aux yeux de la justice sont censés ses complices.

Vous-même , m'assuroit-il , desiriez fortement de voir le coupable puni ; mais la décence seule vous retenoit , & ne vous permettoit pas de le poursuivre ouvertement.

Il vous a dit cela ? interrompit M. Alworthy , avec autant de vivacité que d'indignation.

Oui , monsieur , s'écria Dowling ; & je me serois bien gardé de pousser les choses plus loin , si je n'eusse cru fermement remplir vos intentions.

Plus loin , monsieur ! répliqua l'autre.. Et jusqu' où les poussâtes-vous donc ?

Monsieur , s'écria le praticien , n'allez pas me croire coupable de parjure , & moins encore de subornation.... Mais il est deux façons de mettre les choses en évidence. J'ai donc recommandé aux témoins de refuser toutes les offres qui

pourroient leur être faites en faveur de l'accusé, en les assurant qu'ils seroient bien récompensés par l'honnête personne qui leur enjoignoit de ne dire que la vérité.

Nous étions bien certains, leur ai-je dit, par les rapports qui nous avoient été faits, que M. Jones avoit été le premier assaillant ; & si cela étoit vrai, qu'il falloit qu'ils le déclarassent. J'ajoutai même qu'il le falloit absolument, & que j'étois moralement convaincu qu'ils s'en trouveroient bien....

J'apperçois maintenant, interrompit M. Alworthy, jusqu'ou vous avez *poussé les choses*.

Ah, monsieur ! reprit le procureur, ne croyez pas, du moins, que j'aie prétendu les engager à soutenir un mensonge. Croyez même que je n'aurois jamais osé m'exprimer ainsi, si l'espoir de vous obliger ne m'avoit pas conduit.

Cet espoir, lui dit Alworthy, ne

vous eût pas guidé , sans doute , si vous eussiez su que M. Jones étoit mon neveu ?

Il me convenoit peu , répondit Dowling , de paroître instruit d'un secret qu'il vous avoit plu de tenir caché.

Quoi donc ! s'écria M. Alworthy ; quoi ! ce secret étoit connu de vous ?....

Monfieur , reprit le procureur ; si vous m'ordonnez de parler , je vous dirai la vérité.... Oui , monfieur , je favois dès long-tems que M. Jones étoit votre neveu. C'est de madame votre sœur elle-même que je le tiens ; ce sont presque les derniers mots qu'elle me dit en expirant : j'étois seul avec elle , à côté de son lit , lorsqu'elle me chargea de la lettre que j'eus l'honneur de porter chez vous de sa part.... De quoi me parlez-vous maintenant ? lui dit Alworthy..... Quelle est donc cette lettre ?

Je parle , monfieur , répondit Dowling , de celle que je portai chez vous

de Salisbury, & que je remis alors entre les mains de M. Blifil.... Ah, ciel ! s'écria M. Alworthy. Eh bien, quel en étoit le contenu ? & que vous avoit dit ma sœur ?

Elle étoit mourante, lorsqu'elle m'en chargea, continua le procureur.... Hâtez-vous d'apprendre à mon frere (dit-elle en soupirant) que M. Jones est son neveu.... qu'il est mon fils... que M. Summer étoit mon époux.... & que je fais des vœux au ciel pour tous les deux. Je crus, après ce peu de mots, qu'elle alloit expirer..... J'appellai du monde : elle ne parla plus, & mourut quelque instans après.

M. Alworthy, les yeux au ciel, & le corps immobile, sembloit avoir perdu toute espèce de sentiment. Il revint enfin à lui-même, & s'adressant au procureur..... qui vous empêcha donc, dit-il, de m'instruire de votre message ?

Rappelez-vous, monsieur, lui dit Dowling, que vous-même étiez très-

malade alors. Je remis ma lettre à M. Blifil, qui, depuis ce tems, m'a plus d'une fois assuré qu'il s'étoit acquitté, auprès de vous, de ma commission; mais en me recommandant toujours de n'en jamais ouvrir la bouche, attendu que la réputation de madame votre sœur vous forçoit d'ensevelir cette aventure dans le plus grand secret. Ne soyez donc plus surpris de mon silence: je me serois tû jusqu'à la mort, si vous-même aujourd'hui ne m'eussiez forcé de parler.

Nous avons observé déjà, quelque part, que l'on peut couvrir un mensonge, même en disant la vérité: c'est précisément ce qui arrivoit ici. Blifil, en effet, avoit dit à Dowling ce que ce dernier rapportoit à M. Alworthy, mais il ne lui avoit pas fait illusion, & ne s'en étoit même pas cru capable. Dans la réalité, les éblouissantes promesses que Blifil avoit faites à ce procureur, étoient les seuls motifs qui l'avoient déterminé

à garder scrupuleusement ce secret. Mais l'air menaçant de M. Alworthy, la promesse du pardon, & la façon imprévue dont il venoit d'être interrogé; tout avoit concouru pour arracher de la bouche de M. Dowling, le développement d'un mystère qu'il sentoît bien ne pouvoir plus cacher.

M. Alworthy, très-satisfait de cette découverte, congédia M. Dowling, & le reconduisit même jusqu'à la porte, de crainte qu'il ne s'abouchât avec Blifil qui étoit remonté dans son appartement, où il s'applaudissoit d'avoir encore, pour cette fois, trompé son oncle.

Au moment que M. Alworthy remontoit chez lui, il rencontra sur l'escalier madame Miller, qui pâle & pénétrée d'horreur, lui dit : ah, monsieur ! j'ai vu passer cette coupable femme, que vous quittez dans le moment : vous savez tout sans doute ! daignez pourtant ne pas abandonner ce pauvre & malheureux jeune homme ! Considérez,

monfieur , qu'il ignoroit que cette femme fût fa mere ; & que cette horreur feule , fi vous y joignez votre refentiment , va le faire périr.

Madame , lui dit M. Alworthy , je fuis tellement agité de tout ce que je viens d'entendre , que je ne me fens point en état de vous répondre... Mais vous pouvez me fuivre..... J'ai fait d'étranges découvertes !... Venez , je vous en ferai part.

Le pauvre femme le suivit , en tremblant. M. Alworthy , courant alors à madame Waters , & la prenant par la main , fe retourna vers madame Miller... Quelle récompense , s'écria-t-il , avec tranfport , puis-je offrir à cette dame , pour le fervice important qu'elle vient de me rendre ?.... O madame Miller ! vous m'avez entendu mille fois appeller Tom du tendre nom de fils : hélas ! je penfois peu qu'il appartînt à ma famille..... Oui , votre ami , madame votre ami Jones eft mon neveu !...

Il est frere de ce serpent que j'ai si long-tems réchauffé dans mon sein !..... Madame Waters vous en racontera l'histoire ; elle vous apprendra par quel prodigieux concours de circonstances elle fut si long-tems regardée comme la mere. Ah ! je suis maintenant , je suis trop convaincu d'avoir été indignement trompé par celui que vous soupçonniez avec tant de raison..... C'est le plus lâche , le plus infame , & les plus détestable des hommes !

La joie de madame Miller la mit hors d'état de parler , & lui eût peut-être été funeste , si un torrent de larmes secourables n'étoit venu fort à propos soulager un si digne cœur..... Quoi , monsieur ! s'écria-t-elle , mon cher M. Jones est en effet votre neveu ?..... il n'est donc pas le fils de cette dame ? & votre cœur enfin s'ouvre pour lui ?... Ah , ciel ! j'ai donc assez vécu pour le voir aussi fortuné que je le desirois.

Oui, madame, lui dit tendrement M. Alworthy; oui, madame, il est véritablement mon neveu : vous m'en voyez aussi convaincu que charmé; & plaise au ciel que le reste de vos vœux, en sa faveur, soit bientôt accompli!.....

Et c'est à madame, s'écria l'hôtesse, c'est à cette chère dame que nous devons un si précieuse découverte?...

Oui, ma chère Miller, repartit en s'effuyant les yeux M. Alworthy; oui, c'est à elle-même à qui nous devons ce bonheur!

Eh bien, s'écria la bonne femme, c'est donc à deux genoux que je supplie le ciel de répandre sur elle ses plus chères faveurs.... Puisse-t-il, pour une si belle action, lui pardonner toutes ses fautes, quelque nombreuses qu'elles soient!

Madame Waters leur apprit qu'elle avoit tout lieu de croire que la détérioration de Tom ne seroit pas longue,

attendu que le chirurgien de M. Fitz-Patrick, accompagné d'un homme de grande condition, étoit allé chez le *juge de paix* qui l'avoit mis en œuvre, pour lui certifier que le malade étoit hors de danger.

M. Alworthy dit qu'il seroit charmé, à son retour, de trouver son neveu à la maison; mais qu'il étoit absolument obligé de sortir pour une très-importante affaire. Il ordonna alors à un domestique d'appeler des porteurs, & laissa les deux dames ensemble.

M. Blifil, dès qu'il entendit arriver la chaise, se hâta de descendre, pour accompagner son cher oncle: il oublioit très-rarement ces sortes de devoirs. M. Alworthy, à qui il adressa plus d'une fois la parole, ne lui répondit qu'au moment qu'il entra dans la voiture. Alors, avec un regard fait pour terrasser le plus intrépide des fourbes..... Ayez soin, monsieur, lui dit-il, de te-

air prête , pour mon retour , la lettre que m'écrivit en mourant votre mere.

On comprend aisément que ces quatre mots laisserent M. Blifil dans une situation à ne pouvoir guere être enviée que par quelqu'un que l'on mene au supplice.





## CHAPITRE VIII.

*Nouveaux progrès de l'histoire.*

**M**ONSIEUR Alworthy, chemin faisant, lut la lettre de Jones à Sophie, que lui avoit laissée M. Western, & y trouva plus d'une expression relative à lui-même, qui lui coûtèrent quelques larmes. Il arriva enfin chez M. Western, & fut introduit dans l'appartement de Sophie.

Après les premières politesses, & quelques momens de silence de part & d'autre (durant lesquels miss Western, qui avoit été prévenue par son père, s'amusoit avec son éventail, tandis que tout en elle déceloit son trouble & sa confusion), M. Alworthy, qui n'étoit pas trop affermi lui-même, ouvrit pourtant enfin la bouche. J'ai lieu de craindre, madame, lui dit-il, que ma famille

ne vous ait occasionné bien des peines ; & je crains plus encore , quoiqu'innocent à cet égard , que vous ne m'en regardiez comme l'unique auteur. Soyez pourtant bien convaincue , madame , que si j'eusse été mieux instruit de votre éloignement pour l'alliance proposée , vous seriez depuis long-tems affranchie des persécutions que vous avez souffertes. J'ose donc me flatter que le motif de ma visite vous sera moins suspect , puisqu'il ne tend , je vous le jure , qu'à vous rendre entièrement à vous-même.

Monfieur, lui répondit Sophie, d'un air modeste, une conduite si généreuse est telle que je devois l'attendre de la part de M. Alworthy. Mais, puisque vous daignez me rappeler des peines auxquelles je vous vois compatir, souffrez que je vous dise à quel point elles m'ont été sensibles : je n'ai besoin que d'un seul mot pour vous les peindre. J'aimois mon pere autant que j'en étois aimée : vos fatales propositions m'ont

ôté toute sa tendresse. Je suis trop convaincu, monsieur, de la bonté, de l'équité de votre caractère, pour que je vous soupçonne de conserver quelque ressentiment de mes refus. Nos inclinations sont indépendantes de nous ; & quel que soit le mérite de monsieur votre neveu, je ne puis contraindre mon cœur à s'attendrir pour lui.

Ne craignez rien, trop aimable Sophie ! lui dit M. Alworthy. Blifil, dût-il être mon fils, dussé-je même l'estimer, mon cœur est incapable d'un ressentiment de ce genre. Je suis trop intimement convaincu que la raison ne maîtrisa jamais l'amour.

Ah ! monsieur, répondit Sophie, toutes vos expressions prouvent la dignité de cette ame sublime que tout le monde reconnoît & respecte en vous. Daignez croire, du moins, que la certitude de mon malheur futur a pu seule m'inspirer le courage de résister aux volontés d'un pere...

Je le crois; oui, je le crois, madame, répliqua M. Alworthy, & je vous félicite même de cette généreuse résistance. Que de maux vous aviez prévus ! & que j'admire en vous un discernement si rare !..... Cet amant que vous avez si constamment refusé, cet unique auteur de tant de larmes qu'ont versées vos beaux yeux, cet époux enfin que vouloit vous donner un père.... n'étoit qu'un fourbe, qu'un perfide, en un mot, aussi digne de vos mépris, qu'il l'est maintenant de ma haine.

Quoi, monsieur ? quoi ! s'écria Sophie..... Ah, ciel, que vous me surprenez !.....

Ma surprise a surpassé la vôtre, madame, répondit M. Alworthy..... Mais ce que je vous dis n'en est pas moins vrai. Ah, monsieur, interrompit-elle, me préserve le ciel d'en conserver le moindre doute ! La vérité, la seule vérité, habita toujours sur vos lèvres..... Cependant..... par quel hasard ?... par

quel événement aussi surprenant qu'imprévu avez-vous découvert ?...

Vous apprendrez tout le tissu de cette horrible histoire , lui dit , en frémissant , M. Alworthy. J'ai maintenant des propositions plus pressantes & plus féricufes à vous faire.....

O mis Western ! je fais tout ce que vous valez ; & je ne puis abandonner l'efpoir de vous voir illustrer ma famille... Il me reste un parent , madame ; un jeune homme dont le caractère ( j'en fuis bien convaincu ! ) est le parfait contraire de celui de Blifil , & dont j'égalerais la fortune à celle que je deftinois au monstre qui nous trompa tous si long-tems..... Puis-je efperer , madame , que vous daignerez recevoir une vifite de fa part ?

Sophie , après une minute de filence , lui répondit : je ne dois , ni ne puis agir que fincèrement avec M. Alworthy : fon caractère & fes bienfaits l'exigent... J'ai réfolu , monsieur , du moins quant

à présent , de n'écouter , de quelque part que ce puisse être , aucune proposition de cette espece. Mon seul desir est de regagner l'affection de mon pere , & de me revoir à la tête de sa maison. Tels sont mes vœux , monsieur ! & c'est de vous-même que j'ose en espérer la réussite. Souffrez donc que je vous supplie , permettez que je vous conjure , au nom de cette bonté même , que tant de gens ont éprouvée , & que j'éprouve avec tant de reconnoissance , de ne point , en brisant mes fers , me replonger dans un autre esclavage encore plus douloureux !

Ah ! madame , répliqua le respectable M. Alworthy , me croyez-vous capable d'avoir eu de pareils desseins ?... Si telle est votre résolution ; quoi qu'il doive en souffrir , je serai votre défenseur..... Cet amant doit se taire.

Ah ! je renais , s'écria l'aimable Sophie , en reprenant un visage riant : les

Souffrances d'un inconnu n'auront pas droit de troubler mon repos.

Pardonnez - moi , madame , s'écria Alworthy ; ce malheureux vous est connu , & peut-être trop pour son bonheur ! Une passion aussi vive , aussi durable , aussi sincere que la sienne , ne peut qu'être fatale à mon infortuné neveu.

A votre neveu , monsieur ! s'écria en tremblant , Sophie..... O ciel ! en auriez-vous un autre?... Je n'en ouïs jamais parler.

Oui , madame , lui dit en soupirant M. Alworthy , j'en ai un autre..... Je l'ignorois ainsi que vous..... Ce n'est que d'aujourd'hui que je le fais. Ce M. Jones , qui , depuis si long-tems , brûle pour vous... lui-même ! lui-même , est mon neveu !...

Monsieur Jones ? ah , monsieur , que me dites-vous !.... Lui votre neveu !.... Quoi , se peut-il ?....

Il l'est, madame.... Il est fils de ma sœur : je le reconnois, je le reconnoîtrai toujours pour tel, & je n'en rougirai jamais. Je rougis seulement de l'excès de mon injustice envers ce malheureux jeune homme : car son mérite, car ses vertus, car la noblesse de ses sentimens ne m'étoient pas aussi cachés que sa naissance... Ah, madame ! ah, que je fus injuste, ah, que je fus cruel à son égard !... Que de reproches à me faire !... ( Ici le bon homme s'essuya les yeux, & continua ainsi. ) Je me sens dans l'impossibilité de jamais m'acquitter envers lui, si vous me refusez votre secours... Daignez me croire, adorable Sophie ! Il faut que je l'estime bien, pour oser aujourd'hui vous l'offrir. Je fais qu'il fut coupable de quelques erreurs : mais il a le cœur d'un héros.... Je le connois..... Je vous réponds de lui, madame.... Il se rendra digne de vous.

M. Alworthy s'arrêta, en attendant

*Tome IV.*

**N**

une réponse, qu'il ne reçut de miss Western qu'après qu'elle se fut un peu remise des mouvemens tumultueux qu'avoit fait naître en elle une nouveauté aussi étrange qu'imprévue.

Je pátage de grand cœur votre joie, monsieur, lui dit-elle; & je ne doute pas de sa durée. Votre neveu a des vertus, je ne puis le nier; je doute même que vous ayez jamais à vous repentir de vos bontés pour lui.

Je compte aussi, madame, repartit l'oncle, qu'il est plus capable qu'un autre de rendre une épouse véritablement heureuse... Eh ! ne seroit-il pas le plus abandonné des hommes, si, possesseur d'une si digne épouse... Pardonnez, encore un coup, interrompit Sophie, si je suis sourde sur ce point, M. Jones est très-estimable; mais je n'en veux point pour époux... Non, monsieur; c'est un parti mûrement pris... c'est moi qui vous le jure.

Madame, répondit M. Alworthy, un peu interdit, je ne m'attendois pas absolument à cet arrêt, sur-tout après ce que m'a dit tantôt M. Western... Et si cet infortuné jeune homme mérita jamais de vous plaire, j'ignore, en vérité, par quel endroit il a pu mériter de perdre la bonne opinion que vous aviez conçue de lui... Peut-être l'a-t-on mal à propos noirci dans votre esprit, ainsi qu'on l'avoit noirci dans le mien : la calomnie, une fois en fureur, n'épargne guere son objet... Il n'est du moins pas assassin, comme on me l'avoit dit, madame ; il avoit été attaqué ; il a dû se défendre : il est donc innocent ; c'est du moins un fait que je vous atteste.

Monsieur, lui dit Sophie, vous connoissez mes sentimens : de grace, ne m'en parlez plus. Ce que mon pere a pu vous dire, n'a rien de surprenant pour moi. Mais quelles qu'aient été ses craintes, il

N ij

ne m'a point rendu justice : je ne les occasionnai jamais , puisque j'ai toujours eu & aurai toujours pour principe , de ne prendre un époux que de sa main. Voilà , je crois , ce qu'un enfant doit à son pere ; & rien ne m'en eût fait départir. Je ne croyois pas , il est vrai , que l'autorité paternelle dût s'étendre jusqu'à nous forcer de passer dans les bras d'un objet trop odieux. Pour me sauver de cette violence ( que je n'avois , hélas ! que trop à craindre ) j'ai osé m'absenter de chez lui , & chercher un asyle ailleurs. Voilà la vérité de mon histoire ; & si mon pere , ou peut-être le monde , osé me prêter d'autres vues , le témoignage de mon cœur suffit pour me justifier à mes yeux mêmes... & c'est assez pour moi.

Je vous écoute , miss Western , s'écria Alworthy , je vous entends avec transport ! j'admire la justesse de vos idées , & la noblesse de vos sentimens ;

mais assurément vous ne dites pas tout.  
Je vais vous offenser peut-être!.... Mais  
puis-je regarder comme un songe ce  
que je fais, ce que j'ai vu, ce que  
j'ai entendu? Et se peut-il que vous  
ayiez si long-tems souffert des cruautés  
d'un pere, pour un homme qui vous eût  
été absolument indifférent?

Je vous supplie, monsieur, répondit  
Sophie, de vouloir bien ne pas insister  
avec tant de chaleur sur les motifs de  
mes refus... Oui, monsieur, je l'avoue...  
Oui, j'ai long-tems & beaucoup souffert : ce n'est pas à M. Alworthy que je  
dois le cacher... J'avois, j'en conviens,  
sans rougir, la plus haute opinion de  
M. Jones... & cette erreur m'a coûté  
cher.... Mon pere & ma tante le savent.  
Mais ces maux sont passés.... Je ne de-  
mande plus que le repos; & ma résolu-  
tion est prise..... Votre neveu a des  
vertus, monsieur.... Il en a beaucoup....  
&, sans doute, en vous faisant honneur

dans le monde , il ne peut qu'ajouter à votre félicité... Mais...

Vous seule , hélas ! pouvez faire la sienne , interrompit M. Alworthy ; & c'est ce motif seul qui m'engage à vous presser si fortement en sa faveur.... On vous trompe , monsieur , on vous trompe ! lui répondit Sophie..... Ce n'est pourtant pas lui que j'en accuse absolument... Mais c'est bien assez qu'il m'ait trompée moi-même. Monsieur , encore un coup , ne me parlez plus de M. Jones..... Je serois fâchée d'avoir à vous dire.... C'est par rapport à vous , enfin , que je l'épargne ici. Je lui souhaite , & bien sincèrement , tous les bonheurs ensemble : je vous répète même encore , quelque droit que j'aie de m'en plaindre , qu'il a de grandes qualités. Je ne cacherai même pas mes premiers sentimens pour lui ; mais rien ne sauroit me les rendre... & M. Blifil même n'est peut-être pas aujourd'hui

plus indifférent à mes yeux que celui pour qui vous parlez.

M. Western, très-impatient du succès de cette conférence, venoit d'arriver à la porte, d'où ayant entendu les dernières paroles de sa fille... Elle a menti ! s'écria-t-il, en se précipitant dans la chambre ; elle a menti comme... une femme. Elle aime encore !.... elle raffolle encore de ce coquin de Jones, & se sauveroit encore avec lui, si je voulois la laisser faire.... Vous ne me tenez point parole, lui dit M. Alworthy, en le regardant d'un air fâché : à quoi servent ces violences ? Vous ne connoissez pas encore votre fille, monsieur ; sans quoi, vous l'estimeriez davantage. Pardon, pourtant, de ma franchise : mais je crois parler à mon ami.... & si nous l'étions moins, vous me verriez peut-être, après ce que je viens d'entendre d'elle, envier votre fort.

Il est bon là ! s'écria Western , écumant de colere... C'est donc ainsi qu'on vous attrappe , ainsi que moi ?... Sortez , forttez , entêtee que vous êtes ; remon-  
tez vite à votre appartement ; & prépa-  
rez-vous à m'obéir , ou nous verrons  
bientôt beau jeu.

Dès que Sophie fut retirée.... Tenez ,  
monfieur , dit le fougueux Western , en  
montrant une lettre ; voyez ce que m'é-  
crit miladi Bellafton ! Le batard est enfin  
forti de prifon ; & l'on m'avertit de trem-  
bler pour ma fille.... Morbleu ! voifin ,  
vous n'êtes pas au fait ; vous ne con-  
noiffez pas le quart des rufes de ce mau-  
dit gibier-là !...

M. Alworthy , après lui avoir laiffé  
purger fa bile , l'informa de fa décou-  
verte concernant Jones , de fon jufté  
reffentiment contre Blifil , & de routes  
les particularités dont nous avons rendu  
compte au lecteur dans les chapitres  
précédens.

Les hommes les plus emportés sont ceux qui se calment le plus promptement. Western , instruit de l'infamie de son cher Blifil , entrevit à peine que M. Alworthy adoptoit Jones pour son héritier , qu'il s'unit avec l'oncle pour chanter les louanges du nouveau neveu , & qu'il témoigna autant d'ardeur pour le mariage de Sophie avec notre héros , qu'il en avoit marqué précédemment pour celui de Blifil.

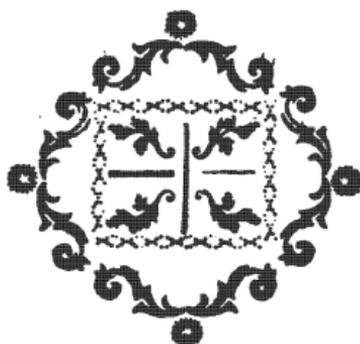
M. Alworthy lui fit alors le détail de la conversation qu'il venoit d'avoir avec Sophie , & en exprima tout son étonnement.

Western , qui n'y voyoit plus clair , se mit alors en tête que sa sœur étoit parvenue à disposer Sophie en faveur du lord Fellamar. Il n'en fallut pas davantage pour irriter de nouveau le bonhomme , qui détestoit toujours bien cordialement tous les lords d'Angleterre.

L'oncle de Jones tira cependant de

N ▼

lui de nouvelles promesses de n'employer aucuns moyens violens contre sa fille. Il le quitta ensuite, pour retourner chez madame Miller ; mais non pas sans avoir promis à M. Western de lui amener Jones dès l'après-dinée même : attendu (disoit le pere de Sophie) qu'il ne pouvoit trop tôt se raccommoder avec son bon & ancien ami.



---

 C H A P I T R E I X.

*Dans lequel l'histoire commence à tendre vers la conclusion.*

**T**OM venoit d'arriver chez madame Miller, au moment que M. Alworthy y rentroit.

On imagineroit difficilement une scene plus intéressante & plus tendre que cette premiere entrevue de l'oncle & du neveu ( car madame Waters , comme le lecteur le conçoit aisément , n'avoit pas manqué , dans sa derniere visite , de découvrir au prisonnier tout le secret de sa naissance. ) Les premiers transports de leur joie mutuelle seroient affoiblis par mes expressions : les cœurs sensibles se les peindront suffisamment : nous n'écrivons pas pour les autres.

Après que M. Alworthy eut relevé

N vj

Tom, qui s'étoit prosterné à ses pieds, & qu'il l'eut reçu dans ses bras.... ô mon enfant ! s'écria-t-il, que je suis condamnable ! que d'injustices n'ai-je pas à me reprocher !... Hélas ! comment pourrai-je réparer tous les maux que mon aveuglement t'a fait souffrir ?

J'en suis trop bien payé ! s'écria Jones : eussé-je dû souffrir mille fois plus, cet instant fortuné acquitte, efface tout !.. O mon cher oncle ! tant de bonté, tant de tendresse me ravit, me transporte & m'accable.... Quoi, je suis à vos pieds ! quoi, vous daignez m'aimer encore ! quoi, je me sens pressé dans les bras de mon tendre, de mon illustre, de mon généreux bienfaiteur !..

O mon cher Tom ! dit en soupirant M. Alworthy, je fus trop cruel envers toi.....

Il lui dévoila alors toutes les ruses, tous les noirs complots de Blifil ; il s'accusa cent fois lui-même, en gémissant,

d'avoir été trop facile à séduire , & d'avoir poussé trop loin son ressentiment contre un innocent opprimé.... Ah ! monsieur , arrêtez , s'écria Jones : ne m'aviez-vous pas élevé comme votre enfant ? n'aviez-vous pas tout fait pour moi ? Le plus sage , le plus prudent des hommes , eût été trompé comme vous ; & séduit par les mêmes prestiges , eût , sans doute , été plus rigoureux encore. A travers tout votre courroux , j'ai vu percer votre bonté ; je lui dois tout ce que je suis. Dans des momens si doux , ne réveillez pas mes remords ; ne me forcez point à m'accuser moi-même. Hélas ! je fus bien moins puni que je n'avois mérité de l'être ; & mon unique affaire , à l'avenir , sera d'être digne en effet de tout le bonheur dont vous me comblez maintenant. Ah ! croyez - moi , monsieur ; mes souffrances , soyez-en sûr , n'ont pas été totalement perdues : quoique souvent coupable , mon cœur ne

s'est point endurci ; & je rends graces au ciel d'un châtement qui m'a forcé d'ouvrir les yeux sur mes erreurs. J'en ai vu, j'en ai ressenti bien vivement toutes les conséquences..... O mon cher oncle ! elles m'ont entraîné, par degrés, jusqu'aux bords de l'abyme... Je me suis vu prêt d'y tomber !...

Je suis ravi , mon cher enfant , lui dit M. Alworthy , d'entendre vos regrets : car , bien convaincu que l'hypocrisie ( juste ciel , à quel point ne m'en avoit-elle point imposé ! ) , bien convaincu , dis-je , qu'elle ne fut jamais comptée parmi vos défauts ; je crois , & très-fincèrement , tout ce que vous me dites.

Vous voyez maintenant , mon cher neveu , dans quels dangers trop de légèreté peut entraîner la vertu même. O mon ami ! la circonspection est le premier de nos devoirs : si nous nous aimons assez peu pour le négliger , ne soyons point

surpris que le monde ait pour nous peu d'égards. Quand quelqu'un , de ses mains , jette les fondemens de sa propre ruine , c'est pour l'édifice d'autrui que l'imprudent travaille.... Vous avez donc reconnu vos erreurs , & vous me l'assurez ? Je vous en crois , mon cher enfant , & par conséquent , à compter de ce jour , je veux , je dois les oublier. Ne vous les rappelez vous-même que pour les éviter à l'avenir. Souvenez-vous cependant , pour votre propre consolation , que la différence est grande entre les fautes que trop de candeur ou de légèreté fait dégénérer en imprudences , & celles qui procedent uniquement d'un cœur faux & gâté. Les premières , peut-être , conduisent plus souvent un jeune homme à sa perte ; mais , s'il rentre en lui-même , son caractère se changera totalement en bien : le monde , non pas d'abord , mais insensiblement , lui rendra son estime ; & il est

toujours aussi doux que consolant de réfléchir sur les dangers auxquels nous sommes échappés. Mais pour un fourbe, mais pour un lâche, mais pour un infame, il n'est plus de retour : les taches qui l'avilissent sont aussi noires qu'éternelles ; le tems ne peut les effacer. La juste horreur du genre humain poursuit sans cesse le coupable ; le mérite public l'écrase ; & s'il se voit enfin forcé de s'enterrer dans la retraite, les regrets, les remords, les craintes habitent avec lui. Plus foible qu'un enfant timide, seul dans son lit au milieu de la nuit, le sommeil fuit loin de ses yeux, le moindre bruit ajoute à ses alarmes : sûr d'être haï de tous, il se défie de tout, il déteste tout, il craint tout, & n'espère rien. L'instant même qui doit terminer son supplice, ce dernier instant après lequel un homme au comble du malheur aspire, n'offre à ses yeux que des suites horribles,

& lui rend l'avenir plus redoutable encore que le présent. Consolez-vous donc, mon cher Tom : cette affreuse situation n'est pas la vôtre ; & bénissez l'Être suprême qui vous a dessillé les yeux, pour vous montrer le précipice où vos égarements alloient vous conduire à grands pas. Vous avez quitté, vous détestez cette route fatale, pour rentrer dans le sentier de la vertu ; & le bonheur qui vous attend, ne dépend plus maintenant que de vous-même.

A ces mots, Tom, laissant échapper un soupir douloureux : ah monsieur ! s'écria-t-il, je n'ai point de secrets pour vous..... Il n'est plus de bonheur pour moi !.... Celle de qui je l'attendois, a droit de me croire coupable... J'ai perdu son estime.... Et je ne puis la condamner !..... O mon cher oncle, quel trésor j'ai perdu !...

Je vous entends, lui dit M. AL-

Worthy. N'espérez pas que je vous flatte sur ce point : j'ai vu celle que vous aimez , & nous avons parlé de vous. Si vous voulez que je vous croie sincère , j'en exige une preuve : promettez-moi , soit qu'elle vous reçoive en grâce , ou qu'elle persiste dans ses résolutions , de vous en rapporter entièrement à sa volonté. Elle n'a déjà que trop souffert par rapport à ma famille.... J'en frémis , mon cher Tom !... Qu'elle soit libre ; n'en parlons plus. Son père , je le connois , sera sans doute aussi prompt à la tourmenter désormais en votre faveur , qu'il le fut ci-devant en faveur d'un autre ; mais je n'y saurois consentir. Sophie fut trop persécutée ; je veux qu'elle soit libre dans son choix.

O mon cher oncle ! répondit Jones , imaginez des ordres qui puissent m'acquérir quelque mérite en les exécutant... Croyez , croyez , monsieur ,

que si j'étois capable de vous désobéir , ce seroit pour épargner à ma Sophie un seul instant de peine. Non , monsieur ; si je suis assez malheureux pour lui déplaire , l'idée seule d'ajouter encore à ses maux suffiroit pour me faire étouffer jusqu'aux apparences même de ma passion pour elle. Le bonheur d'obtenir Sophie est le plus grand que le ciel puisse maintenant m'accorder ; mais ce n'est que de l'amour seul que je veux le tenir.

Je vous l'ai dit , mon enfant , répliqua M. Alworthy , je ne puis vous flatter : je crains que tout espoir ne vous sois désormais interdit. Je ne vis jamais de résolution plus ferme que la sienne ; & vous savez peut-être mieux que moi quel en est le motif.... Hélas ! je ne le fais que trop , répondit Jones ; je fais combien je suis coupable , & sa colere est juste....

Un domestique , qui entra alors ,

vint annoncer que M. Western étoit sur l'escalier : l'empressement de voir Tom ne lui avoit pas permis d'attendre un instant sa visite. Sur quoi notre héros, dont les yeux étoient tout en larmes, pria son oncle de descendre, en attendant qu'il fût en état de paroître ; & M. Alworthy donna ordre que l'on introduisît M. Western dans une chambre basse, où il alla le recevoir.

Madame Miller n'eut pas plutôt appris que M. Jones, qu'elle n'avoit pas encore vu depuis qu'il étoit libre, se trouvoit seul, qu'elle accourut pour l'embrasser. Après les premiers transports de sa joie, la bonne hôtesse fit tomber la conversation sur Sophie. Elle rendit compte à son ami Tom d'une nouvelle visite qu'elle avoit faite à son amante, mais dont le succès n'avoit pas été plus heureux que ci-devant.... Elle doit pourtant être

bien éclaircie sur la lettre qui fait votre crime à ses yeux , s'écria madame Miller ; car je lui ai dit que M. Nightingale en étoit l'auteur , & qu'il étoit prêt de l'affirmer devant elle, Je lui ai dit que les motifs qui l'avoient fait écrire , devoient vous rendre encore plus estimable à ses yeux mêmes , puisque c'étoit pour vous rendre plus entièrement à elle , en mettant fin à une intrigue qui ne vous avoit jamais plu ; & que depuis son arrivée en cette ville , ou du moins depuis que vous l'y avez vue , vous ne vous êtes rendu coupable d'aucune infidélité. Je crains ici de m'être un peu trop avancée , ajouta madame Miller : le ciel me le pardonnera , sans doute ; votre conduite future ( je l'espère du moins ) sera ma justification. J'ai dit , j'ai fait enfin tout ce dont j'ai pu m'aviser , mais sans rien obtenir. Elle est inflexible , monsieur !

elle en a , me dit-elle , déjà trop pardonné ; & son horreur pour tout ce qui sent la débauche est si grande , que je n'ai plus su que lui dire . Je voulois cependant vous excuser ; mais la justice de ses plaintes me fermoit aussi-tôt la bouche . Sur mon honneur , c'est une femme incomparable ! & l'une des plus douces & des plus sensées que je connoisse ! Je l'eusse volontiers embrassée pour une de ses expressions que je n'oublierai de ma vie : c'est une sentence digne d'un Ciceron ou d'un évêque . « Je crus » autrefois ( me dit-elle ) avoir découvert un bon cœur dans M Jones ; » c'est par-là qu'il m'avoit plu ; c'est » par-là que je l'estimois . Mais un » penchant trop décidé pour le libertinage corrompt toujours le meilleur cœur ; & tout ce qu'un vrai » débauché peut espérer d'une femme » sensée , c'est de lui voir mêler quel-

« quès sentimens de pitié au mépris  
 « qu'elle conçoit pour lui. »

« Madame Miller ! » répondit Jones ,  
 puis - je supporter la pensée de l'avoir  
 perdue !... »

Perdue ? Oh , que non ! s'écria-  
 t-elle , je vois encore de l'espérance.  
 Changez mon cher ami , changez de  
 vie ; perdez vos habitudes , & vous  
 retrouverez l'espoir. Au surplus , si  
 Sophie demeuroid inflexible , je con-  
 nois une jeune dame , très - aimable  
 très - riche , & qui meurt d'amour  
 pour vous. Je ne le fais que de ce  
 matin , & j'en ai fait part à miss Wes-  
 tern ; j'ai même été un peu au-delà  
 de la vérité , car je lui ai dit que vous  
 l'aviez refusée : mais j'étois sûr que  
 vous le feriez ; cela revient au même..  
 Ce que cette nouvelle a produit ,  
 vous consolera peut-être un peu.  
 Lorsque je lui ai nommé la jeune  
 dame , qui n'est autre que l'aimable

mistris Hunt , qu'elle ne connoît pourtant pas , mais que je lui ai peinte en beau , j'ai cru la voir pâlir ; mais quand j'ai dit que vous l'aviez refusée , son teint , je vous le jure , a reparu tout-à-coup ce qu'il étoit auparavant , peut-être même un peu plus animé. En un mot , j'ai vu que M. Jones , quoique disgracié , étoit toujours dans le cœur de Sophie.

Cette conversation fut ici interrompue par l'arrivée de M. Western , que l'autorité de M. Alworthy même , quoique très-puissante sur lui , n'avoit pu retenir plus long-tems.

Il se précipita sur notre héros , en criant à gorge déployée : ah , mon ancien ami ! ah , mon cher Tom ! je suis , morbleu , charmé de te revoir ! Plus de souvenir du passé , je t'en prie. Mon intention ne pouvoit être de t'insulter ; Alworthy le fait , & tu le fais toi-même , puisque je te prenois pour  
un

un autre. Tout bon chrétien doit pardonner : ainsi plus de rancune entre nous deux.

J'espère, monsieur, répondit Tom, ne point oublier vos bienfaits; & je ne me rappelle pas que vous ayiez jamais pu m'offenser....

Touche donc là, lui dit M. Western. Tu es, en vérité (ajouta-t-il en lui ferrant la main de façon à le faire crier) le plus honnête garçon que je connoisse.... Viens, mon cher Tom : je veux te présenter à ta future....

M. Alworthy l'arrêta, & le fit enfin consentir, quoiqu'à regret, de remettre à l'après-midi la visite de Tom à miss Western.





## C H A P I T R E X.

*Où l'histoire continue de marcher à grands pas vers la conclusion.*

**D**ÈS que le bonhomme fut sorti, Jones apprit à son oncle & à madame Mitler que sa liberté lui avoit été procurée par deux lords, qui, suivis de deux chirurgiens, & d'un ami de M. Nightingale, avoient été chez le magistrat, par les ordres duquel il avoit été arrêté, & qui sur leur rapport affirmé de l'état du malade, avoit ordonné son élargissement.

L'un des deux lords, ajouta Jones, ne lui étoit pas inconnu. Mais sa surprise avoit été extrême, en voyant l'autre lui demander excuse d'une offense dont il s'avoit coupable, & qu'il disoit n'avoir commise qu'après avoir

été trompé par certains ennemis secrets de M. Jones.

Développons dès à présent cette aventure, dont M. Jones ne fut pourtant bien éclairci que dans la suite.

Le lieutenant que milord Fellamar, à l'instigation de lady Bellaſton, avoit employé pour faire arrêter Tom, en rendant compte à milord de ſon expédition, avoit fait un rapport très-avantageux du courage de ce jeune homme, & avoit fortement aſſuré ce ſeigneur que M. Jones, loin d'être un vagabond, comme on le lui avoit fait entendre, étoit certainement tout autre choſe. Le lieutenant, en un mot, s'étoit expliqué ſi affirmativement ſur cet article, que milord Fellamar, dont le fond du caractère étoit aſſi noble que généreux, entrevoyant quelque mal-entendu, & craignant les ſuites d'une action qui ne pouvoit manquer d'être généralement condamnée, avoit ſenti

quelques inquiétudes sur la vérité des avis qu'on lui avoit donnés.

Le hasard l'avoit fait dîner le lendemain avec le pair d'Irlande dont nous avons déjà parlé, qui à propos d'une conversation sur le duel, avoit fait part à la compagnie du combat de M. Fitz-Patrick, auquel il n'avoit pas absolument rendu justice, & sur-tout relativement à l'épouse de cet Irlandois. Cette femme, suivant lui, étoit la plus à plaindre de son sexe; & il s'intéressoit d'autant plus vivement pour elle, que tout étoit à craindre pour la vie de l'épouse, si le mari la contraignoit jamais de retourner avec lui.

Le lord Fellamar, qui avoit cru l'occasion très-propre pour s'éclaircir plus amplement sur ce qui touchoit M. Jones, avoit proposé au pair d'Irlande de l'accompagner chez Fitz-Patrick, pour l'engager, s'il étoit possible, à se séparer volontairement

d'avec son épouse ; & la proposition du lord Anglois avoit été d'autant plus volontiers acceptée , qu'il étoit vraisemblable que la présence d'un lord de plus ne pourroit être que d'un très-grand poids aux yeux de M. Fitz-Patrick.

L'événement justifia qu'il pensoit juste ; car le pauvre mari ne vit pas plutôt sa femme protégée par deux lords , qu'il consentit à tout ce qu'on voulut , & signa tout de bonne grace.

Il avoit même été si bien désabusé , par madame Waters , des soupçons qu'il avoit eus contre Jones & contre sa femme , à cause de l'aventure d'Upton , que , devenu totalement indifférent sur cet article , il parla hautement en faveur du prisonnier , fit son éloge à milord Fellamar , prit tout le blâme du combat sur lui-même , & déclara que son adversaire s'étoit comporté ,

dans cette affaire , avec toute la bravoure & tout l'honneur imaginable.

Le pauvre Fitz-Patrick , interrogé plus amplement par le lord Fellamar , sur la personne & sur la famille du prisonnier , l'avoit assuré , conformément à ce qu'il avoit appris de madame Waters ( après l'entrevue de cette dame avec Dowling ), que M. Jones étoit neveu d'un seigneur campagnard , très-opulent , & très-confidéré dans sa province.

Tout ceci avoit touché le lord au point qu'il avoit cru ne pouvoir employer trop tôt tout son crédit pour rendre justice à un gentilhomme qu'il avoit insulté si mal à propos ; & sans songer à la rivalité qui avoit subsisté entre eux ( car il avoit perdu tout espoir de jamais posséder Sophie ), il s'étoit déterminé à ne pas perdre un instant pour rendre la liberté à M. Jones. C'étoit même en partant de cette réso-

lution , qu'il avoit engagé le pair d'Irlande à l'accompagner à la prison , où il s'étoit comporté avec M. Jones de la façon dont nous venons de vous l'apprendre.

Revenons maintenant à M. Alworthy , & à notre ami Tom , à qui son oncle fit alors le détail de ce qu'il avoit appris de madame Waters & de M. Dowling.

Tom lui en marquoit toute sa surprise , lorsqu'un laquais envoyé par M. Blifil vint demander si M. Alworthy trouveroit bon que son maître vint lui rendre ses devoirs. Le bon gentilhomme , étonné du message , tressaillit & changea de couleur..... Dites à celui qui vous envoie , s'écria-t-il , que je ne le connois plus.

Ah , monsieur ! lui dit Jones , d'une voix tremblante , daignez considérer.... Tout est considéré , répondit l'oncle ; & c'est vous que je charge de ma ré-

ponse à ce malheureux.... nul n'est plus propre à lui porter l'arrêt de sa condamnation, que celui dont il avoit si lâchement complotté la perte.

Pardonnez-moi, mon cher monsieur, s'écria Tom : un instant de réflexion, j'en suis certain, vous convaincra absolument du contraire. Ce qui pourroit lui sembler juste, en sortant de toute autre bouche, ne lui paroitra qu'une insulte en partant de la mienne. Et d'ailleurs, qui prétendez-vous que j'opprime ?..... mon propre frere ! votre neveu !.... Permettez que je vous supplie, monsieur, de laisser calmer votre ressentiment avant que de rien prononcer contre lui... Et songez, mon cher oncle, que je fus condamné moi-même, sans avoir été entendu !

M. Alworthy resta muet pendant quelques instans.... Ah, mon cher Tom ! s'écria-t-il, en l'embrassant, les yeux baignés de larmes, que tu re-





H. Gravelot Del.

oubles mes regrets ! Ciel ! quel étoit mon aveuglement , lorsque je t'ai persécuté !

Madame Miller , qui entra dans ce moment , trouva Jones dans les bras de son oncle. Rien ne put contenir les transports de cette bonne femme , qui , tombant tout-à-coup à genoux , remercia le ciel d'un événement qui rendoit , disoit-elle , tant des gens heureux !... Elle courut ensuite à M. Jones , & en l'embrassant de tout son cœur , elle l'accabla de toutes les félicitations que lui dicta l'amitié la plus vive. M. Alworthy même , comme l'on peut juger , en eut aussi sa bonne part , & lui témoigna , à son tour , combien il étoit enchanté d'avoir retrouvé dans Jones un ami & un parent si digne de toute sa tendresse. Madame Miller les pria de descendre pour dîner , dans sa salle à manger , où ils verroient une assemblée de gens aussi satisfaits qu'eux :

O v

c'étoit M. Nightingale avec sa jeune épouse, & sa cousine Henriette avec son nouvel époux.

M. Alworthy la pria de l'excuser. Il avoit résolu de dîner dans son appartement, avec son neveu, à cause de quelques affaires particulières qu'il avoit, disoit-il, à terminer avec lui : mais il promit, & pour lui-même, & pour M. Jones, que l'un & l'autre augmenteroient le soir cette aimable société.

Madame Miller demanda alors ce que M. Alworthy prétendoit faire de Blifil ? Pour moi, dit-elle, avec chaleur, je ne puis être tranquille tant que je sentirai ce méchant homme dans ma maison.

Madame, lui répondit M. Alworthy, il m'inquiète autant que vous, & me pèse encore plus.

Oh bien, s'écria-t-elle, dès qu'il en est ainsi, laissez-moi le soin de vous

en défaire ; il verra bientôt le devant de ma porte , je vous en répons ! j'ai là-bas deux ou trois grands gail-lards.....

La violence est inutile ; interrompit l'oncle. Si vous voulez vous charger , auprès de lui , de deux mots de ma part , je suis persuadé qu'il sortira à l'amiable.

Si je le veux ? s'écria l'hôtesse : c'est , dans ma vie , tout ce que j'aurai fait de meilleur cœur !

M. Jones intervint ici. J'y ai pensé plus mûrement , dit-il ; & si mon oncle le permet , je me chargerai de ses ordres. Je crois , monsieur , ajouta-t-il , connoître assez le fonds de vos intentions : accordez-moi la grace de les lui apprendre moi-même.... Blifil est assez malheureux , sans accroître encore un désespoir qui pourroit lui devenir funeste. Vous êtes trop bon ! vous êtes trop bon ! M. Jones , s'écria madame

O vj

Miller, en quittant la chambre, vous n'êtes pas fait pour vivre dans ce monde-ci.

Mon enfant, dit l'oncle, attendri par ce dernier trait d'humanité, j'admire à la fois votre bon cœur & votre jugement. Me préserve le ciel de souhaiter que ce misérable n'ait pas le tems de se repentir de ses crimes !.... Allez-y donc vous-même, & parlez-lui comme vous l'entendrez. Ne le flattez cependant pas, ou je vous désavoue, d'aucun espoir de me revoir jamais : je ne puis pardonner le crime, qu'autant que la religion l'exige ; & cela ne s'étend pas jusqu'à m'obliger de vivre, ni de converser jamais avec le criminel.

Jones alors monta chez Blifil, qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Il étoit en travers sur son lit, immobile de désespoir, & noyé dans les larmes : non pourtant de ces larmes que fait couler le repentir, & qui affoiblissent

les crimes de quiconque ne les committent que par séduction ou par surprise : les larmes de Blifil étoient de celles que verse un scélérat que ses forfaits conduisent au supplice ; de ces larmes , en un mot , que la nature arrache aux monstres mêmes , au moment de leur destruction .

Il seroit peu agréable , & peut-être ennuyeux , de peindre cette scène dans toute son étendue . Qu'il suffise de savoir que Tom fut généreux ; qu'il n'oublia rien de tout ce que son imagination put lui inspirer pour ranimer le courage abattu de Blifil , avant que de lui faire part des ordres qui lui enjoignoient de quitter la maison dès le soir même ; qu'il lui offrit tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin , lui pardonna sincèrement tout ce qu'il avoit fait contre lui , l'assura qu'il le regarderoit toujours comme son frere , & qu'il feroit les plus grands efforts pour le réconcilier bientôt avec M. Alworthy .

Blifil, d'abord, avoit conservé son air sombre & silencieux, examinant, dans son ame, s'il pouvoit encore tout nier. Mais l'évidence étoit trop forte; son œil même en étoit accablé; son courage l'abandonna. Il embrassa les genoux de son frere, lui demanda pardon, lui baisa les pieds; fut en un mot, aussi méprisable dans l'infortune, qu'il avoit été haïssable dans la prospérité.

Tom, en rougissant de la lâcheté de son frere, s'efforça vainement de cacher tous les sentimens qui l'agitoient: il se hâta de le relever, le pria de se souvenir qu'il étoit homme, l'exhorta à supporter mieux ses malheurs; & après lui avoir réitéré sa promesse, de tout employer pour les adoucir, il le quitta, & revint chez son oncle.

M. Alworthy, en dînant avec son neveu, lui fit part de la découverte qu'il avoit faite chez M. Nightingale pere, des 500 livres *sterling* en billets

de banque. J'ai, dit-il, déjà consulté un avocat, qui m'a dit, à mon grand étonnement, que les loix ne déroient point de peines pour une fripponnerie de ce genre. Mais quand je réfléchis sur l'effroyable ingratitude de cet homme envers vous, je crois un voleur de grand chemin beaucoup moins coupable que lui.

Juste ciel ! s'écria Jones, se peut-il que George ait commis ce forfait ?..... Cette horreur me confond ! J'avois d'autres idées de ses sentimens.... La somme étoit trop grande, la tentation fut trop forte : en de moindres occasions, je l'ai vu plus fidele. Ah, mon cher oncle ! ce fut plutôt foiblesse en lui, qu'ingratitude. George m'aimoit, j'en suis encore convaincu ; j'en eus des preuves, & ne saurois les oublier : il s'est sûrement repenti de son crime. Il n'y a pas deux jours encore, dans le ~~temps~~ même où mes affaires étoient les

plus désespérées, il n'y a pas deux jours, dis-je, qu'il est venu me voir, & m'offrir tout ce qu'il possédoit. Considérez, monsieur, ce que peut sur un malheureux la tentation de s'approprier une somme assez considérable pour le mettre à l'avenir, ainsi que sa pauvre famille, au-dessus des besoins !

Mon enfant, s'écria M. Alworthy, vous poussez trop loin l'indulgence : de pareilles foiblesses ne sont pas moins des injustices, & sont d'autant plus pernicieuses à la société, qu'elles encouragent le crime. J'aurois pu pardonner à la cupidité, mais jamais à l'ingratitude. Sachez, mon cher neveu, qu'en nous laissant toucher par un sentiment de pitié pour les foiblesses du prochain, notre probité n'en subsiste pas moins dans tout son lustre : je l'ai senti plus d'une fois dans les *grandes sessions* ; j'ai compati souvent au sort des voleurs même, lorsque certaines circonstances

paroissoient les avoir forcés au crime, & mitigeoient l'atrocité de leur forfait. Mais, quand le crime est revêtu de circonstances odieuses, telles que la cruauté, le meurtre ou l'ingratitude, cette pitié devient un crime, qui déshonore celui qui cede à ses impressions. Cet homme a le cœur aussi bas que mauvais ; j'en ai la preuve : il faut qu'il soit puni.

Cet arrêt fut prononcé d'un ton si absolu, que Tom ne crut pas qu'il lui convînt de répliquer. D'ailleurs, le moment assigné pour sa visite chez M. Western, étoit si prochain, qu'il avoit à peine le tems nécessaire pour s'habiller. Il se hâta de passer dans un cabinet voisin, où Partridge, qui l'attendoit, lui servit de valet de chambre.

Partridge avoit à peine vu son maître depuis le changement de sa fortune ; le pauvre homme manquoit

de termes pour exprimer tout son ravissement : sa tête étoit trop foible pour son cœur ; il entassa méprise sur méprise , en habillant Jones : on l'eût pris pour un extravagant.

• Sa mémoire pourtant ne le trahit pas tout-à-fait. Il se rappella mille présages , & tout autant de pressentimens de ce qui venoit d'arriver : il n'oublia sur-tout pas le rêve qu'il avoit fait la veille de sa première rencontre avec notre héros , & termina cette récapitulation , en s'écriant : Je vous l'ai toujours dit , monseigneur ! je vous ai toujours dit , & mon cœur me l'assuroit , qu'un jour ou l'autre vous feriez ma fortune !

Tom lui promit , avec bonté , que ces présages seroient vérifiés pour Partridge , comme ils venoient de l'être pour lui-même : ce qui n'ajouta pas peu aux transports qui agitoient le pauvre pédagogue en faveur de son cher maître.



## C H A P I T R E X I.

*Où l'histoire touche à sa conclusion.*

**M**ONSIEUR Jones, complètement habillé, accompagna son oncle chez M. Western. Il étoit sous les armes, très-bien mis, & d'une figure à tourner la tête à la plus faine partie du genre féminin.

Sophie, quoique toujours irritée, avoit moins que jamais négligé le soin de sa propre parure : nous laissons aux dames à en pénétrer la raison ; mais elle se montra si belle aux yeux du sage Alworthy même, qu'il ne put s'empêcher de dire à demi-voix à son neveu, que jamais femme ne lui avoit paru si charmante. Tant mieux, morbleu ! tant mieux pour l'ami Jones, s'écria Western, qui l'avoit entendu ;

tant mieux , voisin , pour les futurs époux !

Ceci fut dit d'un style un peu plus cru , & n'étonnera pas , pour peu que l'on connoisse M. Western. Ce qu'il y a de sûr , c'est que la pauvre Sophie en rougit de la tête aux pieds , tandis que M. Jones , pâle , tremblant , & ne sachant que faire de ses yeux , se soutenoit à peine , quoiqu'assis dans un bon fauteuil. Mais la table à thé étoit à peine renvoyé , que l'ardent Western , sous prétexte d'affaires , entraîna M. Alworthy dans une chambre voisine.

Graces au ciel ( s'écrie l'auteur anglais ) ! voilà donc enfin nos deux amans vis-à-vis l'un de l'autre !..... Après tant de contrainte , après tant de soucis & de traverses , avec tant d'amour des deux parts , qu'ils sont contents ! qu'ils ont de choses à se dire !..... Ils se taisent pourtant , & tous les deux sont immobiles ; tous les deux

ont les yeux fixés sur le plancher ; tous deux enfin ont un air si gêné, qu'un spectateur indifférent n'eût jamais seulement soupçonné qu'ils s'aimassent.

Jones, durant cet intervalle, tenta deux ou trois fois d'ouvrir la bouche ; mais incapable de rien articuler, il béguayoit, ou plutôt soupiroit quelques mots entrecoupés ; lorsque Sophie enfin, peut-être par pitié, peut-être dans l'idée de détourner le sujet de la conversation qu'elle craignoit qu'il n'entamât.... En vérité, monsieur, dit-elle, après ce que M. Alworthy m'a raconté..... je vous regarde maintenant comme le plus heureux des hommes!..... Pouvez-vous me le croire, madame, lui dit Jones, en soupirant, tandis que je suis assez malheureux pour vous avoir déplu ?

Monsieur, dit-elle.... à cet égard... vous savez si je suis injuste....

Je ne tenterai point de m'excuser, madame..... mes torts vous sont connus.... Madame Miller vous a pourtant dit exactement la vérité..... O ma Sophie! dois-je toujours désespérer de mon pardon ?

Je crois M. Jones assez équitable, répondit Sophie, s'il se rappelle sa conduite, pour prononcer lui-même sa sentence.

Ah, madame! répliqua-t-il, ce n'est pas votre justice, c'est votre pitié que j'implore. Tout me condamne, je le fais..... Ce n'est pourtant point la lettre à Miladi Bellaston, qui me rend criminel : je vous jure que sur ce point on vous a dit la vérité.

M. Jones expliqua alors plus clairement à Sophie tout le mystère de la lettre écrite par le conseil de Nigtingale, uniquement pour rompre avec miladi Bellaston. Il s'avoua pourtant coupable de la plus infigne impru-

dence , pour avoir laissé cette piece importante dans les mains de la dame....., Hélas ! s'écria-t-il , que j'ai bien payé cette faute , par tous les maux que j'ai soufferts , & par ceux que je souffre encore !..... Ah , Madame ! ah , ma Sophie ! me croyez - vous un imposteur ?... Non , monsieur , lui dit-elle , je ne veux ni ne puis croire sur cette lettre que ce que vous voulez ; & ma conduite ( je l'espère du moins ) doit vous prouver que cet objet m'intéresse très-foiblement.... Mais M. Jones me nierait-il que mon courroux n'ait pas d'autres motifs ? Après l'aventure d'Upton pardonnée , recommencer dans le moment une nouvelle intrigue avec une autre femme , tandis que je le crois fidele , tandis qu'il feint de gémir , & de n'être plus occupé que de moi..... voilà , monsieur , d'étranges procédés ! Après de pareils traits , puis-je vous croire encore sincere ? & si je

pourvois le penser, de quel bonheur pourrois-je me flatter avec un homme aussi sujet à l'inconstance ?

O ma Sophie, s'écria douloureusement Tom, je suis perdu, si vous doutez de la passion la plus pure dont le plus tendre des amans brûla jamais. Songez plutôt, madame, à la situation désespérante où se trouvoit alors le malheureux Jones.... Pouvois-je, adorable Sophie, pouvois-je me flatter qu'il me seroit jamais permis de tomber à vos pieds, comme je fais en cet heureux instant ? Si j'eusse pu fonder un tel espoir, quelle autre femme eût été digne d'occuper un moment mes regards ? Tom inconstant ! Tom infidèle à sa Sophie ! Ah ! si votre clémence extrême daignoit fermer les yeux sur le passé ; ne craignez pas, unique & cher objet de ma tendresse, ne craignez pas d'avoir jamais de ces affreux reproches à me faire !..... Jamais re-  
mords

mords ne furent plus sinceres..... Ah ! puissent-ils toucher ce cœur , qui seul peut faire ma félicité !

Un repentir sincere , M. Jones , répondit-elle , peut se flatter d'obtenir grace auprès d'un Juge aux yeux de qui les cœurs voudroient en vain se déguiser : mais on peut trop facilement en imposer aux nôtres. Attendez-vous , par conséquent , monsieur ( si tant est que votre repentir me touche au point de vous pardonner vos erreurs ), préparez-vous , dis-je à me voir exiger les preuves les plus fortes d'une tendresse que le passé ne m'a rendu que trop suspecte.

Ah , madame ! parlez ! s'écria vivement Jones , prescrivez-moi les plus dures épreuves ; je me sou mets à tout ; Mais hélas ! qui pourra vous convaincre de la fidélité que je vous jure ?.....

Le tems , répliqua Sophie , le tems seul pourra me prouver que vous avez

*Tome IV.*

P

abjuré des erreurs , qui vous rendroient méprisable à mes yeux , si je vous croyois capable d'y retomber encore... Ah ! ne le croyez pas , lui dit l'amoureux Tom ; rendez-moi votre confiance : c'est à vos pieds que je vous la demande ; le reste de ma vie est destiné à la mieux mériter.

Commencez donc , lui dit Sophie , par me prouver que c'est votre dessein. Je compte en avoir dit assez , en vous assurant que je vous croirai , dès l'instant où je pourrai vous en présumer digne. Après tout ce qui s'est passé , monsieur , vous n'imaginez pas , sans doute , que je m'en fie à de simples promesses ?

Ne m'en croyez donc pas , répliqua Jones : ma constance trouve un meilleur garant ; il est irréprochable , & tous les cœurs feront de mon avis !..... Quel est-il , monsieur ? lui dit Sophie , un peu surprise..... Le voici , le voici ,

madame, dit-il, en prenant la main de Sophie, qu'il entraîna vis-à-vis d'une glace. Regardez bien ces yeux charmans, cette taille adorable, & cette ame céleste qui perce à travers vos regards ! Le possesseur de tant de charmes, aura-t-il le pouvoir d'être inconstant ? Rochester \* même, en les voyant, eût pour jamais cessé d'être volage. Vous n'en douteriez pas, ô trop adorable Sophie, si vous pouviez vous regarder par d'autres yeux que par les vôtres !

Sophie, en rougissant, ne put s'empêcher de sourire ; mais en forçant tout-à-coup son visage à reprendre un maintien sévère.... Si le passé, dit-elle, doit m'être garant de l'avenir, mon image, lorsque vous la perdrez de vue, ne subsistera pas plus long-tems dans

---

\* Le lord Rochester fut aussi fameux sous le regne de Charles II, par ses galanteries que par ses vers.

votre cœur, que dans ce miroir même, quand je ne ferai plus dans cet appartement.

Ah, madame! s'écria Tom, mon cœur la conserva toujours; jamais elle n'en sortit un instant! L'estimable délicatesse de votre sexe ne conçoit pas toute la grossièreté du nôtre, ni combien certaine espèce de galanterie prend peu sur notre cœur,.... Je n'épouserai jamais, non, je n'épouserai jamais (interrompt gravement Sophie) un amant assez peu délicat pour n'être pas aussi incapable que moi-même d'entrer dans de pareilles distinctions.... J'appris de vous à l'être, je le suis déjà, lui dit Jones : l'heureux instant qui m'a fait entrevoir que ma Sophie pouvoit enfin devenir mon épouse; ce premier instant, dis-je, m'a tout appris, a tout dit à mon cœur. Le reste de son sexe entier, à compter de cet heureux moment, ne m'inspira plus

rien.... Eh bien , lui dit Sophie , le temps pourra nous en convaincre. Votre situation , M. Jones , est bien différente de ce qu'elle étoit ci-devant ; j'en suis charmée , je vous le jure : nous pouvons désormais nous voir ; & vous pourrez , en réalisant vos promesses , dissiper enfin mes soupçons.

O digne objet de ma tendresse ! s'écria Tom ( en cédant à toute la vivacité de ses transports ) , quelles seront les expressions de ma reconnoissance ? Se peut-il que vous soyez assez généreuse pour être sensible à ma prospérité ? ..... Croyez-moi , croyez-moi , madame , mon cœur n'en est flatté qu'autant qu'il conçoit la chère espérance.... O ma Sophie ! daignez ne pas la rejeter trop loin.... Vos ordres , vos souhaits seront toujours des loix pour votre amant. Je n'ose vous presser qu'autant que mon impatience pourra ne point trop vous déplaire. Permettez

P ij

Cependant que j'ose encore vous supplier d'abrégér une épreuve que mes remords & mon amour rendent peu nécessaire. Laissez-moi du moins entrevoir l'instant où je pourrai vous croire convaincue d'une vérité que mon cœur, pour peu que vous le connoissiez, n'oseroit affirmer, s'il n'en étoit vivement pénétré ?

Lorsque j'ai bien voulu, répliqua-t-elle, aller volontairement jusque-là, M. Jones devoit supposer que mon intention n'est pas.... Ah, ma Sophie ! s'écria notre amant, détournez, adoucissez ce funeste regard ! Je ne vous dis plus rien ; hélas ! je n'ose vous presser.... Permettez cependant que je n'ignore pas quel terme vous fixez à mon supplice ; & daignez compatir à la plus vive impatience que l'amour inspira jamais.

Eh bien, lui dit Sophie, nous verrons, dans un an.... Un an ? ah ciel !

madame, c'est me parler de l'éternité même.

Peut-être en ôterai-je un peu, reprit-elle, d'un air à enchanter tout autre même qu'un amant ; mais je ne veux point qu'on me presse ; & si vos sentimens sont tels que je les souhaite ; je ne compatis plus que légèrement à vos peines.....

Ah ! je suis trop heureux, s'écria Tom ; je vois un terme à mes malheurs.... Vous n'êtes point inexorable... Espoir délicieux ! Je puis donc me flatter que je verrai ce jour qui me promet le plaisir ravissant de rendre ma Sophie aussi heureuse que mon cœur le desire!... Cette espérance me transporte... Ah, charmante Sophie ! ô ma seule divinité ! ces levres adorables, qui ont prononcé l'arrêt de mon bonheur futur, ont droit dès à présent à toute ma reconnoissance.....

Sophie étoit dans les bras de l'amour.

P iv

veux Tom , qui , pour la première fois , l'embrassoit avec une ardeur dont il n'avoit pas encore osé se croire en droit de lui exprimer tous les sentimens ; lorsque M. Western , qui depuis quelque tems écoutoit aux portes , entra brusquement dans la chambre.... Courage ! courage , enfant ! s'écria-t-il , en vrai chasseur.... A elle ! à elle ! C'est cela , mon ami ! .. Eh bien , est-on d'accord ? A-t-elle enfin pris jour ? sera-ce pour demain ? sera-ce pour le jour suivant ? Je n'accorde pas une minute de plus , je vous en avertis..

Permettez , monsieur , lui dit Jones... *Permettez que je vous baise \** , s'écria Western : je vous croyois un peu moins sot , monsieur mon gendre... Est-on dupe à votre âge ? donne-t-on dans toutes ces petites ruses de fille ? Va , va , cher Tom , sois sûr que la

---

\* C'est le refrain d'une chanson.

bouche dément son cœur. N'est-il pas vrai , Sophie ? Allons , sois bonne-fille ; avoue la dette ; sois une fois sincere.... Quoi ! tu te tais ? Quoi ! je ne saurai donc jamais ce que tu penses ?....

Qu'aurois-je à vous dire , monsieur , répondit miss Western , puisque vous croyez si bien le savoir ?....

Oh ! c'est parler cela , s'écria le pere : tu as donc enfin consenti ?... Non pas , monsieur , en vérité , répliqua Sophie.

Comment ! dit Western irrité , eh qui donc t'en empêche ? est-ce le plaisir de me faire enrager ? de désobéir à ton pere , & de le rendre malheureux ?

Eh de grace , monsieur lui dit Jones... Vous êtes un nigaud , vous dis-je , s'écria Western , outré du prétendu refus de Sophie. Lorsque je vous étois contraire , ce n'étoient que soupirs , que larmes , que langueurs , billets , complots & messages secrets : & main-

tenant que je consens à tout , elle ne veut rien faire. O femmes ! femmes ! vous naquîtes pour contredire..... Mais j'ouvre enfin les yeux ; madame rougiroit d'être gouvernée par son pere ; elle en fait plus que lui : voilà la vérité du fait.

Que voulez-vous donc que je fasse ? lui dit , en soupirant , Sophie..... Ce que je prétends que tu fasses ?... Ce que déjà tu voudrois avoir fait. Allons , donne-lui la main tout-à-l'heure..... Eh bien , monsieur , lui dit sa fille , vous serez obéi..... M. Jones , recevez ma main.

Bon cela , s'écria le pere : mais consens-tu de l'épouser demain matin ?..... Voyons un peu si ta chienne de tête se résoudra à m'obliger deux fois de suite.... Voyons cela.... Eh bien , parleras-tu ?.....

Je vois , monsieur , répondit-elle , en rougissant , qu'il faut absolument vous obéir.....

Jones , à ces mots , tomba aux pieds de l'aimable Sophie. Western , après avoir presque étouffé sa fille dans ses embrassemens , courut , en sautant de joie , chercher M. Alworthy , qui étoit en conversation avec Dowling , & laissa , fort à propos , nos deux jeunes amans jouir de cet instant délicieux.

Il ne tarda pourtant pas à revenir avec M. Alworthy , qui n'osoit encore se flatter que Sophie eût fitôt cédé à son pere , sans quelque espece de contrainte. Bien rassuré sur ce sujet , l'oncle de Jones embrassa tendrement les futurs époux , & combla Sophie de caresses. Western , qui ne se possédoit plus , ne vouloit pas permettre que l'oncle & le neveu soupassent ailleurs que chez lui. Vous me pardonnerez , mon cher voisin , lui dit M. Alworthy , je suis solemnellement engagé , & vous savez que ma promesse.... Engagé ! & avec qui ? répondit Western : est-il

quelque autre occasion plus importante que celle-ci ?

M. Alworthy l'informa alors de son engagement avec madame Miller, & des aventures de la compagnie qui devoit s'y trouver.

Eh parbleu ! s'écria Western, nous en ferons aussi : je ne vous quitte pas ce soir ; & nous ne pouvons, sans cruauté, séparer l'ami Jones d'avec sa maîtresse..... Allons, allons, voilà tout arrangé ; nous serons des vôtres.

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée par M. Alworthy ; Sophie y consentit aussi, après avoir secrètement tiré parole de M. Western, qu'il ne parleroit en aucune façon de la noce arrêtée pour le lendemain.





## CHAPITRE DERNIER.

### *Conclusion générale.*

**L**E jeune Nightingale avoit été l'après-midi même chez son pere, de qui il avoit été beaucoup mieux reçu qu'il n'avoit osé l'espérer. Il y avoit rencontré son oncle, qui étoit revenu en ville pour tâcher de déterrer sa fille & son gendre.

Ce mariage étoit l'incident le plus heureux qui pût arriver au jeune Nightingale : car son pere & son oncle ayant toujours été en querelle sur le gouvernement de leurs enfans, tous deux ayant critiqué, de grand-cœur, la méthode l'un de l'autre, chacun d'eux essayoit alors de pallier l'offense qu'il avoit reçue, pour d'autant plus aggraver celle qu'avoit reçu son frere.

Ce sentiment d'amour-propre , joint à la force des argumens qu'avoit employé M. Alworthy , avoit opéré si efficacement sur le vieux Nightingale , qu'il avoit reçu son fils d'un air presque riant , & étoit devenu assez traitable pour consentir d'aller souper dès le soir même chez madame Miller.

Quant à l'autre frere , dont la tendresse pour sa fille étoit sans bornes , il étoit moins difficile de l'amener à une réconciliation qu'il desiroit encore plus qu'elle.

Il ne fut pas plutôt informé , par son neveu , que sa chere Henriette étoit avec son nouvel époux chez madame Miller , qu'il prétendit y aller aussi. Sa foiblesse pour sa fille ne lui permettoit même point d'attendre qu'elle lui demandât pardon : il la prit dans ses bras avec une tendresse qui toucha toute l'assemblée ; & dans moins d'un quart d'heure tout fut aussi paisible entre le

beau-pere , le gendre & la fille , que si le mariage eût été fait dans la forme ordinaire.

Telle étoit la situation des choses , lorsque M. Alworthy , arrivant avec sa compagnie , mit le comble à la satisfaction de madame Miller , qui , à la vue de Sophie , n'eut pas de peine à augurer que tout étoit réglé , & que son ami Tom étoit sur le point d'être heureux.

On n'en vit , je crois , jamais tant à la fois dans une même compagnie.

Les deux jeunes épouses étoient aimables ; mais leurs charmes étoient tellement éclipsés par l'éclat de Sophie , que tous les yeux , sans excepter ceux des jeunes époux , étoient fixés sur elle. Peut-être même les deux femmes en eussent-elles été jalouses , si toutes deux n'avoient eu le meilleur cœur du monde.

Ainsi , le souper fut extrêmement

gai : tous les cœurs étoient contens , & sur-tout ceux qui , quelques jours auparavant , avoient moins lieu de l'être.

Cependant , attendu que la joie qui naît d'une révolution imprévue est ordinairement muette , & remplit beaucoup plus le cœur qu'elle n'opere sur la langue , Jones & Sophie sembloient moins enjoués que tous les autres.

Western , qui s'en apperçut , & qui ne le trouvoit pas bon , crioit à chaque instant : Qu'as-tu donc , mon ami ? Pourquoi cet air rêveur ?.... Et toi , ma fille , as-tu perdu ta langue ? Buvez donc l'un & l'autre encore un coup à ma santé.... ou , parbleu ! je vais vous trahir.....

Quelques couplets très-naturels , & selon lui très-innocens , mais qui faisoient cruellement rougir Sophie , suivoient ces petites exhortations , & désoloient tellement miss Western , que

M. Alworthy , qui jusque là avoit été occupé par le vieux Nightingale , y fit attention , & pria très-sérieusement son cher voisin de donner quelque treve à sa fille. Western auroit eu bonne envie de soutenir les droits paternels , & sur-tout celui de parler à sa fille comme il le trouvoit bon : mais se voyant seul de sa bande , il rentra par degrés dans l'ordre.

A cela près , le bon homme se trouva si satisfait , qu'il invita toute la compagnie pour le jour suivant.

Sophie , le lendemain , fit les honneurs du festin de son pere , & s'en acquitta tout au mieux. Elle avoit été mariée dès le matin , en présence de messieurs Alworthy , Western , & de la bonne hôtesse seulement. La jeune épouse avoit obtenu de son pere que nulle autre personne de la compagnie ne seroit instruite de son mariage. La même priere avoit été faite à ma-

dame Miller , & Tom s'étoit rendu garant de M. Alworthy. Cette assurance mettoit Sophie un peu plus à son aise vis-à-vis de toute cette compagnie.

Cependant , vers la fin du souper , M. Western , échauffé par le vin , & incapable de retenir plus long-tems les transports de sa joie , s'arma d'un rouge-bord , & porta hautement la santé de la nouvelle épouse. Mais cette santé célébrée par tous les convives , déconcerta Sophie , au point que l'ami Jones , toujours compatissant à ses moindres peines , tâchoit en vain de la consoler par la douceur de ses regards. A dire vrai , cette nouvelle n'avoit rien appris à personne : car madame Miller l'avoit dite à l'oreille à sa fille , sa fille à son mari , le mari à sa cousine , & celle-ci à tous les autres.

Sophie faisoit la plus prochaine occasion de se retirer avec les femmes ,

tandis que son cher pere , toujours très-ferme à table , faisoit face à tous les hommes qui , insensiblement , l'abandonnerent , à la réserve de l'oncle du jeune Nightingale , dont les talens bachiques égaloient ceux du redoutable Western. Ces deux champions tinrent très-constamment la lice , & combattoient encore long-tems après l'instant délicieux où l'aimable Sophie s'étoit enfin laissée contraindre de livrer tous ses charmes aux vœux ardens de son heureux époux.

C'est ainsi , cher lecteur , que (graces au ciel!) nous voici parvenus , du moins selon toute apparence , à faire de notre héros le plus heureux de tous les hommes : car si ce monde peut produire quelque espece de félicité qui soit préférable à la possession d'une épouse telle que Sophie , nous ignorons , d'honneur , en quoi cette félicité consiste.

Quant aux autres personnages qui

ont joué quelque rôle important dans le cours de cette histoire ; comme quelques lecteurs pourroient desirer d'être plus amplement instruits de leur destinée, nous allons tâcher, en peu de mots, de contenter leur curiosité.

M. Alworthy n'a jamais pu se déterminer à revoir Blifil ; mais, vaincu par les importunités de Jones & de Sophie, il a enfin consenti à lui faire une rente viagère de deux cents livres sterling, que son frere a secrètement augmentée d'un tiers. Il vit, avec ce revenu, dans le fond du nord de l'Angleterre, où il se trouve enfin, par ses épargnes, en état d'acheter les voix de son village pour la députation au prochain parlement. Il s'est même, dit-on, rendu *puritain*, dans l'intention d'épouser une très-riche veuve de cette secte, dont tous les biens sont situés dans le canton où il a fixé sa demeure.

; Square mourut quelques jours après

sa dernière lettre à M. Alworthy. Quant à Tuakum, il est toujours vicaire de sa paroisse. Il a fait vainement différentes tentatives pour regagner la confiance de M. Alworthy, & pour rentrer en grace avec M. Jones.

Madame Fitz-Patrick, toujours séparée d'avec son mari, a sauvé quelques débris de sa fortune, & vit en assez passable odeur dans un quartier reculé de Londres. Elle est même aujourd'hui si singulièrement arrangée, qu'elle mange, dit-on, trois fois le double de son revenu, sans pourtant rien devoir dans son quartier. Elle est étroitement unie avec l'épouse du *pair d'Irlande*, & toujours très-reconnoissante envers miladi des obligations qu'elle croit devoir à milord.

Ce lieutenant, si bon ami de Jones, & sous lequel nous avons vu notre héros faire son apprentissage militaire \*; cet

---

\* Tome premier, livre 7, chap. 3.

honnête homme , dis-je , après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de Culowden , où presque tous les officiers supérieurs ont été tués , a enfin obtenu la majorité de son régiment ; & s'est vu presque en même tems enrichi par la dépouille d'un lord Ecoissois , qui , après avoir été blessé à mort , avoit été secouru par ce généreux officier , jusqu'au dernier soupir. Pour comble de bonheur , il se trouve être frere , de madame Miller , qu'il n'avoit point vue depuis l'enfance , étant entré jeune au service. Le hafard les a fait rencontrer depuis peu avec M. Jones , chez cette bonne femme ; & le brave major , maintenant veuf & sans enfans , en assurant sa succession à l'épouse de M. Nightingale , & à la petite Betsy , vient de combler de joie la bonne madame Miller.

Madame Western n'a pas tardé à se réconcilier avec la charmante Sophie ,

& a même passé trois mois à la campagne avec les deux jeunes époux. Miladi Bellafton n'a pas été des dernières à venir, en cérémonie, complimenter les mariés, & s'est comportée, envers M. Jones, à peu près comme envers quelqu'un qu'elle n'auroit jamais connu.

Le vieux Nightingale a acheté, pour son fils, une terre dans le voisinage de Jones, où ce jeune homme, son épouse, madame Miller, & la petite Betsy sont allés depuis peu s'établir, & forment une société charmante pour Jones & pour Sophie.

Quant à nos acteurs subalternes, madame Waters, à qui M. Alworthy a fait une rente de soixante livres sterling, vient d'épouser le ministre Supple; à qui M. Western, à la sollicitation de sa fille, a enfin donné un très-bon bénéfice.

George, le garde-chasse, aux pre-

miers mots de la découverte de son vol, a pris la fuite, & s'est retiré on ne sait où. M. Jones a distribué les cinq cents livres sterling à sa famille ; & Moly ( comme de raison ) en a eu double part. Partridge, avec cinquante livres sterling de rente, créées par M. Jones, a levé une nouvelle école, où il fait des merveilles. On parle même d'un mariage entre lui & Moly Séagrim : c'est Sophie, dit-on, qui s'en mêle, & tout porte à croire que cette alliance aura lieu.

Revenons maintenant prendre congé de Jones & de Sophie, qui, deux jours après leur mariage, retournerent à la campagne avec messieurs Alworthy & Western. Ce dernier a remis son château & la meilleure partie de ses domaines à son gendre, & s'est retiré dans une terre plus propre pour la chasse. Il vient souvent voir M. Jones, qui, ainsi que sa charmante épouse, ne  
néglige

néglige rien pour lui plaire, & qui y réussissent si bien, que le bon gentilhomme ne fut jamais, dit-il plus content, ni plus heureux. Il a un appartement très-bien meublé, très-commode, où il s'enivre tant qu'il lui plaît, & sa fille est toujours aussi disposée qu'autrefois à lui jouer sur le clavecin tous ses airs favoris.

Notre chere Sophie est déjà mere de deux enfans aussi beaux qu'elle, & dont le vieux Western est si enchanté, qu'il passe avec eux tout le tems qu'il dérobe à la chasse & à la table.

M. Alworthy ne fut pas moins libéral envers son neveu que M. Western : sa tendresse pour les deux époux est vraiment paternelle ; & c'est en dire assez, puisque nous connoissons son caractère. Ce qui pouvoit rester de vicieux dans celui de Jones (car quel homme est parfait!) s'est corrigé par degrés dans son commerce habituel

avec ce respectable seigneur , & par son union avec sa chere & vertueuse épouse. Les réflexions qu'il a faites sur ses erreurs passées , lui ont même acquis un air de réserve & de prudence que les gens vifs n'acquierent ordinairement qu'avec l'âge.

Ces époux , en un mot , sont heureux au-delà de toute expression. Ils conservent l'un pour l'autre la tendresse la plus vive & la plus pure ; & chaque jour l'augmente , ainsi que leur estime mutuelle. Tout se ressent enfin de leur bonheur ; & parmi leurs voisins , leurs fermiers & leurs domestiques , il n'en est point qui ne bénisse l'heureux jour qui vit unir notre héros à sa Sophie,

F I N



**T A B L E**  
**D E S C H A P I T R E S**  
DU QUATRIÈME VOLUME.



**L I V R E S E I Z I È M È ,**

Contenant l'espace de cinq jours.

**C**HAPITRE PREMIER. *Visite peu amusante pour M. Western. Affliction de Sophie. . . . .* Pag. 1

**C**HAP. II. *Légère consolation pour Sophie. . . . .* 18

**C**HAP. III. *Sophie hors de prison. . . . .* 25

**C**HAP. IV. *Jones reçoit des nouvelles de Sophie. Il va à la comédie avec madame Miller & Partridge. . . . .* 38

**C**HAP. V. *Où l'histoire est forcée de rétrograder. . . . .* 56

Q ij

CHAP. VI. Visite de M. Western à sa sœur, accompagné de M. Bliffl. . . . .	65
CHAP. VII. Conjuratiou de lady Bel- laston contre Jones. . . . .	72
CHAP. VIII. Visite de M. Jones à madame Fitz-Patrick. . . . .	82
CHAP. IX. Suites de la même visite.	96

**LIVRE DIX-SEPTIEME,**

Contenant trois jours.

CHAP. I. Introduction. . . . .	105
CHAP. II. Conduite généreuse de ma- dame Miller. . . . .	110
CHAP. III. Visite de M. Western à M. Alworthy. . . . .	120
CHAP. IV. Scène singulière entre So- phie & madame Western. . . . .	135
CHAP. V. Madame Miller & M. Nigh- tingale visitent Jones dans la pri- son. . . . .	141
CHAP. VI. Visite de madame Miller à Sophie. . . . .	150

CHAP. VII. *Scene intéressante entre  
M. Alworthy & madame Miller.* . . 157

CHAP. VIII. *Matières diverses.* . . 163

CHAP. IX. *Aventures de Jones dans  
la prison.* . . . . . 175

**LIVRE DIX-HUITIEME,**

Contenant environ six jours.

CHAP. I. *Evénement tragique.* . . 187

CHAP. II. *Visite de M. Alworthy au  
vieux M. Nightingale. Etrange dé-  
couverte.* . . . . . 200

CHAP. III. *Contenant deux lettres de  
différent style.* . . . . . 212

CHAP. IV. *Continuation de l'histoire.* 223

CHAP. V. *Continuation de l'histoire.* 239

CHAP. VI. *Suite de l'histoire.* . . 246

CHAP. VII. *Nouveaux progrès de l'his-  
toire* . . . . . 260

CHAP. VIII. *Nouveaux progrès de  
l'histoire.* . . . . . 282

CHAP. IX. *Dans lequel l'histoire com-  
mence à tendre vers la conclusion.* 299

CHAP. X. Où l'histoire continue de marcher à grands pas vers la con- clusion. . . . .	314
CHAP. XI. Où l'histoire touche à sa conclusion. . . . .	331
CHAP. XII. Conclusion générale. . .	349

Fin de la table du quatrieme &  
dernier volume.











